ESPIONNAGE

PAUL KENNY



# COURRIER BALKANS

Editions
"FLEUVE NOIR"

# CHAPITRE PREMIER

72, Bulevar Vosvode Misica. Cette adresse trottait dans la tête de Francis Coplan depuis plusieurs jours. Et maintenant, à peine débarqué à l'aéroport de Belgrade, sa valise déposée dans une chambre de l'hôtel Kasina, il cherchait l'immeuble en question.

En ce mardi soir de juin, il faisait plus chaud à Belgrade qu'à Paris ; tout en progressant à pied le long de l'avenue Knesa Milosa, Coplan déplora de n'avoir pas changé de complet. L'odeur épicée de cette cité mi-orientale, mi-européenne qu'il visitait pour la première fois lui agaçait les narines.

Il y avait trop de bâtiments neufs, trop d'édifices modernes dans cette capitale. Elle avait certainement perdu son ancien caractère après les bombardements aériens et les canonnades qu'elle avait subis pendant la dernière guerre mondiale.

Au bout de l'avenue, Coplan atteignit un grand carrefour dont le centre était occupé par un buste en bronze. Trois grandes artères s'échappaient de cette place, que Francis traversa en déchiffrant les plaques indicatrices. Heureusement, sous les inscriptions en alphabet cyrillique, il y en avait d'autres en lettres latines.

Bulevar Fransea Deperea... Il fallait une certaine dose d'imagination pour opérer le rapprochement : Franchet d'Esperey, l'ancien commandant en chef de l'armée française d'Orient en 14-18. Le buste, au milieu du carrefour, c'était lui.

Coplan se rappela qu'en effet, le maréchal avait un jour remis la croix de la Légion d'honneur à la ville de Belgrade, après l'autre guerre.

Au fond, l'amitié franco-yougoslave ne datait pas d'hier.

Sur une autre plaque, Francis découvrit le nom qu'il cherchait ; il enfila une large avenue bordée par des arbres, délimitée par des maisons de construction récente. Enfin, il y était, au Bulevar Vosvode Misica.

Avant de s'arrêter devant le 72, il jeta un coup d’œil circulaire. Un gardien de la paix se promenait nonchalamment à vingt mètres de là, attestant par sa présence qu'une surveillance discrète était

exercée autour de l'immeuble. Le contraire eût d'ailleurs été surprenant car, même dans les démocraties les plus libérales, la demeure des hautes personnalités est toujours gardée à vue par la police.

Coplan, sa serviette sous le bras, appuya sur le bouton de sonnerie. Un valet vint ouvrir la grande porte en fer forgé et verre mat.

— Dobro vece (Bonsoir), dit Coplan, utilisant ainsi pour la première fois ses connaissances plus que rudimentaires en serbo-croate.

Puis, pour se présenter, il ajouta : « Gospodin Francis Coplan. »

Le serviteur hocha silencieusement sa tête ornée de longs favoris en touffe et d'une énorme moustache comme on n'en voit plus que sur les vieux timbres d'Autriche-Hongrie. Il s'effaça pour faire entrer le visiteur, ayant reçu des instructions précises à cet égard.

Avec une démarche solennelle et à pas comptés, il précéda ensuite Francis jusqu'au premier étage et l'introduisit dans un salon d'attente dont il referma aussitôt la porte.

Coplan hésitait encore entre son désir de s'asseoir dans un des grands fauteuils-club et celui de rester planté devant la porte-fenêtre pour admirer le cours de la Save, l'affluent du Danube qui coulait à deux cents mètres de là, quand soudain une autre porte s'ouvrit et un homme d'une soixantaine d'années, trapu, râblé, au regard perçant, vint vers lui la main tendue.

- Enchanté de vous voir, monsieur Coplan, dit le maître de céans avec sincérité en gratifiant son visiteur d'une poignée de main cordiale. Passez donc dans mon cabinet.

- Bonsoir, Excellence, salua Francis en détaillant d'un coup d’œil l'homme dont le Vieux lui avait parlé pendant deux jours.

Blagoje Tvornik avait certes l'allure d'un homme de gouvernement. Serbe, donc Slave, il avait des cheveux châtain clair et le teint légèrement bronzé. Le dessin du visage révélait une personnalité volontaire, énergique jusqu'à la dureté. Mais dans le cadre luxueux de cet appartement, on avait du mal à se souvenir que Tvornik avait passé quatre ans de sa vie en haillons, la figure

mangée par la barbe et une mitraillette en travers de la poitrine. Du maquis, il avait accédé à l'un des plus hauts postes de la jeune République.

A l'invitation du ministre, Coplan s'assit dans un fauteuil à oreillettes. Au-dessus du bureau de Tvornik pendait une photo du maréchal Tito en grand uniforme ; la photo était dédicacée.

- Je remercie la France, reprit le ministre en un français très correct, de vouloir veiller avec autant de soin sur ma personne lors de mon prochain voyage, mais je crois que les précautions habituelles auraient été suffisantes.

Un demi-sourire ajoutait un grain d'ironie à ses paroles. De toute évidence, il n'était pas le genre d'homme à redouter un attentat : sa vie antérieure l'avait exposé à tant de périls qu'il avait tendance à dédaigner une éventuelle menace.

- Ma mission ne relève pas uniquement de la courtoisie officielle, déclara Coplan avec un sourire identique. La venue d'une haute personnalité yougoslave a réveillé, dans nos services de sécurité, une mauvaise conscience née d'un souvenir tragique.

Il se sentait très à l'aise en face de Tvornik. Il avait perçu d'emblée qu'un courant de sympathie s'établissait entre eux ; ils étaient de la même trempe, ils devaient avoir une vision semblable des choses pour avoir connu tous deux la même existence aventureuse.

La physionomie du ministre se fit interrogative. Visiblement, il ne comprenait pas à quoi son interlocuteur faisait allusion.

- Rappelez-vous, poursuivit, Coplan. A Marseille, en 34, le roi Alexandre a succombé à un attentat, alors qu'il était reçu par le président Barthou. Nous ne pouvons envisager qu'un pareil drame se reproduise.

Tvornik se frappa le front.

En effet ! J'y suis maintenant.

Puis, avec un geste désinvolte de la main et un vague clignement d’œil soulignant l'impertinence amusée de sa phrase :

- Vous savez... un roi... Avec les rois, on ne doit pas se mettre martel en tête. Eux, leur succession est assurée.

Ayant ainsi affirmé son insouciance à l'égard d'un triste incident qui, à l'époque, avait fait couler beaucoup d'encre mais qui, avec le recul du temps et les atrocités dont la Yougoslavie avait été le théâtre pendant la guerre, n'apparaissait plus que comme un simple fait divers, Tvornik entra dans le vif du sujet :

- Qu'attendez-vous exactement de moi ?

Coplan ouvrit sa serviette, en sortit une chemise contenant divers papiers.

- En gros, nous aimerions connaître le programme de votre séjour en France, en dehors des conversations diplomatiques que vous aurez à Vichy avec deux de nos ministres. D'après ce qui m'a été dit à Paris, votre visite comporterait deux aspects, l'un officiel, l'autre privé. Pouvez-vous me préciser quelques points, qui sont d'ailleurs énumérés ici ?

Il se leva pour remettre un questionnaire que Tvornik parcourut de haut en bas.

- Je vous saurais gré, Excellence, reprit Coplan, de me dicter vos réponses en ce qui concerne l'itinéraire que vous adopterez et les temps que vous comptez passer en chaque endroit.

- Un instant, pria Tvornik en se munissant d'un dossier enfermé dans l'une des armoires de son bureau. Tout est déjà défini, mais comme les renseignements que vous me demandez figurent ici en serbo-croate, je vais vous les traduire au fur et à mesure.

Pendant plus de vingt-cinq minutes, le ministre énonça les localités qu'il allait traverser de Genève à Vichy, les hôtels où il s'arrêterait et les curiosités qu'il visiterait en cours de route. Au total, il avait prévu dix jours en France, dont quatre réservés aux entretiens diplomatiques. Pour regagner son pays, il passerait par le poste frontière de Menton. Tout son périple s'effectuerait en voiture.

- Donc, résuma Coplan, nous vous attendons à Saint-Julien à 10 heures du matin, mercredi de la semaine prochaine. Combien de voitures occuperont votre suite et votre escorte ?

- Oh ! dit le ministre, ce sera très réduit. Un détective yougoslave et mon secrétaire occuperont la première voiture, un garde du corps se trouvera dans la mienne, avec ma femme et mes deux enfants. Je pilote moi-même, mon chauffeur n'intervenant que quand je lui

fais signe. Il sera aussi dans la première voiture. Enfin, derrière, vient un troisième détective en moto. Il fermera la marche à une centaine de mètres de distance. Ainsi, nous n'éveillerons guère l'attention. Si vous voulez noter les immatriculations...

- En tout, neuf personnes, nota d'abord Francis. Bon. Les plaques minéralogiques ?

Il continua d'écrire sous la dictée puis, relevant la tête, il questionna :

- Vos gardes du corps sont-ils déjà désignés ?

- Oui. Ce sont d'anciens camarades de combat que je connais fort bien. Voulez-vous leurs noms ?

- Inutile : l'Ambassade enverra tous renseignements utiles à Paris lorsqu'ils remettront leur passeport pour le visa. Eh bien, monsieur le ministre, je vous remercie. Nous ferons en sorte que le réseau de surveillance tissé autour de vous ne vous gêne en aucune manière. Tout s'effectuera avec un maximum de discrétion.

- Je vous en saurai gré, affirma Tvornik. Ne me gâchez pas mes premières vraies vacances depuis dix-sept ans. Rien n'est aussi désagréable que de se sentir perpétuellement espionné, fût-ce par des amis pleins de bonnes intentions.

- Pardon, objecta Francis. Il est encore plus désagréable d'être observé par des gens qui veulent votre peau. Cela a dû vous arriver.

- A vous aussi, je présume ? dit le Yougoslave mi-figue, mi-raisin. Est-ce vous le responsable de ma sécurité en France ?

- Administrativement, non. En pratique, oui.

- Alors, je vous reverrai sans doute là-bas ? s'enquit Tvornik en se levant pour reconduire son visiteur.

- Ce n'est pas sûr. Mon rôle m'oblige à rester dans l'ombre.

- Eh bien, Si un jour vous revenez en Yougoslavie en touriste, ne manquez pas de m'en aviser. Je m'efforcerai de vous rendre le séjour aussi agréable et aussi instructif que possible.

Lorsque Coplan sortit de la demeure du ministre yougoslave, la nuit était entièrement tombée. Il repartit vers le centre de la ville par

le même chemin qu'à l'aller.

Maintenant qu'il ne se contrôlait plus, il arborait une mine soucieuse. Sa visite à Blagoje Tvornik n'avait été que la première partie de sa mission ; cette prise de contact, qui aurait tout aussi bien pu être réalisée par un membre quelconque du personnel de l'Ambassade de France, n'avait été qu'un prélude. L'autre partie de sa mission rentrait plus dans le cadre de ses activités habituelles.

Francis consulta sa montre. 10 heures moins le quart. Il avait encore une chance d'atteindre Marignier ce soir-là, Il pressa le pas, renonçant à prendre un tramway ou un trolleybus. La salle de lecture française était ouverte jusqu'à 11 heures et elle était à deux pas de la place Terazije.

Coplan longea plusieurs artères, larges et brillamment éclairées, le regard captivé par l'étonnant mélange de races que révélaient les passants. Un œil un peu exercé discernait au vol les traits caractéristiques de tel promeneur d'origine hongroise, aux yeux bleus et à la chevelure noire, d'un Slave trahi par le gris de ses prunelles, d'un pauvre hère d'ascendance turque ou d'une femme aux formes amples, à la chevelure luisante de matrone italienne. Dans cette capitale, les ressortissants des six républiques fédérales côtoyaient aussi des Albanais, des Bulgares, des Tziganes et des Allemands qui, avec les Musulmans, formaient d'importantes minorités.

Une demi-heure plus tard, Coplan franchit le seuil de la salle de lecture. Dans le hall où étaient disposées les publications françaises, plusieurs lecteurs consultaient encore des revues ou des magazines.

Francis n'avait jamais vu Marignier, pas même en photo. S'aidant des pancartes signalant les principales catégories de périodiques, il s'approcha du rayon des revues techniques. Deux hommes étaient attablés, à un mètre l'un de l'autre. Ils compulsaient attentivement les cahiers les plus récents d'électronique et de quincaillerie.

Coplan opta pour l'amateur d'électronique. Se penchant sur lui, il demanda :

- Avez-vous déjà découvert ici une documentation sur la dynamo homopolaire ?

L'interpellé leva la tête, dévisagea son interlocuteur d'un air perplexe :

- Celle de Faraday ou celle de Poirson ? Comme le jour était impair, Coplan répondit

- Celle de Faraday, bien entendu.

Marignier prononça :

- Vous ne trouverez pas cela ici. Accompagnez-moi jusqu'à la bibliothèque.

Il referma le cahier qu'il lisait auparavant, remit avec soin le capuchon de son stylo à bille puis, ouvrant la marche, il fit signe à Francis de le suivre.

Une quinzaine de pas plus loin, il marmonna entre les dents :

- Je ne vous attendais plus ce soir.

Marignier était un homme de 55 à 60 ans, doté d'une barbiche grise et de lunettes cerclées d'or, à l'aspect extrêmement respectable. A vrai dire, il n'était pas un agent : il n'était qu'un « honorable correspondant », un informateur.

- J'ai eu tort de venir à pied, confessa Coplan. C'était plus loin que je ne croyais.

Au lieu de se rendre à la bibliothèque, ils sortirent de l'immeuble. Obliquant vers la gauche, Marignier s'informa :

- Vous connaissez le parc de Kalemegdan ?

- Je ne connais rien du tout. Je suis arrivé en fin d'après-midi à Belgrade.

- Ah ! fit Marignier, surpris. Comment vont les choses à Paris ?

- Mal, comme toujours, dit Coplan avec un sourire un peu amer. Les impôts montent et le franc baisse. Le jour où ça changera...

- Je ne parlais pas de ça. Comment le Vieux accueille-t-il mes tuyaux ? Que donnent les regroupements ?

- Vous voulez parler boutique ? Eh bien, j'ai le sentiment qu'on prend vos informations très au sérieux. La preuve, c'est qu'on m'a envoyé ici dare-dare.

Ils avaient traversé la rue Pariska et s'engageaient dans les allées ombragées du parc dont les massifs fleuris jetaient une note claire sur les pelouses sombres étalées au clair de lune.

- L'ennui, dans ma position, expliqua Marignier, c'est que je ne peux rien vérifier personnellement. Action et information sont deux aspects de notre boulot qu'on ne peut mener de front : l'un exclut l'autre. Comme je centralise et achemine des renseignements, je ne puis sortir de ma spécialité :

- Nous sommes nés pour nous entendre, persifla Coplan. Moi, on me fait toujours intervenir quand les renseignements sont louches.

Il se reprit aussitôt, n'ayant pas voulu se montrer désobligeant :

- C'est-à-dire, quand une vérification s'impose. Quel crédit accordez-vous à cette information concernant Blagoje Tvornik ?

Marignier plissa les lèvres en une moue pessimiste.

- Je crois que le tuyau est bon. Trop bon, affirma-t-il. Selon moi, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que Tvornik soit assassiné au cours de son voyage.

Coplan s'arrêta une seconde et posa sa main gauche sur l'avant-bras de son collègue.

- Vous étiez beaucoup moins formel dans le message que vous avez envoyé à Paris. Pourquoi ?

Marignier fit face, plongea son regard dans celui de Francis.

- Toujours pour la même raison. Je ne puis pas me montrer catégorique sur la valeur des tuyaux que j'envoie. Mon opinion personnelle, c'est autre chose.

- Bon, admit Francis en se remettant à marcher. Donc, sur la foi d'une indication exprimée par vous en termes prudents, le Vieux n'hésite pas un instant : il m'expédie à Belgrade pour mener l'enquête, et vous m'annoncez que c'est encore plus grave qu'on ne le soupçonne. Dans ce cas, quitte à rompre avec les usages de la plupart des S.R., je dois vous demander d'où vous avez tiré ce renseignement.

Ils étaient arrivés au centre de la grande allée du Parc. Un splendide monument s'érigeait à quelques mètres d'eux : sur un socle très élevé, une figure de femme empreinte de noblesse se détachait en blanc sur les feuillages.

Marignier, qui ne semblait pas pressé de répondre à l'envoyé de Paris, désigna l'inscription en serbe gravée dans la pierre.

- Comprenez-vous ce que cette phrase signifie ? s'enquit-il d'une voix rêveuse.

- Non, dit Coplan, plutôt irrité par cette façon d'esquiver une question épineuse.

- Cela veut dire : « *Aimons la France comme elle nous a aimés*. » Vous saisissez ?

Francis contempla le monument avec plus d'attention. Il fut frappé par la splendeur de cet hommage, érigé à une époque où la France jouissait d'un prestige incomparable dans cette partie des Balkans. Un peu ému, il dit :

- Un beau témoignage de reconnaissance.

Marignier hocha la tête en signe d'acquiescement, puis il reprit sa promenade, les mains derrière le dos, en disant :

- Ce monument va vous expliquer pourquoi ma tâche, ici, est à la fois aisée et difficile. Il y a, dans la population, une sympathie réelle, ancrée dans les cœurs depuis plus d'un demi-siècle, pour les Français. Toutefois, ce sentiment est plus marqué chez les Serbes que chez les Croates. Je trouve des concours bénévoles aussi longtemps que je m'intéresse aux réalités de la République fédérative, mais je me heurte à un mur dès que j'essaie de sonder les milieux anti, ceux qui n'ont pas pardonné sa victoire au chef actuel de l'État. En tant que Français, je passe aux yeux de ces derniers pour un partisan du pouvoir établi : je suis donc suspect, sinon ennemi.

Coplan ne voyait pas très bien vers quoi tendait cette digression. Il le montra, avec une nuance de sécheresse :

- Vos précautions oratoires enchanteraient le Vieux, mais, personnellement, je préfère le style direct. Où avez-vous pêché cette information ?

Marignier poursuivit comme s'il n'avait pas entendu :

- Il en résulte que je dois m'alimenter aux sources les plus variées et que, parfois, je procède par échange, en vertu du principe qu'un service en vaut un autre. Concurrence ne signifie pas toujours rivalité. Ainsi, il m'arrive de prendre des initiatives qui seraient peut-être mal vues en haut lieu, à Paris, mais qui paient en définitive.

- D'accord, trancha Francis. Fiez-vous à moi, je ne vendrai pas la mèche et j'ai les idées larges. Alors ?

Marignier fourra ses deux mains dans ses poches et laissa tomber, avec un regret évident :

- Je tiens le tuyau d'un espion allemand, un type de première force qui navigue précisément dans les rangs de l'opposition clandestine.

Coplan eut du mal à réprimer un sourire. Si le Vieux avait su que Marignier, sans son autorisation, se mettait parfois en cheville avec un collègue allemand, il aurait sauté dans son fauteuil.

- Bien joué, estima-t-il, sincère. Cela va peut-être nous permettre de sauver Blagoje Tvornik et d'éviter qu'une seconde fois un deuil assombrisse les relations de nos deux pays. Où puis-je le rencontrer, votre type ?

## CHAPITRE II

Ils étaient arrivés aux terrasses entourant la citadelle. De là, ils découvraient un magnifique panorama baignant dans le clair de lune. Devant eux, la Save se jetait dans le Danube et leurs eaux mêlées poursuivaient leur puissant défilé vers les Portes de Fer, la Roumanie, la Bulgarie, la Mer Noire.

Marignier contemplait le flot, les pensées ailleurs. Au bout de quelques secondes, il dit à son compagnon :

- Je n'aimerais pas que vous gâchiez mes relations avec cet agent. Si vous le brusquez, c'est sur moi que ça retombera.

- Tranquillisez-vous, je n'ai pas l'intention de casser de la porcelaine. Mais comme le temps presse, il faut que je prenne au plus court.

Réticent, Marignier se faisait tirer l'oreille.

Pourtant, il aurait eu mauvaise grâce d'empêcher son interlocuteur d'exploiter l'information qu'il avait transmise. Sans doute entrevoyait-il des incidences possibles d'une intervention trop hâtive.

- Je me fie à vous, finit-il par déclarer. Le type en question se nomme Otto Triffels. Il représente ici une firme autrichienne de machines à écrire. Son bureau se trouve au 54 de la rue Brankova, mais il n'y est pas souvent.

Coplan logea ces nom et adresse dans sa mémoire.

- Merci. Je ne crois pas que je vous contacterai encore pendant mon séjour à Belgrade. Si vous aviez un renseignement complémentaire à me communiquer, je loge à l'hôtel Kasina, place Terazije.

- Quand comptez-vous repartir pour la France ?

- Lundi prochain, au plus tard. Il est à souhaiter que j'aboutisse avant.

Marignier fit une grimace sceptique.

- Ça me paraît un peu court. Six jours en tout. Coplan songea à un détail :

- Vous n'avez rien dans la manche que je puisse offrir à Triffels comme monnaie d'échange ? Cela faciliterait mes pourparlers.

Le quinquagénaire regarda Coplan en oblique, secrètement amusé de constater que l'émissaire du Vieux partageait ses vues, le souci du rendement primant toute autre considération.

- Peut-être, dit Marignier, sibyllin. S'il consentait à vous fournir une piste sérieuse, promettez-lui un double des accords commerciaux secrets que Belgrade va conclure avec la Grande-Bretagne.

- Vous croyez que ça peut l'inciter à se mettre à table ? demanda Francis sur un ton dubitatif.

- Et comment ! Les S.R. allemands s'intéressent davantage aux questions économiques qu'aux problèmes militaires, du moins pour le moment. Surtout dans les Balkans.

Coplan s'arrêta, se tourna vers Marignier et lui tendit la main.

- Encore merci. Vous m'avez donné un bon point de départ. Pour la suite, je me débrouillerai sans vous mouiller.

- C'est préférable. Toutefois, si vous deviez absolument être renseigné sur une question d'ordre général, vous pouvez me téléphoner au 22.798.

- D'accord.

Ils se séparèrent, retournant chacun à leurs soucis personnels, un peu ragaillardis, aussi, par cette rencontre sans lendemain. Loin du pays natal, ils avaient le sentiment d'être des sentinelles veillant dans la nuit sur la sécurité de la République Française, quelles que fussent les erreurs de ses dirigeants.

Coplan s'en alla d'un pas tranquille vers le centre de la cité. Il retraversa le parc, l'esprit occupé par le problème qu'il affrontait.

Blagoje Tvornik devait être assassiné en France. Comme délai, c'était court : à peine six jours pour savoir où, comment, pourquoi et par qui l'attentat devait être commis. Comme élément, un nom : Otto Triffels. Comme handicap, l'obligation de travailler en franc-tireur dans un pays ami.

Coplan ne sentait jamais la fatigue, sauf lorsqu'il était de mauvaise humeur. Or, ce soir-là, il avait nettement conscience qu'on le prenait pour un trapéziste. Au fond, si on l'avait envoyé à Belgrade, c'était pour mâcher la besogne de la police métropolitaine.

Une idée de ce genre ne pouvait manquer de le mettre en rogne. Sans même s'octroyer une quelconque eau-de-vie locale, il regagna sa chambre et se coucha.

Le mercredi matin, à la première heure, il s'en fut au 54 rue Brankova. C'était un immeuble à la façade blanche contenant des bureaux de plusieurs firmes commerciales.

« Zauber - Schreibmachinen » signalait un des écriteaux, le seul à mentionner des machines à écrire. Deuxième étage.

Coplan monta, ouvrit la porte. Chapeau sur la tête, un homme d'environ quarante-cinq ans tapait une lettre. Il fixa le visiteur de l'air contrarié de quelqu'un qui ne s'attendait pas à être dérangé. Ses lèvres minces remuèrent à peine pour prononcer une phrase en serbe.

- Herr Triffels ? s'enquit Francis, qui n'avait pas saisi un mot. L'autre opina, répéta en allemand :

- Que désirez-vous ?

Un coup de veine, c'était l'agent en personne.

Triffels avait le physique du représentant besogneux. Il était très maigre. Son expression attentive creusait en permanence trois rides dans son front. Son nez pointu et ses grandes oreilles ne lui donnaient pas un air particulièrement intelligent.

Pénétrant plus avant dans le bureau, Coplan joua franc jeu.

- S'il faut en croire l'un de mes amis, articula-t-il d'une voix confidentielle, vous estimez qu'il pourrait arriver quelque chose de fâcheux à Blagoje Tvornik ?

Triffels fronça davantage ses sourcils poivre et sel, repoussa encore son chapeau vers sa nuque et contempla Francis avec ennui. Après un silence, il questionna :

- Marignier ?

Coplan acquiesça. Il devinait le travail qui s'opérait dans le cerveau de l'Allemand.

- Nous voudrions éviter à Tvornik une mésaventure sanglante sur notre territoire, continua Francis. C'est assez compréhensible, somme toute.

Triffels prit une cigarette de tabac blond dans une boîte en carton ouverte sur la table. Il l'alluma, secoua l'allumette pour l'éteindre.

- Eh bien, surveillez votre hôte de près dès qu'il franchira la frontière, conseilla-t-il. Moi, ça ne me regarde pas.

Coplan appuya ses deux mains sur le rebord du bureau, pencha le buste en avant.

- Nous serions moins énervés si nous savions d'où vient la menace, confia-t-il d'un ton uniforme. Puisque vous êtes à l'origine de l'information, vous devez être en mesure de l'étoffer un peu, non ?

Triffels leva les doigts au-dessus du clavier de sa machine, dans l'intention manifeste d'achever sa lettre.

- Je tiens à mes os, marmonna-t-il, la bouche paralysée par la fine cigarette logée au coin de sa lèvre. La seule chose que je puisse vous dire, c'est que vous feriez mieux de ne pas vous occuper de cela ici. Contentez-vous de prendre vos précautions en France... Auf wiedersehen.

Il se remit à dactylographier comme si Coplan avait déjà quitté la pièce. Nullement impressionné, celui-ci ne bougea pas.

- On prétend que vous êtes un homme d'affaires, Herr Triffels, insista-t-il. Le texte d'un accord commercial en voie de conclusion avec la Grande-Bretagne vous intéresserait peut-être ?

L'interpellé interrompit sa frappe, leva les yeux vers Coplan. Sarcastique, il répondit :

- Beaucoup. Mais le prix que vous m'en demandez, c'est trop cher.

C'était net, définitif.

Coplan se redressa, glissa ses deux mains dans ses poches, recula d'un mètre.

- Dommage, émit-il. Vous m'auriez fait gagner du temps.

Puis, tournant le dos à Triffels, il se dirigea vers la porte.

Dans la rue, il marcha une dizaine de mètres et entra dans un café. L'entrevue qu'il venait d'avoir lui pesait sur l'estomac.

Dépourvu d'un moyen de pression à l'égard de l'Allemand, et peu désireux de placer Marignier dans une situation fausse, Coplan avait abouti à une impasse.

Il préleva une cigarette dans son paquet de Gitanes et laissa errer son regard sur les bouteilles alignées derrière le comptoir. Au hasard, il en désigna une au patron.

On lui servit un alcool incendiaire dont il ne sentit pas la brûlure. Il aurait avalé n'importe quoi sans s'en apercevoir. Accoudé au zinc, il rumina des pensées peu optimistes.

Si l'agent allemand avait refusé de façon aussi catégorique d'aller plus loin dans la voie des confidences, cela prouvait deux choses : primo, qu'il savait exactement à quoi il s'exposait s'il dénonçait les types qui méditaient un attentat contre Tvornik. Secundo, qu'il les côtoyait d'assez près pour être au courant de leurs combines.

Ce point acquis, Coplan souffla un rond de fumée tout en regardant par la fenêtre. Du port monta le cri d'une sirène de remorqueur, un camion grimpa la côte en seconde et fit trembler les vitres. Le patron, voyant qu'il avait affaire à un étranger, se demandait dans quelle langue il devait essayer de lier conversation.

Filer Triffels, songeait Francis, serait une tâche fastidieuse, longue et aléatoire. Ce bonhomme n'était pas né de la dernière pluie. Et il s'aviserait vite d'une surveillance qui devait être constante

pour donner des résultats. Perquisitionner son bureau n'était guère une solution plus heureuse, aucun document compromettant ne devant y être enfermé. « Un type de première force » avait souligné Marignier. Alors ?

Coplan se fit servir un deuxième verre d'alcool, le vida d'un trait. User de la contrainte vis-à-vis de Triffels serait doublement maladroit et risquerait d'effacer un début de piste déjà trop fragile.

Il y avait, dans le tempérament de Coplan, un côté joueur qui n'attendait qu'une occasion comme celle-ci pour se manifester. Une idée chemina lentement dans son esprit avant d'être admise, tant elle pouvait être paradoxales. Mais, bonne ou mauvaise, c'en était une, et Coplan n'en voyait surtout pas de meilleure.

Il déposa un billet de 100 dinars devant le patron en espérant que Triffels n'avait pas encore quitté son bureau, empocha la monnaie qu'on lui rendit et sortit du café après un vague signe de la main.

Il redescendit la rue Brankova, pénétra de nouveau dans l'immeuble. Arrivé dans le couloir du second étage, il fut rassuré par le cliquetis d'une machine à écrire. Poussant la porte marquée « Zauber - Schreibmachinen », il provoqua chez Triffels un regard chargé d'étonnement.

C'est encore moi, annonça-t-Il, la main sur la poignée. Oubliez que vous m'avez vu il y a dix minutes : nous repartons à zéro.

L'Allemand le dévisagea avec suspicion. Ses mains se posèrent de part et d'autre de sa machine, lentement. Coplan s'était adossé à la porte comme s'il voulait la condamner. Un silence pénible régna Quelques secondes.

- Je vous apporte un tuyau, reprit Francis d'une voix neutre. Faites-en profiter qui vous voulez. L'horaire des déplacements de Tvornik en France est à vendre. Cinquante mille dinars. Si vous connaissez un amateur, il n'a qu'à m'écrire un mot ou me passer un coup de téléphone à l'hôtel Kasina. Mon nom est Coplan, et je repars samedi. Auf wiedersehen.

Sans laisser à Triffels le loisir de placer un mot, il ressortit.

Cette fois, il adopta une allure plus rapide pour remonter jusqu'à la place Terazije. C'est très joli d'allumer la mèche d'une bombe,

encore faut-il filer avant qu'elle n'éclate.

Revenu dans sa chambre, Coplan ouvrit les serrures de sa valise, prit sa serviette et l'appareil photographique Leica qu'il emportait toujours avec lui à l'étranger.

Il disposa sur une chaise, devant la fenêtre par laquelle entrait un flot de lumière, la chemise contenant les formulaires remplis la veille chez Blagoje Tvornik. Après une mise au point minutieuse de son appareil, Francis colla son œil au viseur et prit un cliché de chaque feuillet.

Ceci fait, il referma le dossier, l'emballa dans un papier brun. Il ficela le paquet, inscrivit une adresse dessus, puis rangea serviette et Leica dans la valise.

Deux minutes plus tard, il débouchait sur la place encombrée de tramways. Il se dirigea vers la Poste Centrale, éloignée de trois cents mètres à peine.

Lorsqu'il eut expédié son colis, recommandé, à Paris, il éprouva une légère détente. En regagnant l'hôtel, il commença à découvrir Belgrade et son regard fut attiré par le spectacle de ce grand boulevard rectiligne dont il ignorait encore le nom. Deux édifices imposants se dressaient de part et d'autre de cette artère très animée ; il n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils représentaient, aussi décida-t-il d'acheter un plan de la ville.

Il en trouva un dans une librairie, mais au lieu de le consulter séance tenante, il le glissa dans sa poche et regagna l'hôtel Kasina.

Enfermé dans sa chambre, il se munit d'une petite cuve en bakélite pour le développement en plein jour. Le film logé dans le Leica fut entièrement bobiné, puis transféré dans la cuve. Le contenu d'une fiole de révélateur fut versé dans le récipient ; au bout d'une dizaine de minutes, Coplan obtint un négatif qu'il entreprit de fixer et de rincer abondamment. La pellicule déroulée fut mise à sécher, pendue à une pince à linge.

Pendant qu'elle s'égouttait dans le lavabo, Francis se mit à étudier son plan de la ville.

La topographie de Belgrade est relativement simple si l'on prend comme repères initiaux l'angle formé par la Save et le Danube, la place Terazije et les cinq grandes voies qui convergent vers elle. Le

boulevard du Maréchal-Tito et le boulevard de la Révolution forment les deux côtés d'un triangle dont la place occupe le sommet. En allant à la poste, Coplan avait emprunté le premier ; les deux édifices qu'il avait aperçus étaient, l'un le Parlement, l'autre le Présidium.

Il étudia longuement la configuration de la cité puis, ayant acquis une vision plus nette des itinéraires à parcourir, il retourna dans la salle de bains pour voir si son film était sec.

Par transparence, il évalua la qualité des clichés. Ils étaient bons, un agrandissement approprié en permettrait la lecture et attesterait l'authenticité de l'original car les mentions officielles et les cachets étaient très visibles.

Coplan rebobina soigneusement la pellicule, la glissa dans un petit tube métallique.

Ce rouleau constituait une arme à double tranchant. Bien utilisé, c'était un hameçon de première qualité ; mais, tombant dans les mains des ennemis de Blagoje Tvornik, ces clichés pouvaient précipiter la catastrophe.

Fataliste, Francis fit sauter le rouleau dans sa main. Non, il ne voyait pas d'autre tactique que celle qu'il avait choisie, si hasardeuse fût-elle.

Coplan passa le reste de sa journée à se promener en touriste dans les quartiers neufs et anciens de la capitale. Il se familiarisa avec les longues perspectives des grands boulevards, circula dans les vieilles ruelles avoisinant les rives de la Save et dans les secteurs industriels qui longent le Danube.

Il n'avait rien d'autre à faire qu'à attendre. Triffels ne pouvait manquer de réagir, d'une façon ou d'une autre. S'il répugnait à renseigner un agent français parce que cela comportait un trop grand risque pour lui, il avait au contraire un intérêt certain à signaler à ses copains yougoslaves qu'un type cherchait à vendre le programme complet du voyage de Tvornik en France. Il leur rendrait service et se débarrasserait peut-être du même coup de l'homme qui

était venu le relancer dans son bureau. Le fait qu'il connaissait l'objectif réel de Coplan ne changeait rien à l'affaire.

Dans la soirée, après le dîner, Francis erra dans les rues centrales où se concentrait la vie nocturne. Théâtres, cinémas et cabarets arboraient des enseignes flamboyantes mais, par rapport à la journée, la foule était beaucoup moins dense.

Coplan jeta son dévolu sur un bar d'où s'échappaient les accords d'un orchestre tzigane exécutant une czardas. Il s'amusa de constater que l'art byzantin influençait la décoration des boîtes de nuit comme celle des églises : tapis, dorures, murs enluminés de fresques aux couleurs franches.

Peu de monde. Quelques couples - la plupart étrangers - trois ou quatre clients seuls et les inévitables vamps tarifées dont la présence est obligatoire dans ce genre d'établissement composaient une assistance assez clairsemée et sans entrain.

Cigarette aux lèvres, Coplan s'installa en retrait de la piste de danse, le dos au mur, sur une banquette de cuir rouge. Après avoir jeté un regard perplexe sur la carte, il commanda une bouteille de Ruzica, signalé comme rosé.

Bien que les demoiselles ne fussent pas sans attraits, il n'avait aucune envie de danser. Il n'était pas venu là pour s'amuser, mais simplement dans l'espoir qu'on l'attendrait à la sortie.

L'orchestre jouait à présent des valses viennoises, et quelques danseurs s'étaient hasardés sur la piste. Des clients entraient, aussitôt conduits à une table par le maître d'hôtel.

Vers 10 heures et demie, la lumière déjà fort tamisée baissa encore pour le premier numéro des attractions. Coplan subit avec résignation le jongleur aux cerceaux dont la virtuosité trop banale ne pouvait plus divertir que des péquenots. Il espéra fermement que la suite ne serait pas du même calibre et profita de l'obscurité relative pour examiner les profils de certaines spectatrices.

Une jeune femme en toilette de ville, précédée par un des garçons, vint occuper la table voisine. D'un coup d’œil en coulisse, Francis la détailla. Pas mal, dans la pénombre. Restait à voir si un éclairage plus abondant confirmerait cette impression.

Elle avait un visage assez plat, aux pommettes hautes, encadré par des bouclettes noires. Son petit nez à la courbe délicate et sa bouche charnue, sensuelle, dénotaient un mélange de sang latin et turc. Le profil du corsage était encore plus éloquent que celui de la physionomie. Un ensemble intéressant.

Coplan reporta les yeux sur la piste où évoluait à présent un couple de danseurs acrobatiques. Malgré leur grâce et leur style, il ne put leur accorder longtemps son attention. A Londres, à Madrid ou à Belgrade, c'était toujours pareil.

Enfin, la musique plaqua un accord final suffisamment prolongé pour faire jaillir les applaudissements, et la lumière s'intensifia. Le murmure des conversations s'éleva, des verres tintèrent.

Francis tourna la tête avec discrétion vers sa voisine, qui l'examinait sous ses paupières lourdes tout en feignant de contempler la table d'en face.

Elle était encore mieux qu'il ne l'avait cru. Ses longs cils noirs recourbés accentuaient son expression énigmatique ; sa lèvre inférieure, désenchantée, trahissait une ardeur gourmande que son attitude générale, d'une froideur voulue, tendait à démentir.

Si c'était elle qu'ils avaient choisie comme émissaire, ils avaient un sens aigu de la psychologie masculine.

## CHAPITRE III

A 11 heures et demie, après avoir dansé plusieurs fois avec elle, Coplan avait appris qu'elle s'appelait Blatcha et qu'elle était croate. Après une ou deux tentatives infructueuses d'entamer la conversation, ils avaient fini par découvrir que la seule langue qu'ils pratiquaient en commun était l'allemand.

Mais si Francis avait pu constater que le charme de Blatcha était irrésistible, rien de précis ne lui avait permis de savoir s'il était en train de mener un flirt authentique ou si cette aimable créature l'avait contacté par ordre. Au demeurant, la première hypothèse étant aussi

satisfaisante que l'autre, il résolut de ne pas se torturer les méninges et de voir venir.

Une heure plus tard, il n'était pas plus avancé. Toutefois, un progrès sensible se marquait dans la cordialité de ses relations avec la belle Croate. Au lieu de parler de Paris et de Belgrade, ils abordaient des sujets plus personnels.

- J'aurais dû vous rencontrer quand j'étais plus jeune, avoua Blatcha sur un ton désabusé. Il est vrai qu'à cette époque, vous n'auriez pas été le séducteur dont je rêvais.

- Ah ? fit Coplan, amusé. Quelle était alors l'incarnation de vos désirs ? Le ténor aux yeux langoureux ou le propriétaire d'une Cadillac ?

Elle eut un petit sourire amer.

- La guerre n'était pas loin. Je ne savais pas ce que c'était qu'une Cadillac. Non, je vivais une époque héroïque. La mode était encore aux aventuriers audacieux, bardés de cartouchières. Je le voyais cruel, indomptable, s'agenouillant devant moi après avoir tué tous les habitants de mon village. Maintenant, je suis devenue moins romanesque. Je préfère les hommes comme vous, calmes, rassurants, sans passé glorieux, mais compréhensifs et doux.

Coplan aurait avalé de travers s'il n'avait eu l'habitude de contrôler ses réactions. Si cette fille-là était une comédienne, elle était plus forte que Sarah Bernhardt.

- Au fait, d'où êtes-vous ? questionna-t-il en déposant son verre.

- De Knin, pas loin de la côte dalmate. Mais j'ai quitté cette localité depuis la fin de la guerre.

N'ayant jamais entendu parler de ce patelin, Francis acquiesça poliment. Il ne perdait pas de vue que, si attrayante fût-elle, cette soirée avec Blatcha devait prendre fin. D'une façon ou d'une autre.

- Eh bien, résuma-t-il, je suis vraiment ravi de vous avoir rencontrée, mais je ne veux pas vous importuner davantage. Si vous me le permettez, je vais regagner mon hôtel.

Elle posa la main sur son avant-bras et lui dit d'une voix un peu sourde :

- Si vous partez, je m'en vais aussi.

- Bon. Dans ce cas, laissez-moi vous reconduire. Une petite promenade nous fera du bien.

Il fit claquer ses doigts pour appeler le maître d'hôtel, régla les consommations et écrasa sa cigarette dans une soucoupe.

Se levant, il disjoignit les deux tables pour faciliter le passage de sa compagne. De dos, elle ne manquait pas d'allure non plus. Les épaules droites, la taille mince, les reins creusés, elle avançait avec une élégante lenteur. Mais était-elle habituée à porter de si hauts talons ?

Dans la rue, Coplan prit le bras de la jeune femme en un geste de simple camaraderie.

- Où faut-il vous ramener ? s'enquit-il. Je vous préviens que je n'ai qu'une idée approximative de la topographie de la ville.

- J'habite dans la ulica Svetoga Save, près de la Trg Tucovica.

- Admettons, dit Francis (qui n'avait strictement rien saisi des noms qu'elle avait prononcés à une vitesse vertigineuse). Cela signifie que nous devons aller par où ?

- Par la rue Marsala Tita.

Là, il vit mieux quelle voie il devait emprunter. Néanmoins, sous couvert de s'orienter, il jeta un coup d'œil circulaire. A cette heure-ci, les rues étaient pratiquement désertes. Si quelqu'un le prenait en filature dans la grande artère où il allait s'engager avec la jeune Croate, Coplan ne pouvait manquer de s'en apercevoir.

Il faisait aussi doux que la veille. En se promenant avec Blatcha, Francis songea à Marignier. Au fond, l'honorable correspondant devait se demander quel avait été le résultat de l'entrevue avec Triffels.

Tout au long du chemin, Coplan n'arrêta pas de deviser avec sa compagne. Dans un sens, il regrettait de ne pas repérer une ombre attachée à ses pas. C'eût été un signe que Triffels avait transmis son offre à qui de droit. Mais si l'Allemand avait gardé bouche close, la belle combine élaborée par Francis tombait à plat. Restait Blatcha. Elle était jolie fille et valait une balade au clair de lune, même si cette idylle ne menait nulle part.

Ils parvinrent finalement au carrefour, après une demi-heure de marche. En son for intérieur, Coplan avait joué à pile ou face : que la

Croate fût ou non dans le coup, passer la nuit avec elle était plus agréable que de retourner à l'hôtel.

Devant le seuil de la maison où demeurait Blatcha, il renouvela la comédie du départ.

- Merci de m'avoir accordé ces heures précieuses, articula-t-il avec conviction en serrant chaudement les deux mains de la jeune femme. Peut-être les circonstances nous rapprocheront-elles une seconde fois...

Son interlocutrice parut légèrement émue, désemparée.

- Je... Vous...

D'un élan inattendu, elle se colla contre lui, l'enlaça et lui plaqua un baiser farouche sur les lèvres. Aussitôt, elle se sentit prise dans un étau, son buste s'écrasa contre la poitrine de de Coplan qui prolongea l'étreinte au-delà des limites prévues par la censure. Chavirée, Blatcha planta ses ongles dans les biceps de Francis, offrant sa bouche avec fougue.

Après ce baiser capiteux qui leur avait fait couler du feu dans les veines, ils se regardèrent en silence, avec d'autres yeux.

- Viens, murmura Blatcha, les prunelles fiévreuses.

Il ne répondit pas mais, d'un hochement de tête, il l'invita à montrer le chemin. Il pénétra derrière elle dans l'immeuble, le front alourdi et les sens aiguisés.

Elle habitait au deuxième étage. Elle ouvrit une porte, actionna un interrupteur, puis se retourna à demi pour faire entrer Coplan.

L'intérieur n'était ni pauvre ni luxueux. Une seule pièce formait studio-living-chambre à coucher. La propreté douteuse des rideaux, l'éclairage parcimonieux et le tapis usé firent songer Coplan à un meublé, mais cette impression fut très fugitive, car la porte à peine refermée, il attrapa Blatcha par le poignet pour la presser contre lui.

Elle s'abandonna, paupières baissées, accueillant avec ferveur la tendre morsure qu'il lui infligeait. Tous deux vacillèrent, s'abattirent sur le divan.

La tête de Blatcha logée au creux de son épaule, Francis caressa la chair ferme et douce de sa compagne. Il avait élargi son décolleté. pour dégager sa splendide poitrine et, à la fois aimant et

autoritaire, il affermissait son emprise sur la belle Croate frissonnante.

Elle ne put supporter davantage le désir qui l'enflammait et elle échappa à Coplan pour ôter ses dessous avec des mouvements rapides.

C'est alors que la porte s'ouvrit en silence et que trois hommes se ruèrent dans la pièce, revolver au poing. Avant que Francis eût pu esquisser un geste, il fut assailli par les deux premiers. L'un encercla ses jambes comme l'eût fait un spécialiste du rugby, tandis que l'autre lui assenait sur le crâne un coup féroce.

Une douleur abominable éclata dans le cerveau de Coplan. Un éclair effaça sur sa rétine la dernière image qu'il avait de Blatcha, puis il tomba dans un gouffre noir empli d'un perpétuel bourdonnement.

Dans un état crépusculaire encore proche de l'inconscience, Coplan agitait des pensées confuses. Il se demandait pourquoi il trimbalait un quartier de roc incontestablement trop lourd sur sa tête alors qu'il avait déjà la migraine. Une tentative de se débarrasser de son fardeau lui arracha un gémissement car, dans chaque centimètre cube de son cerveau, une douleur lancinante s'éveillait. Revenu à une prudente immobilité, il attendit que la tempête s'apaisât pour entrouvrir un œil.

Il vit, à dix centimètres, les poils d'une peau d'ours. Ses mains tâtèrent les environs et s'enfoncèrent dans une toison moelleuse.

Une voix lointaine prononça une phrase pleine de consonnes chuintantes et sifflantes. Une autre, féminine, celle-là, répondit sur un ton véhément qui cassa les oreilles de Francis.

A ras du sol, le regard de ce dernier décrivit un demi-cercle, découvrant les mollets gainés de nylon et deux paires de jambes masculines se terminant par des chaussures à semelles de caoutchouc.

Dans sa torpeur ouatée, Coplan était trop bien pour bouger. Il referma les yeux et souhaita qu'on le laissât tranquille. La discussion continuait au-dessus de lui. Les répliques s'échangeaient comme des coups d'épée, dans une langue rigoureusement inintelligible.

Le haut talon d'une chaussure de femme martela avec rage le plancher, ce qui fit naître des ondes de souffrance dans les tempes de Francis et le fit plisser les yeux en une grimace excédée. Les gens ne pouvaient-ils donc se taire et le laisser en paix ?

Une main crochue l'empoigna par l'épaule et le rejeta sans douceur sur le dos. Il se mordit la lèvre pour ne pas crier, aveuglé par une ampoule électrique brillante comme un soleil. Installé de force en position assise, il porta ses deux mains à son front pour se protéger la vue. Et aussi pour reprendre pleine conscience de la situation désagréable dans laquelle il se trouvait.

Un type maigre, au nez aquilin, aux prunelles de jais, luisantes comme de la braise, l'admonesta sur un ton haineux.

Coplan releva le menton, contempla son interlocuteur d'un air parfaitement stupide, exprimant une incompréhension totale.

La femme intervînt à nouveau, elle articula des paroles hachées avec un accent colérique, et Francis reconnut en elle la charmante Blatcha.

Alors les choses reprirent pour lui une ordonnance cohérente, logique. Il sut qu'il avait réussi.

Un soupir dilata sa poitrine. Machinalement, il se tâta pour trouver son paquet de cigarettes. Ses poches étaient aussi vides que le jour où le tailleur lui avait livré le, complet.

L'un des hommes présents s'avisa de son geste ; avec une, rare dextérité, il vint lui ligoter les deux mains dans le dos, sans émettre un son.

L'individu qui se disputait avec Blatcha ouvrit à nouveau la bouche, mais cette fois-ci il s'adressa à Coplan, dans un allemand douteux :

- Qui vous a laissé entendre que le voyage de Blagoje Tvornik pouvait intéresser quelqu'un ?

Coplan affirma sans hésiter :

- Tvornik lui-même.

Sa réponse ralluma une contestation vigoureuse entre les trois personnes présentes. A tour de rôle Blatcha et les deux inconnus avancèrent des arguments avec une foi ardente, au point qu'ils parurent oublier leur prisonnier.

Patient, Francis ouvrait les oreilles dans l'espoir fallacieux de saisir de-ci de-là un mot qui lui eût fourni l'ombre d'une indication. Le seul résultat auquel il parvint fut d'identifier les prénoms des deux hommes. L'un s'appelait Petar, l'autre Kosta, mais ils mentionnaient aussi un troisième bonhomme prénommé Milan.

Petar, le type aux yeux de bandit calabrais, se pencha sur Coplan et proféra :

- Pourquoi avez-vous contacté Triffels au sujet de cet horaire ? Pourquoi lui ?

Coplan remua les épaules, apparemment écœuré par une question aussi naïve.

- La France a aussi un S.R. Je savais que Triffels travaillait avec l'opposition. Si je voulais trouver un acquéreur sans courir le risque de me faire épingler par la police yougoslave, je ne pouvais pas choisir un type plus sûr comme intermédiaire.

Blatcha le fixait avec curiosité ; sa physionomie ne reflétait aucune trace d'antipathie. Elle n'était peut-être pas fière du rôle qu'elle avait joué, mais elle n'en témoignait aucun regret.

Petar fourragea un instant dans son abondante chevelure et poursuivit son interrogatoire :

- Quel est votre jeu, à vous ? demanda-t-il en poussant un index tendu contre la poitrine de Coplan. Cinquante mille dinars, ce n'est pas une somme suffisante pour couvrir le risque.

L'interpellé hocha la tête en signe d'assentiment.

- D'accord. Mais pour moi, c'est un peu d'argent de poche. Le principal, c'est que quelqu'un descende Tvornik : je serais très heureux de lui faciliter la besogne.

- Pourquoi ?

- Une fraction notable des ministres français sont anticommunistes. Ils ne détesteraient pas d'envenimer les relations entre la France et la Yougoslavie. Un attentat, commis par un étranger au moment où des pourparlers s'engagent, mettrait du plomb dans l'aile à un rapprochement.

L'assurance des réponses de Coplan (réponses que Blatcha traduisait au bénéfice de Kosta) sembla atténuer les soupçons qu'on avait nourris à son égard. Pourtant, la méfiance du trio était loin

d'être dissipée car un nouveau conciliabule opposa les conjurés. Et il ne fallait pas être bien malin pour suivre le fil de la discussion.

Selon Blatcha et Kosta, les déclarations du Français étaient plausibles. Leur argument majeur était que si le prisonnier était un adversaire, un agent provocateur, il aurait été fou de se jeter tête baissée dans un piège : il ne se serait pas exposé à la vue de Triffels, en lui fournissant en outre une adresse, alors que l'Allemand pouvait ainsi diffuser sans délai son signalement.

A quoi Petar rétorquait que ce système, d'autant plus astucieux qu'il avait l'air idiot, pouvait être un moyen de fortune, terriblement dangereux mais efficace, pour identifier en un temps très court les auteurs d'un éventuel complot.

Nullement ébranlée, Blatcha riposta qu'un tel espoir aurait été fallacieux, puisque le vendeur du document relatif à Tvornik ne devait pas escompter être mis en présence des organisateurs réels. Des intermédiaires, tout au plus, et il devait se douter que ceux-ci prendraient leurs précautions.

Indifférent à ce galimatias, Coplan commençait à se demander où il se trouvait et si la nuit régnait encore à l'extérieur.

Blatcha, mon amour, lança-t-il en plein milieu de la discussion, veux-tu avoir l'obligeance de signaler à ces gens que si je tarde trop à rentrer au Kasina, la direction ne pourra faire autrement qu'alerter la police ? Ce serait embêtant pour vous et pour moi... On peut se revoir un autre jour, si vous y tenez.

Interdite, la Croate le fixa intensément. Petar, lui, comprit sur-le-champ que le prisonnier n'avait pas l'intention de blaguer. Ce qu'il disait méritait d'être pris en considération.

Kosta s'enquit de ce que Coplan venait de dire. Blatcha le mit au courant. Ils échangèrent rapidement quelques remarques, puis Petar sortit de sa poche un couteau à cran d'arrêt. Avec un déclic, une lame effilée d'au moins quinze centimètres jaillit de son alvéole.

L'homme s'approcha de Francis, un sourire sinistre sur ses lèvres minces.

- Vous allez téléphoner, ordonna-t-il en jouant avec son couteau de façon significative. Vous direz que vous êtes chez des amis et qu'on viendra prendre vos bagages demain.

Kosta soulevait Coplan par les aisselles pour le remettre debout. Blatcha se dirigea vers un appareil téléphonique placé sur une table basse.

Bien planté sur ses jambes, le prisonnier déclara :

- Zéro. D'accord pour le coup de téléphone, mais uniquement pour annoncer que je serai là demain à 9 heures au plus tard. Et ne vous excitez pas, la photocopie de l'horaire n'est pas dans mes bagages.

Si Petar avait cru l'intimider, il s'y était-mal pris. Son couteau, il pouvait se le fourrer où il voulait. Aucune torture au monde ne peut inciter un homme à signer son arrêt de mort ; or c'est ce qu'aurait fait Coplan s'il avait consenti à écarter la possibilité d'une intervention de la police.

Petar replia la lame de son poignard. Le front buté, les traits crispés, il chercha une autre solution. Blatcha voulut entamer une phrase, mais il lui coupa brutalement la parole.

Comme un fauve en cage, le Yougoslave se balada de long en large, foulant d'un pas rageur la grande peau d'ours qui servait de tapis. Coplan haussa les épaules d'un air accablé et dit en promenant son regard sur ses geôliers

- Vous compliquez inutilement les choses. Pourquoi ne pas me verser les 50 000 dinars et me laisser retourner à Paris ? Que l'un de vous m'accompagne demain avec l'argent, je lui remettrai les copies et tout sera dit. Prenez toutes les garanties que vous voulez, ne m'achetez même pas ces papiers s'ils ne vous intéressent pas, je m'en balance. Il doit y avoir d'autres acquéreurs moins paniquards que vous.

Il s'exprimait avec une aisance désinvolte qui voilait une inquiétude foncière maintenant qu'il était à pied d'oeuvre, il mesurait combien l'ignorance de la langue lui était préjudiciable.

Comment parviendrait-il à élucider les activités de cette organisation ? A découvrir quand et comment elle voulait frapper Tvornik ?

## CHAPITRE IV

La dernière déclaration de Coplan avait provoqué un nouveau colloque. Visiblement, les trois membres de la bande étaient perplexes, leur ton avait baissé.

Petar mâchonna des ordres à Kosta, et celui-ci acquiesça plusieurs fois, tandis que Blatcha restait silencieuse. Puis les deux hommes empoignèrent Coplan, l'assirent sur une chaise de façon que ses poignets ligotés viennent derrière le dossier. Ils lièrent ses chevilles aux pieds du siège et parachevèrent la besogne en lui collant un bâillon sur la bouche.

Kosta fit passer le pistolet qui gonflait la poche latérale de son veston dans sa poche intérieure gauche, puis il sortit de la pièce.

La tête encore lourde, Francis essaya d'attribuer un sens à tout ce mic-mac. On n'allait probablement plus l'interroger pendant quelques heures, et sans doute Kosta était-il allé chercher des instructions.

Blatcha et Petar se dévisageaient comme chien et chat. Sur trois mots prononcés d'une voix méprisante par Petar, la querelle reprit avec une soudaineté fulgurante. La Croate dut lancer une injure car l'homme blêmit. En deux pas, il fut devant elle et il la gifla à toute volée.

La femme vacilla, se retint à un meuble. Sa figure se convulsa de rage. Les ongles en avant, elle se rua sur Petar pour lui crever les yeux. L'homme lui attrapa les poignets et la rejeta en arrière avec une telle force qu'elle serait tombée si elle n'avait heurté le mur. Sa tête cogna contre la cloison.

Alors Coplan devint le témoin d'une scène incroyable. Bégayant des phrases sans suite, ivre de fureur, Blatcha se précipita de nouveau sur son adversaire. Ce dernier l'attendit de pied ferme ; bénéficiant d'une meilleure allonge, il stoppa l'élan de la Croate en lui appliquant sa main ouverte sur la figure. Aveuglée, Blatcha frappait dans le vide, visait au juger le bas-ventre de Petar avec la pointe de son soulier.

De sa main gauche, l'homme lui emprisonna la cheville, la leva jusqu'à ce que la fille perdît l'équilibre et s'affalât sur le dos.

Esquivant les ruades qu'elle distribuait de façon désordonnée, Petar lui écarta les jambes pour poser un genou sur son estomac. Il agrippa ses coudes et les cloua au sol, la réduisant à une impuissance complète. Alors, les yeux étincelants d'une joie mauvaise, il l'abreuva d'insultes.

Écartelée, Blatcha lui cracha au visage. Il se pencha davantage et lui mordit la bouche, lui arrachant un gémissement. Aussitôt après, il redressa le buste et se mit à lacérer le corsage de la Croate. La femme eut quelques soubresauts. De ses bras libérés, elle griffa les joues de son antagoniste. Ce dernier la fit hurler, annihilant net son agressivité.

Plutôt estomaqué, Coplan se demanda jusqu'où ils allaient se donner en spectacle. Les faits dépassèrent ses prévisions. Le combat prit une tournure moins destructrice, mais non moins féroce. Maintenant, Blatcha ne se défendait plus. Au contraire. Et les sons qui s'échappaient de la gorge des deux partenaires avaient une signification universelle. Cela ne dura que quelques secondes, puis un calme absolu succéda à la tempête.

Ils avaient de curieuses mœurs, ces Balkaniques... Francis aurait juré que ce n'était pas la première fois qu'une telle scène se produisait entre Petar et Blatcha.

Petar se releva, épousseta d'un geste machinal les manches de son veston, passa ses doigts dans ses cheveux. Blatcha restait étendue sur la peau d'ours, les yeux clos, la lèvre saignante.

Avec un sourire cynique, le type s'approcha de Coplan et l'examina d'un air satisfait.

- Punition, dit-il en allemand

Il désigna du pouce la fille écroulée, dont le désordre vestimentaire confinait à la dévastation.

Au-dessus du bâillon, les yeux du prisonnier restèrent de glace. Petar poursuivit :

- Elle était en train de se déshabiller quand nous sommes entrés dans la chambre, la garce. Elle ne devait pas. Quant à vous, je suppose que ce que vous venez de voir vous a fait plaisir.

Si Coplan avait pu rigoler, il l'aurait fait. C'était inouï. Ce type était jaloux ! Et il s'était vengé.

Maintenant, les altercations antérieures s'expliquaient. Petar n'avait cessé de reprocher à Blatcha son excès de zèle, et sans doute la Croate avait-elle invoqué l'arrivée tardive de ses acolytes.

Si leur tempérament trop fougueux conduisait ces gens-là à mêler les sentiments à leurs activités clandestines, ils s'exposaient à de dangereuses surprises.

Petar continuant à le dévisager avec une expression sarcastique, Coplan battit des paupières et haussa les épaules en signe d'indifférence. La correction érotique que venait de subir Blatcha était bien le cadet de ses soucis.

A ce moment, la belle ravagée se remit en position assise avec des gestes mous. Elle s'appuya sur ses mains, jeta un regard éteint à son amant et à Francis. Toute soif de violence avait disparu en elle, ce qui ne l'empêcha pas de cravacher la jalousie de Petar en disant à Coplan

- Vous l'avez vue, cette brute ? Et ça l'étonne que vous me plaisiez !

Petar apaisé, détendu par le châtiment qu'il venait d'infliger à sa maîtresse, se contenta de la, fixer d'un air goguenard. Avec une bienveillance condescendante, il articula quelques paroles en serbo-croate. Blatcha rabattit sa jupe, boutonna son corsage et se releva.

- Gute nacht, souhaita Petar à Coplan.

Il fit un petit salut du bout des doigts, alla prendre la femme par le bras et l'emmena vers la porte. Sur le seuil, il éteignit la lumière. La porte se referma en grinçant. Un tour de clé ponctua la sortie du couple.

Seul dans le noir, Francis eut tout le loisir de méditer. Cette séance de gymnastique l'avait éberlué, malgré son parti pris de ne s'étonner de rien. Où se trouvait-il après tout ? Dans la banlieue de Belgrade ou dans un coin perdu ?

Une autre chose le chiffonnait aussi. Quel objectif poursuivait Triffels en s'acoquinant avec ces ennemis du régime ? Il ne semblait pas s'associer totalement à leurs entreprises puisqu'il avait averti Marignier du coup qu'ils préparaient. L'Allemand savait que Coplan cherchait à tout pris un contact et, si bizarre que cela puisse

paraître, il avait favorisé son début d'enquête. Sans se mouiller et en feignant d'aider la bande adverse.

Perdant pied dans un raisonnement qui manquait d'assises solides, Coplan sombra peu à peu dans le sommeil.

Il n'eut aucune conscience du temps qui s'écoula entre son engourdissement et le retour de Kosta. Des voix gutturales le réveillèrent alors qu'il dormait, le menton sur la poitrine. Cette fois, trois hommes pénétrèrent dans la pièce. Outre Petar et Kosta, un autre individu, porteur d'un Mauser qu'il tenait avec ostentation, vint se planter devant le prisonnier.

Ébloui par la lumière, Francis plissa les yeux. Ses poignets, ses chevilles sciés par la corde, son cou endolori, son crâne encore sensible, tout lui faisait mal. Il était ankylosé au point de ne plus pouvoir mobiliser ses muscles.

Petar lui ôta son bâillon pendant que Kosta défaisait les liens.

- Tout bien réfléchi, nous acceptons votre proposition, déclara le premier. Le programme de Tvomik contre 50 000 dinars. Mais nous y mettons plusieurs conditions...

- Dites toujours, invita Francis en se massant les membres.

- Vous allez retourner à l'hôtel Kasina en compagnie de notre ami Milan, expliqua Petar. Il ne vous quittera pas d'une semelle afin de vous enlever l'envie de communiquer avec qui que ce soit. Vous ferez vos bagages en sa présence et vous procéderez à l'échange convenu. Ensuite, il vous accompagnera jusqu'à l'aéroport et vous monterez dans l'avion de 11 heures à destination de Paris.

Ce n'était pas tout à fait de cette manière que Coplan avait envisagé les choses. Cependant, il accepta comme si les conditions lui semblaient parfaitement naturelles.

- D'accord, affirma-t-il. Je ne demande pas mieux que de filer d'ici le plus vite possible.

Petar se tourna vers Kosta, lui dit quelques mots. L'intéressé alla prendre une bouteille dans une armoire, remplit un verre et le tendit à Coplan. Une forte odeur d'alcool s'éleva du verre.

Francis s'envoya une sérieuse rasade au fond de la gorge.

- Je voudrais encore vous poser une question, dit Petar d'un ton très différent de celui qu'il avait adopté lors du premier interrogatoire.

Qu'est-ce qui nous prouve que les copies en question ne proviennent pas d'un document périmé ? On a pu changer l'horaire depuis que vous avez pris les clichés.

- Ou même avant, souligna Coplan. En réalité, vous ne pouvez avoir aucun contrôle. C'est une question de confiance. Mais croyez bien que je ne risquerais pas les pires ennuis, tant du côté de la police que du vôtre, s'il n'y avait que les pauvres 50 000 dinars en cause. Imaginez que je veuille vous rouler en vous vendant une pièce sans valeur. Triffels n'est pas un imbécile : il peut me mettre dedans rien qu'en expédiant le faux sous enveloppe aux Services Spéciaux français après le voyage de Tvornik. Comme le texte est de ma propre main sur papier officiel à en-tête, je serais dans de jolis draps. Vous ne croyez pas que ce trafic intriguerait mes supérieurs ?

- Pas si vous agissez par ordre.

- Quel ordre ? Celui de distribuer des faux horaires dans les milieux terroristes yougoslaves ?

Coplan haussa les épaules, ajoutant :

- Ça ne tient pas debout. A la rigueur, une telle méthode pourrait être employée par votre propre gouvernement, mais pas par le mien.

Au fond, c'était plutôt rigolo : la bande mettait en doute l'authenticité ou la validité des photocopies alors qu'il n'y avait que ça de vrai dans toute l'histoire qu'il racontait.

Après un silence, Petar, Kosta et Milan se consultèrent. Coplan en profita pour vider son verre sans écouter leurs palabres. Il voulait surtout fixer leurs traits dans sa mémoire, les y incruster de façon indélébile.

Le colloque prit fin. Kosta s'absenta deux minutes, puis il revint avec tous les objets dont on avait dépouillé le prisonnier : portefeuille, passeport, clés, briquets, cigarettes, monnaie, plan de la ville, etc. Sans mot dire, il les restitua à leur propriétaire.

Coplan empocha l'un après l'autre ces compléments habituels de l'équipement masculin, ne vérifia même pas le contenu de son portefeuille mais alluma séance tenante une Gitane.

- On va vous bander les yeux, prévint Petar. Vous allez être reconduit à Belgrade en voiture. Mais souvenez-vous que si seul

Milan vous accompagne, Kosta et moi nous serons toujours dans les environs. Donc, ne faites pas un geste qui puisse prêter à confusion.

Coplan ne répondit pas, se laissa docilement couvrir les yeux par un bandeau. Bien qu'il eût perdu la notion du temps, il estima qu'on devait être jeudi, au petit matin. Son impression fut confirmée par la brise très fraîche qui lui balaya la figure lorsqu'il sortit de la maison.

Guidé par son escorte, il monta dans une voiture. Il eut beau faire, il ne put noter un détail susceptible de lui indiquer l'emplacement de cet immeuble. Une odeur de verdure et le cri lointain d'un coq lui prouvèrent qu'il se trouvait dans une région campagnarde, mais c'était trop vague pour qu'il pût en tirer une déduction utile.

Le véhicule descendit une pente en cahotant dans des nids de poule, vira sur la gauche, rejoignit une route meilleure et prit de la vitesse.

- Je devrai garder ça longtemps ? questionna Francis en tapotant le bandeau.

- Qu'est-ce que vous dites ? questionna Milan en français. Je ne comprends pas l'allemand.

Interloqué, Coplan renouvela sa question dans sa langue maternelle. Pourquoi diable cet individu n'avait-il pas signalé plus tôt sa connaissance du français ?

- Je vous l'enlèverai dans cinq minutes, annonça Milan, assez content de son petit effet.

- Vous êtes serbe ? s'enquit Francis, intrigué.

- Non. Croate, comme Petar et Blatcha.

- Où avez-vous appris le français ?

- A l'Institut Français de Zagreb. Un petit peu en France aussi, il y a longtemps.

C'était pour ça qu'ils l'avaient choisi comme garde du corps. De toute la bande, il était probablement le seul à pouvoir lire un texte écrit en français. Ce devait être lui qui avait vérifié le passeport et les papiers de Coplan.

Celui-ci réfléchit un instant, puis il s'informa

- Dites donc, ils se battent souvent, vos deux compatriotes ?

L'homme se mit à rire, d'un rire d'ogre qui s'esclaffe.

- Au moins une fois par semaine, et ça finit toujours le la même manière. Hier soir aussi ?

Copiai). approuva d'un hochement de tête énergique.

- Ils sont mariés ? demanda-t-il, caustique.

- Fiancés. Fiancés depuis douze ans.

- Qu'est-ce qu'ils attendent, puisqu'ils font si bon ménage ?

Milan ne donna aucun signe d'hilarité. Au contraire, ce fut avec une certaine gravité qu'il répondit :

- Mariés, eux, jamais.

- Pourquoi ?

Le Croate resta silencieux. Après un temps, il grogna :

- Pas votre affaire.

Ce sujet devenant tabou, Coplan demanda

- Quelle heure est-il ?

- 8 heures du matin.

L'auto roulait à vive allure et dansait parfois rudement sur des parties de route endommagées. Francis se creusait la cervelle pour soutirer un renseignement intéressant à son compagnon sans éveiller sa méfiance.

- Au fond, marmonna-t-il, je ne comprends pas pourquoi vous m'avez enlevé. Vous auriez pu charger Triffels de traiter avec moi.

- Ce n'est pas moi le chef, dit Milan pour montrer que cette question dépassait sa compétence. Tournez la tête, je vais enlever votre bandeau.

Coplan se prêta volontiers à l'opération. Débarrassé du morceau de tissu noir, il se frotta les yeux avant de risquer un coup d'œil. La voiture filait dans un décor de banlieue. Le centre de Belgrade ne devait plus être loin.

Milan tenait ouvertement son Mauser dans son poing. Un inconnu à la carrure étroite tenait le volant et regardait de temps à autre dans le rétroviseur. Sans doute pour s'assurer qu'une autre voiture suivait à quelque distance.

Coplan eut soudain la sensation que tout cela n'était qu'une mise en scène. Ce n'était pas logique, les détails ne collaient pas.

De deux choses l'une : ou bien Petar, Blatcha et compagnie le considéraient comme un adversaire acharné à leur perte, et alors ils

auraient mieux fait de le débarquer en rase campagne, sans donner aucune suite à son offre.

Ou bien ils pensaient avoir affaire à un agent spécial désireux de leur faciliter la besogne, et alors leurs précautions étaient exagérées.

La voiture entra dans la capitale par le boulevard de la Révolution. Le Croate rengaina son arme sans la lâcher.

Un peu avant le Présidium, l'auto ralentit, s'arrêta en bordure du trottoir.

Milan descendit le premier. Il tint la portière ouverte pour Francis. Les deux hommes continuèrent à pied vers la place Terazije tandis que la voiture s'engageait dans une rue latérale.

Coplan précéda son garde du corps dans le hall de l'hôtel. Il alla réclamer la clé de sa chambre au comptoir de réception puis, d'un signe, il invita Milan à monter avec lui. Dans le cadre très chic de cet établissement, le Croate se sentait mal à l'aise. Pourtant, personne ne parut lui accorder une attention particulière.

En pénétrant dans sa chambre, Coplan dit avec détachement :

- Prenez un fauteuil, asseyez-vous. Que voulez-vous pour votre petit déjeuner ? Moi, j'ai une faim de loup.

Aussi tendu que s'il avait flairé un piège, l'intéressé prononça d'une voix bourrue :

- Je préfère rester debout. Et je n'ai pas faim.

- A votre guise.

Coplan décrocha le téléphone intérieur, demanda qu'on lui monte du café, du pain et du beurre, le tout en quantité, puis il se dirigea vers la salle de bains pour procéder à une toilette sommaire et changer de chemise.

- Reposez votre index, lança-t-il de loin à Milan. N'essayez pas de me faire croire que vous oseriez tirer. Et puis, à quoi bon, je vous le demande ?

- Si par hasard vous étiez un faux jeton, rétorqua Milan d'une voix moins claire.

- Si j'en étais un, vous seriez déjà mort. Il y a un G.P. de 9 mm. à portée de ma main et j'ai la droit de m'en servir.

Pour prouver ses dires, il haussa son pistolet au niveau de la glace du lavabo afin que le Croate pût en voir le reflet.

- Oh, ça va, grogna l'autre, renfrogné. Vous feriez mieux de me montrer votre camelote.

- Pas avant d'avoir déjeuné, mon vieux. C'est déjà assez que vous m'ayez fait passer une nuit blanche, sans compter le cinéma. A votre tour de patienter.

On frappa à la porte. C'était le garçon qui apportait un plateau garni d'une cafetière fumante et d'une assiette remplie de petits pains. Il déposa le tout sur une table et s'en alla. Lorsque la porte fut refermée, Coplan reprit :

- A propos, vous êtes sûr d'avoir l'argent ?

D'un air supérieur, Milan extirpa un rouleau de billets de sa poche et le brandit.

- Les cinquante mille y sont, dit-il. Mais vous ne les toucherez que quand j'aurai examiné vos papiers.

Il fit aussitôt disparaître la liasse et se décida à s'installer dans un fauteuil.

Coplan, le teint frais et les joues lisses, revint dans la ehambre. Il s'assit, se mit à beurrer un petit pain.

- Pourquoi ne descendez-vous pas Tvornik en Yougoslavie ? questionna-t-il incidemment.

Milan remua comme s'il était assis sur une fourmilière.

- Taisez-vous, souffla-t-il sur un ton suppliant. Il y a des oreilles indiscrètes partout.

- Bon, opina Francis dans un murmure avant de mordre dans la belle croûte dorée. Mais répondez-moi quand même. Ne vous serait-il pas plus facile de monter un attentat ici ?

- Impossible. Pas un de nous, n'en réchapperait. Vous ne connaissez pas leurs méthodes.

Coplan se fit la réflexion que le Vieux aurait peut-être été mieux inspiré s'il avait avisé la police yougoslave de l'information qu'il avait recueillie. Seulement, c'était toujours le même obstacle : un pays n'est jamais censé entretenir un service de renseignement sur le territoire d'une autre nation. Et ce mythe sacro-saint devait être respecté.

Tel un prestidigitateur extrayant un drapeau de sa manche, Francis jeta soudain sur, les genoux de Milan une petite boîte

cylindrique.
- Régalez-vous, dit-il. S'il vous faut une loupe de bijoutier pour lire le texte, vous en trouverez une dans la pochette gauche de ma valise.

## CHAPITRE V

Tandis que Milan, une loupe encastrée dans l'orbite, étudiait avec une attention concentrée les six clichés pris par Coplan, ce dernier achevait son déjeuner en réfléchissant à ses propres problèmes.
Il acceptait l'idée de quitter officiellement l'hôtel Kasina. Pas plus que Petar il ne désirait que la police yougoslave s'inquiète de sa disparition. En revanche, il n'avait nulle envie de quitter le territoire alors que son enquête ne faisait que commencer. Or, en faussant compagnie à Milan, il anéantirait lui-même l'effet que ses déclarations avaient produit sur les Croates. Ceux-ci comprendraient qu'ils avaient été joués et ils s'évanouiraient dans l'ombre d'où Francis les avait fait sortir.
Un fichu dilemme.
Milan roula le film avec soin, le remit dans son étui et enfouit celui-ci dans sa poche.
- La marchandise a l'air sérieuse, admit-il. Vous ne pourriez pas me montrer les documents originaux que vous avez photographiés ?
- Mille regrets : ceux-là sont déjà à Paris. Je devais les acheminer immédiatement.
Pensif, Milan approuva. Il exhiba le paquet de cinquante billets de mille dinars et le tendit à Coplan.
- Voilà la somme.
En acceptant l'argent, Francis éprouva une petite contraction interne au niveau de l'estomac. L'espace d'une seconde, le caractère hasardeux de son initiative lui apparut en pleine clarté. Si les choses tournaient mal, il pourrait se dire qu'il s'était rendu complice des assassins de Blagoje Tvornik. Désormais, les ponts

étaient coupés : engagé dans cette histoire jusqu'au cou, il devait réussir.

9 heures. Bientôt, il faudrait partir au bureau de la JAT, la compagnie aérienne. Au départ de Paris, Coplan avait pris un billet aller-retour à Air-France. Il vérifia si le billet se trouvait toujours dans son portefeuille. Il n'y était pas.

- Et mon billet, où est-il passé ? dit Francis d'un ton soupçonneux.

- On en avait besoin pour retenir votre place à l'ouverture du bureau, expliqua Milan avec simplicité. Petar vous le rendra.

- Mais comment vais-je monter dans le car ?

- Vous n'avez pas besoin du car. En partant d'ici, nous irons rejoindre la voiture qui nous conduira à l'aéroport. Elle attend à proximité.

Bon. S'ils se sentaient plus rassurés de ne le lâcher qu'au moment où il grimperait dans l'avion, Coplan n'y voyait pas d'inconvénient. Ils oubliaient toutefois un détail, et Francis pria le ciel qu'ils n'y songent pas avant le décollage : cet appareil faisait une escale à Zagreb.

Coplan entassa ses effets dans sa valise, récupéra ses objets de toilette dans la salle de bains. Maintenant, un plan plus précis commençait à se dessiner dans sa tête. A Zagreb, il descendrait tranquillement, reprendrait un avion des lignes intérieures yougoslaves et se retrouverait le soir même à Belgrade. Marignier lui dénicherait bien un logement discret.

- Vous ferez mes amitiés à Blatcha, dit-il à Milan tout en achevant ses préparatifs. J'ai la plus profonde admiration pour ses divers talents.

- Vous n'êtes pas le premier qu'elle possède, sourit le Croate. Autrefois, ce n'était pas une mauvaise fille ; mais elle a mal tourné. Elle couche avec le premier venu.

- Une femme comme elle peut rendre des services, reconnut Coplan, mais à votre place je ne m'y fierais pas. Une nature pareille réserve toujours des surprises, à tout le monde.

Milan fit un signe de dénégation.

- Non, ne croyez pas ça. Tout changera quand Tvornik sera mort.

Coplan tiqua. Qu'est-ce que Tvornik venait faire là-dedans ?

- Ah ! fit-il sans dissimuler son étonnement. Elle compte se ranger quand il sera liquidé ?

Le Croate se mordit la lèvre. Sa figure redevint hostile.

- Bouclez votre valise. Il est temps.

Francis se dit que la psychologie de ces Balkaniques était aussi obscure que leur langage. On ne pouvait ni prévoir ni même suivre le cheminement de leurs pensées, et leurs actes n'étaient jamais ceux qu'on attendait.

Milan s'était levé, voyant que Coplan s'apprêtait à téléphoner.

- C'est pour appeler le bagagiste. Il faut encore que je règle l'addition, en bas.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se retrouvèrent dans le hall. Coplan paya la note, donna un pourboire au chasseur puis il prit valise et serviette, refusa le taxi qu'on lui proposait.

- Où est votre bagnole ? questionna-t-il lorsqu'ils débouchèrent sur la place Terazije.

- A deux pas, dit Milan, évasif.

En réalité, elle stationnait dans la Marsala Tita, à un endroit d'où le chauffeur pouvait surveiller la sortie de l'hôtel. La bande ne laissait rien au hasard.

Sans commentaires, Coplan monta dans le véhicule. Celui-ci se mêla à la circulation, descendit vers la Save en vue de prendre la direction nord-ouest par le pont qui enjambe la rivière. Peu après, elle longea le Danube en un endroit où il se divise en deux bras, en amont de Belgrade.

Par la vitre arrière, la capitale dressée sur son promontoire pouvait être embrassée tout entière.

A l'approche de l'aéroport, Coplan rouvrit la bouche.

- Où vos copains vont-ils me rendre mon billet ? Devant l'escalier de l'avion ?

Milan, qui semblait bien décidé à limiter la conversation au strict minimum, répondit laconiquement :

- Autostrade de Zagreb.

Cette route, la plus moderne de Yougoslavie, joint la capitale fédérale à celle de la République de Croatie.

La voiture obliqua sur la gauche et s'engagea sur la grande voie cimentée. Sa vitesse s'accéléra.

Coplan consulta sa montre. 10 heures et demie. Ça devenait louche. Pour bien faire, il eût fallu être à l'aéroport au moins une demi-heure avant l'envol.

Milan, renfoncé dans son coin, avait les deux mains enfouies dans ses poches. Le compteur du tableau de bord marquait 90. Sur l'autostrade ne passaient que de rares véhicules. De part et d'autre, c'était la campagne, le bled.

Soucieux, Coplan s'interrogeait en vain pour deviner ce que signifiait ce détour. Une seule chose était sûre : la voiture ne reprenait pas l'itinéraire qu'elle avait suivi trois heures plus tôt pour arriver à Belgrade.

Milan prononça quelques mots en serbo-croate à l'adresse du chauffeur, qui allégea sa pesée sur l'accélérateur. Le véhicule ralentit de plus en plus et serra sur la droite.

Une auto noire, d'un modèle plus récent, dépassa celle occupée par Coplan. Elle stoppa cent mètres plus loin. Alors le chauffeur s'arrangea pour arrêter sa voiture à deux mètres de la première dont deux hommes avaient débarqué entre-temps : Petar et Kosta.

Ceux-ci vinrent ouvrir la portière du côté de Coplan et posèrent des questions à Milan. Celui-ci acquiesça, remit à Petar le rouleau de pellicule.

- Ne vous gênez pas, maugréa Francis.

Racontez-vous vos souvenirs, l'avion ne part que dans un quart d'heure.

Il s'était exprimé en allemand afin d'être compris par Petar. Trois revolvers furent braqués simultanément sur lui et, en un éclair, il crut qu'ils allaient l'abattre sur place. Mais Petar articula de sa voix sardonique

- N'ayez pas peur, vous allez simplement changer de voiture.

Ce n'était pas le moment de chercher à comprendre. Ces types devaient être un peu dérangés, à force de vivre dans la hantise de l'arrestation.

Coplan mit pied à terre, empoigna ses bagages et, sous l’œil vigilant de ses gardiens, marcha vers la limousine noire. Milan resta

dans l'auto où il était installé. Petar et Kosta montèrent avec Coplan. Assise au volant, Blatcha dédia un ravissant sourire à Francis.

J'aurais été navrée de ne pas vous revoir, déclara-t-elle avant de remettre en marche. Vous m'avez fait une telle impression.

L'interpellé n'était pas d'humeur à badiner.

- Tant mieux, on s'écrira des cartes postales, rétorqua-t-il sans la regarder. Maintenant soyez gentille : écrasez le champignon.

Au lieu de faire demi-tour, la limousine bon dit en avant dans la direction de Zagreb.

- Désolé, grinça Petar en enfonçant durement le canon d'un pistolet dans les côtes de Coplan, nous sommes obligés de vous bander à nouveau les yeux.

Le prisonnier s'en faisait beaucoup moins que ne le supposaient ses ravisseurs. S'il avait protesté, juré, traité Petar de fumier et Blatcha d'ordure, c'était plus pour rester dans la ligne du personnage qu'il devait incarner à leurs yeux que pour libérer une indignation réelle.

A tout prendre, il préférait rester en leur compagnie que revenir le soir même à Belgrade et chercher ensuite ce qu'ils étaient devenus. Restait à voir l'idée qu'ils avaient derrière la tête.

Au terme d'un voyage d'une heure, et alors que la voiture avait quitté l'autoroute peu après l'embarquement de Coplan, ce dernier fut conduit à l'intérieur d'une bâtisse et délivré du bandeau. Au premier coup d'œil, il reconnut la pièce où il avait passé la nuit précédente.

Petar, Blatcha et Kosta l'entourèrent, légèrement narquois.

- Quelles sont vos intentions ? gronda Francis. Vous êtes des bandits de grand chemin, ou quoi ?

- Non, dit Petar, très calme. Nous formons une cellule terroriste, comme vous le pensiez. Cela fait presque partie des institutions traditionnelles de ce pays. Rendez-moi les 50 000 dinars.

- Vous auriez pu le dire plus tôt.

Coplan prit la liasse de billets dans sa poche et la lança en l'air. Les coupures de mille dinars voletèrent dans tous les coins de la pièce. Pas un des membres du trio ne fit un geste pour les ramasser.

- Vous vous méprenez, articula Petar avec une nuance de regret dans sa voix. Je ne songe pas à vous dévaliser. Nous avons simplement changé d'avis.

Il prit dans sa poche le rouleau de pellicule que lui avait transmis Milan, le fit sauter dans sa paume.

- Voilà votre film. Je ne sais pas ce qu'il y a dessus, mais d'après Milan cela semble bien être le compte rendu officiel des déplacements de Blagoje Tvornik en France.

En parlant, il déroulait la bobine avec soin et il eut bientôt un long ruban de celluloïd qu'il tint ostensiblement entre le pouce et l'index. Intrigué, Coplan le regardait faire, incapable de voir où le Croate voulait en venir.

- Il y a deux choses que je n'aurais pas aimées, poursuivit Petar d'une voix songeuse : que ceci tombe en d'autres mains que les nôtres, et que vous pensiez que nous allions nous en servir.

Il se détourna du groupe, alla vers l'âtre et déposa le ruban sur les pierres froides. Ensuite, il se munit d'une allumette et enflamma le film, qui brûla comme une torche.

- Mais... vous déraillez complètement ? proféra Coplan. Cette bobine était unique ! Les renseignements qu'elle portait étaient vrais !

Il ne jouait pas la comédie, sa stupeur était réelle.

Petar semblait satisfait. Une gaieté sinistre atténua la dureté de ses traits.

- Vrais ou faux, ça m'est égal, assura-t-il.

La question est réglée.

- Mais, bon sang ! Dans ce cas, ce n'était pas la peine de me ramener ici, éclata Francis. Vous pouviez accomplir votre petit geste spectaculaire sur l'autostrade de Zagreb et ne pas me faire rater mon avion !

Son interlocuteur prit familièrement Blatcha par la taille et répondit avec sérénité :

- J'y avais pensé. Mais quelque chose me dit que vous pourriez nous mettre des bâtons dans les roues. Je préfère vous garder ici pendant quelques jours encore. Cela fera tellement plaisir à Blatcha ! Hein, vipère ? ajouta-t-il à l'intention de la jeune femme.

Celle-ci se dégagea d'un mouvement brusque. Ses yeux fulgurèrent. Elle débita d'une voix aiguë une phrase en serbo-croate, puis elle articula en allemand pour Coplan :

- Nous sommes réguliers, mais nous ne pouvons pas nous fier totalement à vous. A peine en France, vous pouviez câbler notre signalement à la Sécurité yougoslave. Nous savons que vous êtes un envoyé accrédité du gouvernement français, et nous avons peine à croire que vous trahissez votre mission officielle. Voilà pourquoi nous ne pouvons vous lâcher maintenant. Quand Tvornik sera mort et enterré, les choses seront différentes.

En clair, elle voulait dire que tous les liens seraient rompus entre eux et les organisateurs réels de l'attentat projeté.

- Vous omettez un détail, déclara Francis, radouci. C'est qu'on m'attend à Paris. Passe encore que la police yougoslave ne s'aperçoive pas qu'on m'a retiré de la circulation, puisqu'elle ne peut plus être alertée par la direction de l'Hôtel Kasina. Il n'en reste pas moins que, sans nouvelles de moi, les autorités françaises vont se remuer.

- Bien sûr, admit Petar, mais cela prendra du temps. Et notre seul objectif, c'est de gagner du temps, Allons, soyez docile et tout ira bien. Rendez-vous compte que vous faites une bonne affaire : si le coup se produit en votre absence, vous pourrez raconter, que vous avez été prisonnier des terroristes croates. Non seulement votre responsabilité ne sera pas engagée, mais vous passerez pour un héros, quelle que soit votre véritable mission.

Intérieurement, Coplan sentit s'accroître sa considération pour Petar. Ce type était beaucoup plus doué que ne le permettait de supposer son faciès de forban. Même quand il avait l'air couper dans les fables qu'on lui servait, il s'entendait à mettre ses billes en lieu sûr.

- Vous êtes les plus forts, s'inclina Francis avec un geste fataliste. Tout compte fait, un petit repos dans vôtre cabane ne me

fera pas de tort. Et Petar a raison : je ne m'en sortirai pas plus mal si je reste ici.

Ils parurent tous les trois vaguement soulagés par ces propos conciliants. L'atmosphère se détendit.

Blatcha se mit à ramasser les billets de dix mille dinars éparpillés sur la peau d'ours. Petar offrit une cigarette à Coplan et alla prendre une bouteille dans le buffet. Seul Kosta ne se départit pas de son attitude vigilante.

- Venez tous, on va boire un coup, invita Petar en déposant quatre verres sur la table, à côté du téléphone.

Il versa une bonne dose d'alcool dans chacun des récipients, reboucha la bouteille. Blatcha lui tendit le rouleau de billets de banque que le Croate fit passer prestement dans la poche de son pantalon.

Les trois Yougoslaves et Coplan s'approchèrent de la table, saisirent chacun un verre, mais avant de boire, Petar prononça une sorte de toast dans sa langue natale. Francis n'en saisit qu'un mot bien connu dans toute l'Europe depuis un demi-siècle : Oustachi (Organisation nationaliste croate fondée en 1930). Ce fut pour lui un trait de lumière.

Lorsque Petar eut terminé, Coplan choqua son verre contre le sien puis, au lieu de le porter à ses lèvres, il en balança le contenu dans les yeux de Kosta. Son poing fermé s'abattit dans l'estomac de Petar. Avant même que le Croate se fût plié en deux, Francis s'attaqua à son garde du corps aveuglé et lui envoya un direct au Menton qui lui cloua la mâchoire. Le type s'effondra en arrière pendant que Blatcha se mettait à hurler. Coplan s'occupa d'elle sur-le-champ, lui envoyant un coup du tranchant de la main à mi-hauteur de son cou. Le son s'étrangla dans la gorge de la femme, qui ouvrit une bouche démesurée pour rattraper sa respiration.

Pareil à une machine dont les pistons travaillent avec une obstination mécanique, Francis acheva la fille d'un crochet du gauche au maxillaire. Il ne perdit pas de temps à contempler sa chute en vrille.

Fondant sur Petar qui titubait et essayait de dégainer son revolver, il lui appliqua une prise irrésistible au poignet, se retourna,

fit passer son adversaire au-dessus de lui pour l'aplatir par terre. Assommé par ce plaquage brutal, Petar resta immobile. Son arme changea de propriétaire.

Tête baissée, Coplan fonça sur Kosta, relevé aux trois quarts. L'homme reçut sous les côtes un projectile qui ressemblait à un boulet de fonte. Propulsé par ce coup de bélier, il s'écrasa sur le mur, y resta appuyé une demi-seconde, puis dégringola sur place, le souffle coupé, les jambes fauchées. Coplan le délesta aussitôt de son calibre et se trouva en possession de deux pistolets. En nage, une arme dans chaque poing, il pivota sur lui-même pour évaluer les dégâts.

On aurait dit qu'un cyclone avait tournoyé avec rage, dans la pièce. La table était renversée, le tapis était parsemé des débris de verres pulvérisés par les pas des combattants et la bouteille laissait échapper son contenu avec un glou-glou mourant.

Étalé les bras en croix, Petar respirait à peine. Blatcha, recroquevillée sur elle-même et la bouche pendante, était merveilleusement sonnée. Quant à Kosta, le plus robuste des trois, il était ratatiné contre le mur, un cadre en travers de la poitrine.

Coplan souffla. Ça n'avait pas traîné. Il avait dû se décider sans trop calculer ses chances, mais le résultat était excellent. Sauf erreur, il n'y avait personne d'autre que ces trois-là dans la bicoque.

Satisfait, Francis réfléchit à toutes pompes. Il avait appris beaucoup de choses, mais rien d'essentiel. Qui faisait manœuvrer ce gang ? Comment s'opérait la liaison avec le complice habitant en territoire français ? Et quelle était l'identité de ce complice ?

Pour obtenir une réponse à ces questions, il aurait fallu cuisiner Petar à bloc. Mais l'endroit et le moment étaient mal choisis : si Milan et le chauffeur rappliquaient, la bagarre recommencerait, et Francis ne pouvait pas tirer. Son but était d'éviter un meurtre, non d'en commettre un.

Au terme d'un bref examen, Coplan adopta définitivement une ligne de conduite.

Au milieu d'un silence de mort, il alla s'agenouiller près de Petar. Fourrant les pistolets dans les deux poches intérieures de son veston, il entreprit de fouiller le Croate. Son premier soin fut de

s'approprier les 50 000 dinars, puis son billet de retour. Ensuite, il examina les pièces d'identité du chef de la cellule.

Petar Trudbenik. Né à Khin. Profession : Tumac.

Cette mention-là, Francis ne voyait vraiment pas ce qu'elle signifiait. Il supposa que la ligne suivante indiquait le domicile légal de l'intéressé : Kukuljevic-Sakcinski Mica 29 - Zagreb. Les autres papiers que possédait Petar étaient illisibles.

Coplan remit tout en place puis, arrachant une page de son agenda, il écrivit en hâte quelques lignes

- Merci pour votre bonne hospitalité, mais je préfère la liberté. J'ai récupéré mon dû, nous sommes quittes. Bonne chance ! P.S.: Vos revolvers sont sous le divan, la voiture sera rangée devant le 114 boulevard de la Révolution.

## CHAPITRE VI

Au volant de la limousine - de laquelle on n'avait pas retiré ses bagages - Coplan rassembla ses souvenirs du matin pour retrouver l'itinéraire conduisant à Belgrade. Un chemin passait devant la maison ; d'un côté, il montait le long du flanc d'une colline boisée, de l'autre il descendait et obliquait deux cents mètres plus loin.

La voiture cahota sur les cailloux, emprunta la partie descendante. Peu après le virage, le chemin croisa une route mieux entretenue. Coplan vira sur la gauche et appuya sur l'accélérateur.

Ce pays lui était tout à fait inconnu. Il continua de rouler droit devant lui, se fiant à son sens de l'orientation. Au bout de cinq minutes, il parvint dans une petite localité dont le nom figurait sur une plaque routière : Ripanj. En dessous, en plus petits caractères, on pouvait lire : Beograd, 15 km.

Certain d'être sur la bonne voie, Francis accéléra encore. La conduite cessa de l'absorber et il se reprit à songer aux événements de la matinée. La raison pour laquelle Petar avait mis le feu au film demeurait pour lui un mystère. Les Croates voulaient-ils lui prouver

que leur groupe n'était pas directement impliqué dans la préparation de l'attentat ?

Cette hypothèse pouvait se soutenir. Elle était en quelque sorte la contrepartie de la tactique adoptée par Francis, puisqu'il avait tenté par tous les moyens d'entretenir en eux un doute sur sa propre mission. Son mot d'adieu à Petar avait été une touche dans ce sens.

Le cours de ses supputations fut interrompu par l'entrée dans les faubourgs de la capitale. Un magnifique soleil rendait ces quartiers industriels presque riants.

Sans chercher, Coplan fut amené à s'engager dans le boulevard de la Révolution. Désireux d'être fidèle à sa promesse, il stoppa devant le 114 (il avait choisi ce numéro au hasard, n'importe lequel pouvant convenir) et mit pied à terre.

Il prit sa valise et sa serviette posées devant la banquette arrière, referma les portières et se dirigea vers le centre. Entre midi et deux heures, l'artère était moins animée que d'habitude.

Coplan chercha des yeux un café ou un restaurant d'où il pourrait téléphoner à Marignier. Ses yeux tombèrent sur l'édifice de la Poste Centrale, éloigné d'une centaine de mètres à peine. Changeant d'avis, il décida d'appeler de là le seul Français qu'il connaissait à Belgrade.

Cinq minutes plus tard, il obtint la communication. La voix feutrée de Marignier résonna dans l'écouteur.

- Bonjour, pauvre exilé, salua Coplan en français pour se faire identifier sans prononcer son nom. Figurez-vous que je cherche un logement. Vous ne voyez personne qui pourrait m'héberger sans prendre ombrage de mes rentrées tardives ?

- Ah ? fit Marignier, comprenant à demi-mot. Vous êtes sur le pavé ?

- Plus ou moins. La résidence que l'on voulait m'offrir ne me plaisait pas du tout. Je voudrais d'ailleurs vous voir à ce propos.

- Où êtes-vous en ce moment ?

- Dans une cabine de la Poste Centrale.

- Vous avez déjeuné ?

- Non.

- Eh bien, allez casser la croûte au restaurant Luxor, dans la Balkanska. C'est tout au début. la troisième ou quatrième maison en partant de la place. Vous en êtes à deux pas. Je vous y appellerai dans une petite heure. Je ferai demander Gospodin Dubois.

- Entendu. A tout à l'heure.

Coplan raccrocha, sortit de la cabine. Ses bagages commençaient à l'embêter. Il songea à les déposer en consigne à la gare principale, qui se, trouve précisément à l'autre extrémité de la Balkanska. Puis, prévoyant qu'il devrait peut-être les rechercher après le coup de téléphone de Marignier, il se résigna à les trimbaler jusqu'au restaurant.

Il en était au dessert quand un garçon vint parmi les consommateurs pour réclamer Gospodin Dubois. Coplan lui fit signe et le suivit vers la cabine.

- J'ai trouvé ce qu'il vous faut, annonça Marignier de but en blanc. C'est chez une veuve, une Française qui vit ici depuis vingt ans. Elle sera heureuse de vous abriter pendant quelques jours.

- Épatant. L'adresse ?

- Mme Rodin, Ljude Didica 54. Deuxième étage.

- C'est noté.

- Vous pouvez y aller tout de suite, elle vous attend.

- Bon. Puisque ce point-là est réglé, dites-moi où nous pourrions nous rencontrer aujourd'hui ?

- Venez à 6 heures à la Mosquée, en face du parc où nous nous sommes promenés l'autre jour. C'est un endroit charmant.

- J'y serai, promit Francis. Vous êtes ma Providence.

Marignier bougonna quelques paroles indistinctes et raccrocha. Coplan retourna dans la salle pour achever son repas.

Vendredi, samedi, dimanche. Il lui restait trois jours. Trois jours pour éclaircir comment on allait descendre Blagoje Tvornik et pour faire échouer l'attentat. Et sans casser les vitres.

Machinalement, il se gratta la nuque, estimant qu'une enquête découlant d'un crime est infiniment plus facile à mener que lorsqu'elle le précède.

Vidant sa tasse de café turc, il se demanda si Petar Trudbenik et compagnie allaient essayer de retrouver sa trace. Ces gars-là ne

devaient pas être trop contents.

A la sortie du restaurant, Coplan prit un taxi jusqu'à la Ljube Didica. Ces adresses yougoslaves lui flanquaient la migraine. Il avait beau parler le russe, le serbo-croate lui paraissait du chinois.

L'artère en question, orientée vers le Danube, offrait une apparence moderne. Le taxi s'arrêta devant un immeuble de construction récente, en pierres blanches.

Toujours nanti de ses bagages, Coplan monta au deuxième, appuya sur le bouton de sonnette.

Une dame toute grise, d'environ 65 ans, vint lui ouvrir la porte avec un sourire gentil. Elle lui fit signe d'entrer et dit :

- Je suis trop heureuse de rendre service à un compatriote. Aucun Français de passage ne vient jamais me dire bonjour.

Elle parlait d'une petite voix émue qui toucha Francis.

En pénétrant dans le salon meublé à la française, il eut l'impression d'entrer dans une demeure de la banlieue parisienne. Au mur, une grande photo d'un monsieur à moustaches, en tenue de poilu ; sur la cheminée garnie d'une dentelle faite au crochet, une pendule en bronze groupait trois personnages allégoriques. Un vieux tapis persan garnissait le parquet.

- Je craindrais par-dessus tout de vous importuner, madame, dit Coplan avec un tout petit remords au fond de sa conscience.

Mais non, mais non ! protesta son hôtesse, ravie d'avoir quelqu'un avec qui elle pourrait bavarder. Asseyez-vous donc, j'ai préparé une tasse de thé en prévision de votre arrivée.

Francis aurait manqué à la politesse la plus élémentaire s'il avait tenté de se dérober. Bon gré mal gré, il dut inventer des raisons à son voyage en Yougoslavie, expliquer quelles étaient ses occupations à Paris, avouer qu'il était célibataire et qu'en temps de pluie, il souffrait d'un léger rhumatisme au genou droit.

Mme Rodin lui expliqua longuement pourquoi son mari était venu s'établir dans ce pays. Hélas, le brave homme était mort depuis bientôt douze ans, elle avait vécu petitement en donnant des leçons de français et des leçons de piano.

Des gâteaux secs et plusieurs tasses de thé soutinrent les deux interlocuteurs pendant l'interminable conversation. D'un coup d’œil

discret, Coplan consulta sa montre et vit que l'heure avançait, mais la brave dame enchaînait une anecdote après l'autre et le tenait cloué dans son fauteuil avec plus d'efficacité que si elle l'avait tenu en joue avec un Colt.

Elle raconta divers souvenirs, puis, sur un ton confidentiel, elle livra à Francis le fruit de ses observations sur le caractère étrange des habitants.

- Ils sont têtus comme des bourriques, monsieur, souffla-t-elle en arborant un air mystérieux. Ce sont de perpétuels insoumis, toujours prêts à défendre leur liberté jusqu'à la mort. Avec ça, jaloux comme des tigres et très soucieux de leur honneur. Vous êtes jeune, méfiez-vous.

Elle fit un clin d'œil coquin, sourit :

- Vous auriez toute la famille sur le dos. Ici, rien n'est toléré en dehors du mariage. Sous cet angle, ils se rapprochent assez des Corses.

Il se fit la réflexion que la sympathique Blatcha en prenait à son aise avec les bons usages.

Comme partout, il devait y avoir des exceptions aux règles les mieux établies.

- Je ne risque pas de m'exposer à des ennuis de ce genre, assura-t-il, les pattes d'oie au coin de ses yeux légèrement bridées. D'abord, je ne compte pas rester plus de trois jours.

- Trois jours seulement ! s'exclama la brave dame, déçue.

- Hélas, oui. Mes affaires me rappellent à Paris dès lundi.

Mme Rodin parut enfin s'aviser du motif de la présence de son invité.

- Je vais vous montrer votre chambre. Elle n'est pas grande mais vous y serez bien, j'espère. Il faudra aussi que je vous donne une clé.

Il la suivit, vaguement gêné. Dans cet intérieur douillet, bien tenu, il avait tendance à se considérer comme un gangster.. Si son hôtesse avait deviné ses activités réelles, elle en eût été épouvantée, la pauvre. Il se promit de dissimuler le mieux possible le G.P. de neuf millimètres rangé dans sa valise.

La chambre était confortable malgré son aspect désuet. Il y avait un lavabo avec eau courante, un fauteuil en peluche et un lit attendrissant, aussi haut que la commode.

Après quelques phrases retraçant l'historique de cette chambre à coucher, Mme Rodin se retira, l'âme soulagée.

Coplan défit ses bagages, se lava les mains puis, craignant de l'oublier, il l'inscrivit dans son agenda l'adresse officielle de Petar Trudbenik : Kukul jevic-Sakcinski Ulica 29, Zagreb. Ça pouvait servir.

Vers 5 heures et demie, il salua Mme Rodin en traversant l'appartement, évita de justesse d'être engrené dans une série de considérations sur le climat excessif de la région et garantit à son interlocutrice qu'il ferait peu de bruit s'il rentrait tard.

Il n'eut pas de mal à découvrir la mosquée Bajrakli, agrémentée de ses tours à bulbe et d'un minaret. Son plan la signalait comme étant la seule subsistante des trente mosquées construites par les Turcs pendant leur occupation. Elle s'érigeait au milieu d'un jardin et, dans la lumière faiblissante qui préludait au crépuscule, Coplan avisa Marignier en train de lire une gazette.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis ils adoptèrent un pas de promenade.

- Merci pour le logement, dit Francis. Votre amie est charmante, son accueil a été chaleureux, mais j'ai quelque scrupule à élire domicile chez elle. Les gens qui gravitent autour de moi ne sont jamais placés dans une situation enviable ; je suis un individu très remuant.

Marignier fit un geste insouciant.

- Je lui aurais dit que vous étiez Al Capone en personne qu'elle n'y aurait pas attaché la moindre importance. Elle endurerait tout pour le plaisir d'avoir quelqu'un à qui parler... Bref, où en êtes-vous ? Vous avez vu Triffels ?

- M-m, opina Francis.

- Alors ?

Francis ne croyait pas se tromper en attribuant à Marignier une nature plutôt timorée. Aussi s'abstint-il de lui décrire en détail l'emploi de son temps depuis quarante-huit heures.

- Je suis dans une posture assez délicate, biaisa-t-il. Ce travail sort un peu du cadre habituel en ce sens qu'aucun acte répréhensible n'ayant encore été commis, je n'ai pas à proprement parler d'adversaires. L'intérêt de la France n'est lésé jusqu'ici en aucune façon et je me trouve en pays ami ; tout s'échafaude autour de prévisions. Or, comme chacun sait, il est plutôt embarrassant de suivre une piste qui n'existe pas. Au fond, le Vieux me demande d'opérer à rebours.

- Oui, je vois, marmonna Marignier. Vous préféreriez faire votre enquête après que le meurtre ait été commis. Ce serait évidemment plus logique, mais je doute que Tvornik partage votre point de vue.

Francis ne détestait pas l'humour à froid. Surtout quand il visait à mettre son interlocuteur dans de bonnes dispositions d'esprit.

- Je vois que vous avez saisi l'aspect contradictoire du problème, émit-il. Si l'on agit en sorte que X... ne tue pas, X... n'est pas un assassin et ne peut être poursuivi. C'est un respectable citoyen contre lequel la loi est impuissante. Cela revient à dire qu'on voudrait me voir coincer un innocent.

Marignier, les mains derrière le dos, réfléchit avant de répondre :

- A moins qu'il n'y ait intention de tuer, intention établie par des preuves flagrantes.

- Exact. Mais cette intention doit correspondre à un mobile. Or, puisque dans cette affaire je suis contraint de procéder en sens inverse, je cherche le mobile qui pourrait guider le futur assassin. A votre avis, pourquoi veut-on descendre Tvornik ?

Marignier médita.

- En effet, convint-il, c'est assez extraordinaire. De nombreux dirigeants ont fait de grands voyages à l'étranger et l'on n'a jamais attenté à leurs jours. A ma connaissance, depuis l'avènement du nouveau régime et la proclamation de la République, il n'y a pas eu une seule tentative de meurtre sur l'un ou l'autre des membres du gouvernement. Dès lors, pourquoi Tvornik ?

Coplan laissa à son interlocuteur le soin d'exprimer une réponse à sa propre question ; mais comme Marignier se cantonnait dans un mutisme prolongé, il reprit :

- Deux hypothèses sont à considérer. Si le mobile est politique, cela signifie que quelqu'un veut torpiller la conférence qui doit avoir lieu à Vichy. Si l'attentat prévu est manigancé pour des raisons privées, c'est la personnalité même de Tvornik qui est en cause. Dans le premier cas, qui pourrait, selon vous, se tenir dans la coulisse ?

Marignier secoua la tête, découragé.

- La moitié de l'Europe, affirma-t-il dans un murmure. Certains pays envient la position indépendante conquise par la Yougoslavie tant à l'égard des Russes qu'à l'égard des Américains. D'autres se disputent son marché et voudraient conclure avec elle des pactes économiques. Je ne veux citer personne, mais même parmi nos alliés il y en a qui doivent voir d'un mauvais œil les contacts que Tvornik vient nouer en France. Si vous cherchez dans cette voie, vos efforts risquent de s'égarer dans les sables.

- Pas sûr, dit Coplan. Qui manœuvre les Oustachis ?

Marignier s'arrêta pile et fixa son collègue avec des yeux perçants.

- Pourquoi prononcez-vous ce mot ? questionna-t-il d'une voix sourde. Quel est le rapport avec le cas qui vous occupe ?

- C'est ce que je veux savoir. Il y en a un, en tout cas, vous pouvez me croire. Que savez-vous à leur sujet ?

Encore visiblement commotionné par l'allusion de Coplan à l'une des plus redoutables organisations terroristes d'Europe, Marignier reprit sa marche en promenant sur le sol un regard distrait.

- Je ne peux pas vous dire grand-chose, pour la simple raison que leurs activités sont très secrètes. Après la guerre, la plupart d'entre eux ont été fusillés. On les a traqués sans merci car ils avaient un fameux nombre de crimes à leur actif. Il est probable que les rares survivants se sont regroupés. Ici, quelle que soit la cause à laquelle on se rallie, on est toujours irréductible. A l'heure actuelle, le pays le plus enclin à les soutenir doit être...

Il s'interrompit net, frappé par un rapprochement, et fixa Francis dans les yeux.

- Triffels ? suggéra celui-ci, engageant.

- Nom de Dieu, lâcha Marignier, ébahi. Et pourtant c'est lui qui m'a tuyauté.

- Une minute ! pria Coplan. Ne sautons pas aux conclusions, ne mélangeons pas les problèmes. A votre avis, les Oustachis rescapés seraient donc aidés en sous-main par les Allemands ?

- En saine logique, je le crois, émit prudemment Marignier, toujours scrupuleux. Je ne puis avancer aucune preuve, mais les présomptions sont fortes. Rappelez-vous que les Oustachis, dont le chef était alors Ante Pavelic, se sont ralliés au nazisme pendant la guerre. Ils ont même adhéré au Pacte tripartite en mars 41 et ont fondé un État indépendant de Croatie dont la capitale était Zagreb. Mais l'adhésion de la Yougoslavie à l'axe Berlin-Rome n'a duré que deux jours ; le surlendemain, Belgrade se soulevait.

- Hé ! Un instant, dit Coplan, dont les souvenirs se ravivaient. Je crois que nous tenons un fil.

Les choses avaient, en effet, l'air de prendre une tournure un peu plus claire. L'Allemagne, en pleine expansion économique, pouvait avoir un intérêt majeur à saper les relations franco-yougoslaves. Par l'entremise de Triffels, elle favorisait les activités clandestines des Croates dissidents. Si ces derniers méditaient de liquider Tvornik, était-ce pour assouvir une vengeance ou pour servir les desseins de leur alliée ?

Stimulé par ces nouvelles perspectives, Coplan prit Marignier par le bras et lui dit :

- Écoutez. Si nous conjuguons nos moyens, nous pouvons en sortir dans le délai voulu. Mais nous n'avons plus une heure à perdre. Votre connaissance de la langue vous procure un atout de premier ordre, l'atout qui me manque précisément. Donnez-moi un coup de main jusqu'à dimanche.

Il avait parlé sur un ton extrêmement persuasif, convaincant, et Marignier fut sur le point d'accepter tout de suite. Mais il se ressaisit pourtant, car sa circonspection native reprenait le dessus.

- Action et information sont des tâches distinctes, commença-t-il. Je ne peux pas 'es mener de front et...

- Je connais la chanson, trancha Coplan, très sec. Mais l'heure n'est pas au respect des principes. Nous tenons la vie d'un homme

entre nos mains, il s'agit de le sauver.

- Mais comment ? se lamenta Marignier, le bras étreint dans une poigne de fer. Vous ne voudriez pas que...

- Je ne vous demande pas de jouer du pistolet à tous les coins de rue. Il me faut quelqu'un en qui je puisse avoir toute confiance et qui est capable de lire une plaque indicatrice dans le charabia qu'on parle ici. On me mettrait sous le nez le programme détaillé du coup en préparation que je n'y pigerais pas un mot. Lutter dans des conditions pareilles, c'est exaspérant ! Vous devez me seconder.

Sa voix était tellement dynamique et autoritaire qu'elle aurait fait marcher un cul-de-jatte. Marignier ne se sentit pas la force d'y résister.

- Bon, admit-il non sans répugnance. S'il ne s'agit que de servir d'interprète, d'accord. En quoi puis-je vous être utile ?

Coplan jeta un coup d'œil sur sa montre. Elle marquait 7 heures et demie.

Nous allons avaler un sandwich et un verre de vin, puis nous irons à la Bibliothèque Nationale. Je veux rassembler le plus de renseignements possible sur Blagoje Tvornik.

- Sur lui ? s'étonna son collègue, sidéré.

- Oui. Nous filons sur deux pistes parallèles : je cherche non seulement les instigateurs, mais aussi le mobile.

## CHAPITRE VII

La. Bibliothèque Nationale fermant ses portes à 11 heures du soir, Coplan et Marignier consultèrent en hâte un certain nombre d'ouvrages et de publications officielles. Ils passèrent successivement en revue un volume contenant la biographie des grands promoteurs de la révolution yougoslave, un livre dédié à la guerre des partisans et retraçant leurs hauts faits militaires, un article saluant la nomination de Tvornik au poste de direction à la production industrielle et enfin un traité d'Histoire contemporaine édité l'année précédente.

Marignier parcourait d'un œil exercé les tables des matières, se reportait aux pages intéressantes, lisait à une allure record et traduisait en les résumant les passages essentiels. Coplan notait les points principaux, écartait les détails superflus.

Ils abattirent ainsi une besogne considérable au terme de laquelle la personnalité de Blagoje Tvornik commença à se dessiner et à prendre du relief.

Lorsque les deux hommes sortirent de l'édifice, ils ne se séparèrent pas tout de suite, désireux qu'ils étaient de faire le bilan de leur travail.

- Au total, estima Francis, Tvornik est un de ces types que les périodes troublées élèvent aux plus hauts rangs parce qu'elles leur permettent d'affirmer leurs qualités. Aventuriers dans l'âme, condottieri par tempérament, ils unissent à un grand courage physique des facultés intellectuelles remarquables. Ce sont des personnages hauts en couleur, combatifs, gros mangeurs, grands buveurs, aimant les filles ; après leur victoire, ils ne détestent pas les uniformes rutilants, le faste, mais ils demeurent capables de travailler quinze heures par jour et tuent tous leurs collaborateurs. J'ai toujours eu une secrète sympathie pour ces gars-là, même quand ils étaient de l'autre côté de la barricade.

Marignier afficha une expression dubitative.

- Ouais, grommela-t-il. Ça c'est l'image d'Épinal, le portrait pour la postérité, mais je crois que si on quitte les grandes lignes et qu'on creuse un peu plus profondément, on doit trouver des choses moins édifiantes.

- Bien sûr. Ce ne sont pas des enfants de chœur, loin de là. Il y a toujours des ombres au tableau. Le héros pur et sans reproche offert à l'adoration des foules, c'est de la rigolade. Les bons bourgeois n'ont qu'à bien se tenir, en période d'hostilités, quand ces types opèrent à la tête de bandes armées.

- Je serais curieux, par exemple, prononça Marignier, de recueillir un témoignage sur un des épisodes les plus sanglants de la campagne de la reconquête : la prise de Knin.

- Vous dites ? fit Coplan, l'oreille aux aguets.

- Eh bien, oui. On signale dans le traité d'Histoire que Knin a été repris aux Allemands par un groupe de partisans commandés par Tvornik. Je serais curieux d'entendre raconter l'affaire par un des habitants de cette petite ville ; je gage que sa version ne collerait pas tout à fait avec le compte rendu officiel.

- Knin a été repris par Tvornik ? Mais vous ne m'en aviez rien dit.

- Ben..., non, s'excusa Marignier. Il y a tant de villages et de localités qui ont été l'enjeu de batailles acharnées ! Je ne pouvais vous les citer tous, cela va de soi.

Coplan sombra dans une profonde réflexion. Petar et Blatcha étaient originaires de Knin. Ils avaient quitté là localité immédiatement après la guerre, le premier pour s'installer à Zagreb, la seconde pour venir à Belgrade. Le patelin croate était le premier point de jonction entre les protagonistes de l'affaire en cours. Coïncidence, ou non ?

- Intéressant, murmura Francis plus pour lui-même que pour son compagnon. A propos, que signifie le mot « Tumac »?

- Tumac ? répéta Marignier, surpris par cette question inattendue. Cela veut dire « interprète »... Et ça se prononce Toumatch.

- Ah?

Ainsi, Petar était interprète de profession. Il devait parler l'allemand et le russe, les deux langues les plus utiles dans les Balkans. Coplan ne fit pas de commentaire, mais il renoua la conversation en disant :

- A quel moment puis-je vous atteindre chez vous, ,demain ?

- Entre midi et 2 heures, ou après 5 heures et demie.

- Bien. Il est possible que je vous appelle, mais dans le cas contraire ne vous inquiétez pas. Bonne nuit, Marignier.

- Bonne nuit.

Ils se séparèrent devant l'église Sveti Marko, dont les clochetons se découpaient en noir sur le bleu sombre du ciel. Marignier continua tout droit, Coplan revint sur ses pas pour tourner à gauche.

Au bout d'une cinquantaine de mètres, Francis regarda vivement par-dessus son épaule pour voir s'il n'était pas suivi. Derrière lui, la rue de la République était absolument déserte.

Un peu préoccupé par l'engagement qu'il avait pris de seconder Coplan, Marignier regagna son domicile en regrettant d'avoir cédé aux sollicitations de son collègue parisien.

C'était la première fois qu'il consentait à se départir d'une ligne de conduite très stricte dont, d'ailleurs, il n'avait eu qu'à se louer. Il faisait du renseignement depuis plus de vingt-cinq ans et jamais il n'avait eu le moindre pépin. Son existence paisible de résident exemplaire, son allure de rond-de-cuir endimanché et son effacement servaient à merveille son rôle de centralisateur d'informations. Il n'exécutait pas de raids audacieux, ne participait pas de façon active aux parties qui se jouaient dans l'ombre ; il recueillait, triait et payait les indications que lui fournissaient tantôt des individus douteux, tantôt d'autres ayant une surface sociale très respectable, et il en tirait des synthèses extrêmement édifiantes dont le Vieux faisait ses délices.

Or, Coplan, ce diable d'homme, lui avait littéralement forcé la main et l'avait embringué dans cette enquête dont l'issue semblait pour le moins incertaine. Il y avait des coups à recevoir pour un bénéfice terriblement hypothétique. Marignier n'appréciait pas les gageures. Résoudre un problème comme celui-là, en trois jours, ce n'était pas du travail, mais de l'acrobatie.

Tout en méditant de la sorte, il arriva devant la porte de son immeuble et introduisit la clé dans la serrure, poussa le battant et s'engagea dans le couloir.

Un frisson glacial enveloppa ses omoplates, sa gorge acquit soudain la dureté du granit. Deux barres dures et pointues qui s'étaient fichées dans ses reins le poussaient en avant.

- Paznja... Napred, Gospodin (Attention... En avant, monsieur)... chuchota une voix d'homme dans son dos.

La porte d'entrée se referma, le faisceau d'une lampe torche fendit l'obscurité. Les mains à hauteur de ses épaules, le front humide, Marignier n'osait pas se retourner. Il continua comme le lui enjoignaient ses agresseurs, dont les pistolets lui transmettaient l'impulsion.

De toute évidence, ces bandits savaient qu'il habitait seul. L'esprit en déroute, le Français se demanda ce qu'ils lui voulaient.

Étaient-ce de vulgaires malandrins, des espions de l'autre bord ou des policiers?

- Nous voudrions bavarder avec vous, poursuivit Petar Trudbenik en serbo-croate. Conduisez-nous dans une pièce qui se prête à une entrevue amicale.

Son ton grinçant, comme la brutalité de sa poussée, démentait l'apparente innocence de ses paroles.

Marignier ouvrit la porte du salon, actionna l'interrupteur. Le plafonnier éclaira trois bergères et un canapé disposés autour d'une table en acajou. Une bibliothèque trônait dans un des coins de la cheminée, un dressoir occupait l'autre.

- Asseyez-vous, ordonna Petar, tandis que Kosta refermait la porte de la pièce.

Le Français put enfin contempler le visage des deux intrus. Celui qui avait parlé portait un morceau de sparadrap en travers du menton. Maigre, les yeux brillants, il arborait un rictus méfiant. Son acolyte, un individu à la carrure impressionnante, avait l'air taciturne et concentré des types habitués aux coups durs.

- Où loge l'homme que vous avez rencontré ce soir devant la mosquée ? questionna Petar d'une voix sèche.

Marignier comprit et poussa un soupir. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Les ennuis commençaient.

- Je n'en sais rien, affirma-t-il avec une parfaite candeur.

- Écoutez, dit Petar en se laissant tomber dans une des bergères, ne nous prenez pas pour des imbéciles. Il a quitté l'hôtel Kasina sans esprit de retour. Il a de bonnes raisons pour ne pas s'inscrire dans un autre hôtel. Vous êtes le seul Français qu'il connaisse à Belgrade. Vous avez communiqué par téléphone puisque vous aviez rendez-vous. C'est donc vous qui lui avez indiqué une planque... Il n'avait pas de bagages en venant à la mosquée.

Marignier reprit confiance. Sa vie n'était pas en danger, c'était Coplan qu'on visait. Et ces types semblaient bien renseignés sur lei allées et venues de ce dernier.

- Vous m'épatez, dit-il d'une voix plus assurée. Vous m'avez filé jusqu'à la mosquée, vous nous avez vus ensemble, et maintenant

vous venez me demander où il loge alors qu'il vous suffisait de prolonger la filature ?

Petar ricana

- Vous êtes un bon gros père qui ne regarde jamais derrière lui, mais votre copain, c'est autre chose. Il est vicieux comme un cobra. Mieux valait le laisser s'endormir dans une douce tranquillité puisqu'on pouvait vous rattraper ici. Allons, l'adresse ?

- Mais je ne la connais pas ! s'obstina Marignier. Il ne me tient pas au courant de ses déplacements !

- Ah, vous faites le petit malin ? grogna Petar Trudbenik en se soulevant à demi de son siège. Eh bien, je vous donne exactement dix secondes pour répondre. Je vous plains si vous êtes vraiment dans l'ignorance de son domicile.

L'interpellé tressaillit. L'intonation du Croate avait eu des résonances sinistres, son attitude indiquait qu'il allait passer aux actes. Marignier avala quelque chose qui ressemblait à une boule de coton.

- Je... je crois qu'il voulait quitter Belgrade cette nuit, balbutia-t-il. Notre rencontre était une entrevue d'adieu.

Petar se leva tout à fait, contourna la petite table et vint se planter devant son interlocuteur, qui se rejeta en arrière. Il lui plaqua la main gauche sur la bouche pour l'empêcher de crier et lui arracha une touffe de poils de sa barbiche.

- Alors, recourez à la télépathie pour savoir où il est en ce moment, ironisa-t-il, une lueur sauvage au fond des prunelles. L'adresse ?

Haletant, Marignier pria le ciel de lui donner la force de résister. C'était congénital, il ne supportait pas la douleur physique... Déjà son tortionnaire l'avait fait atrocement souffrir. Que serait-ce en cas de torture prolongée ?

Stoïque, le Français murmura entre ses dents :

- Je ne sais pas.

D'un clin d'œil, Petar appela Kosta à la rescousse. En un tournemain, ils bâillonnèrent leur victime et lui ligotèrent les mains. Le premier alluma une cigarette, en posa le bout allumé sur la paupière de Marignier. Inondé de sueur, ce dernier soubresauta,

lâcha un gémissement étouffé. Il se tendit comme un arc pour éviter une deuxième brûlure, mais Kosta le frappa au niveau de l'estomac avec la crosse de son revolver. A nouveau l'atroce souffrance rongea le cœur du quinquagénaire.

- Arrête, il est sur le point de s'évanouir, signala Kosta en spécialiste.

Petar inséra la cigarette entre ses lèvres, en tira une bouffée, recula d'un pas pour évaluer l'état du patient.

- Défais le bâillon, ordonna-t-il à son acolyte. S'il tente de crier, casse-lui la gueule.

Des larmes coulaient sur les joues livides de Marignier. Jamais- il avait éprouvé un mal aussi abominable. Ses ressources morales étaient sapées, minées par cet horrible traitement.

- Vous voulez que j'insiste ? s'enquit Petar, sardonique. Si vous y tenez, je vais m'attaquer à l'autre œil, et ce coup-ci ce ne sera plus la paupière.

Il souffla sur le bout de sa cigarette pour en accroître l'ignition et en chasser la cendre. Kosta empoigna Marignier par les cheveux, lui plia la tête en arrière.

- Non..., bégaya le pauvre homme, éperdu. Ha... Lâchez-moi, je vais parler...

Il pleurait, maudissait sa faiblesse, se vomissait, mais ne pouvait plus en supporter davantage. Il aurait préféré mourir, être abattu d'une balle dans la nuque : devant une telle menace, il aurait pu se taire. Tandis que cette torture, elle l'amenait au bord de l'effondrement.

- Allez-y, conseilla Petar, penché sur lui.

A la dernière seconde, Marignier eut envie de mentir, mais sa volonté ne lui obéit plus. Il s'entendit prononcer :

- Chez Mme Rodin, Ljube Didida 54... Ses dernières syllabes s'estompèrent dans un soupir accablé, sa tête s'alourdit sur sa poitrine.

Sans plus se soucier de lui, Petar et Kosta se mirent à baragouiner dans un patois local inintelligible même pour quelqu'un connaissant le serbo-croate. Leur entretien se prolongea pendant

plus de dix minutes, puis Petar revint près de Marignier et le secoua avec rudesse.

- Quel est votre numéro de téléphone ici ?

Hébété, l'informateur articula :

- 22-798.

Les deux Yougoslaves échangèrent encore quelques phrases. Finalement, Kosta vint s'asseoir dans un des fauteuils devant Marignier. Petar fit d'ultimes recommandations à son compatriote puis, avant de sortir de la pièce, il dit au Français :

- Je vais vérifier vos déclarations. Mon collègue passera la nuit auprès de vous. Je lui ai donné comme consigne de vous étrangler si vous tentiez d'ameuter les voisins. Un bon conseil pour finir : lorsque votre gardien s'en ira, oubliez ce petit incident. Vous devez connaître les Oustachis de réputation : ils exécutent toujours ceux qui négligent leurs avertissements.

Un œil à demi fermé, la figure ravagée, Marignier le fixa d'un regard morne.

Coplan sortit de chez Mme Rodin vers 8 heures et demie du matin, après avoir passé une excellente nuit dans son invraisemblable plumard.

La vieille dame avait beaucoup insisté pour qu'il prenne le petit déjeuner en sa compagnie, et ils avaient devisé pendant quarante-cinq minutes bien comptées. Assailli de questions, Francis avait dû exposer de long en large comment il allait utiliser sa journée.

Mme Rodin avait insinué qu'il serait séant de visiter le cimetière français où sont réunies les tombes de 3 500 soldats morts en Serbie lors de la Grande Guerre, et où reposaient plusieurs camarades de combat de son époux défunt. Elle avait aussi suggéré un pélerinage au buste de Lamartine, érigé dans le parc Karadjordjev.

Coplan lui avait promis tout ce qu'elle désirait, mais à présent il se dirigeait d'un pas ferme vers le bureau d'Otto Triffels.

Fidèle au plan qu'il s'était assigné, il voulait consacrer la matinée du vendredi à un entretien avec cet Allemand aux procédés équivoques.

En cours de route, Francis utilisa les trucs classiques destinés à éventer une filature. Il ne remarqua rien d'anormal. Et quand il ne remarquait rien c'est qu'il n'y avait rien.

Il pénétra au 54 de la rue Brankova à 9 heures tapant.

Quand il eut ouvert la porte du bureau des « Zauber - Schreibmachinen », il aperçut une femme installée devant la table, au lieu de Triffels. Elle pouvait avoir trente ans. Son corsage avait une ampleur toute germanique. Blonde naturelle, sans maquillage, elle avait des traits assez fins et la peau fraîche.

- M. Triffels viendra-t-il ce matin ? s'informa Coplan avec un pur accent berlinois.

- Sicher, prononça la secrétaire, convaincue d'avoir affaire à un compatriote. Il a promis de passer ici vers 9 heures et demie. De quoi s'agit-il ?

- Ach ! fit Coplan, contrarié. Je viens pour une question d'ordre privé.

- Si vous voulez patienter, proposa la jeune femme en désignant une chaise.

Le visiteur acquiesça et s'assit de manière à voir la porte.

Un silence contraint régna pendant quelques minutes, la secrétaire faisant mine de s'absorber dans un travail de classement. Ses joues rosissaient légèrement.

Coplan se demanda si cette fille était une simple employée ou si elle était une collaboratrice véritable de l'espion. Il finit par opiner pour la première éventualité, la demoiselle étant visiblement trop émotive pour partager tous les secrets de son patron.

Il voulut allumer une cigarette, y renonça. L'odeur d'une Gitane n'aurait pas renforcé l'illusion de l'employée sur sa nationalité réelle.

- En réalité, avoua-t-il, je suis journaliste. Je prépare une série d'articles sur l'intérêt économique du sud-est européen. Vous ne savez pas si M. Triffels a des amis bien au courant du marché yougoslave ?

Il ne se douta pas que, dès ses premiers mots, la jeune femme à l'expression virginale avait appuyé le gras de sa cuisse contre un contacteur très sensible et que les bobines d'un magnétophone dissimulé dans le bureau s'étaient mises à tourner.

- Oh, je présume qu'il doit en avoir, répondit l'Allemande d'une voix tranquille. Je suis encore débutante dans cet emploi, je ne connais pas toutes les relations de mon directeur.

- Je lui en parlerai tout à l'heure, dit Coplan. Est-il établi depuis longtemps dans ce pays ?

- Depuis 1951.

- Et ça marche, les machines à écrire ?

- Les ventes augmentent sans cesse. Il paraît qu'au début c'était plutôt dur. Il y avait la concurrence américaine. Maintenant, par suite de l'amélioration du climat avec les Russes, on peut s'attendre à une lutte serrée.

Coplan songea que les fabricants de machines à écrire produisent souvent des mitrailleuses et des mitraillettes. L'article pacifique précède neuf fois sur dix des fournitures d'un autre genre.

- M. Triffels n'aurait-il pas fait la guerre dans cette région, par hasard ? s'enquit-il avec un air de connivence.

- Je crois que si.

Elle entra dans son jeu, posa sur lui un regard clair et murmura :

- Il était officier de liaison attaché aux troupes d'occupation de Croatie.

- Tiens ! dit Francis. Comme c'est curieux. J'ai moi-même séjourné quelque temps dans ce pays. Où tenait-il garnison ?

- D'après ce que j'ai cru comprendre, il a vécu à Ljubliana, à Zagreb et à Knin.

- Ha ! Nous aurions fort bien pu nous rencontrer. Qui sait si nous ne nous reconnaîtrons pas quand il arrivera.

- Il ne va sûrement plus tarder, dit la secrétaire en consultant la montre qu'elle portait au poignet. Vous restez longtemps à Belgrade ?

- Peut-être assez pour vous inviter un soir à dîner, glissa Coplan d'un air détaché.

- Je travaille jusqu'à 6 heures, sauf quand

le patron me retient plus tard, dit-elle à mi-voix. A l'extérieur, des pas se firent entendre dans le couloir. La porte s'ouvrit en coup de vent. C'était Triffels.

## CHAPITRE VIII

L'Allemand haussa les sourcils en apercevant le visiteur. Ce fut d'ailleurs très fugace et sa physionomie reprit son masque d'impassibilité.

Il salua Coplan d'une brève inclinaison de tête, dit en s'adressant à sa secrétaire :

- Fräulein Wolf, allez donc relever le courrier de ma boîte postale, je n'ai pas eu le temps d'y passer ce matin.

L'employée fit un signe d'assentiment et se leva pour céder la place à son patron. Elle décrocha un léger manteau d'été au portemanteau, prit son sac, accepta la petite clé que lui tendait Triffels. Après un sourire dédié à Coplan, elle sortit du bureau.

Un silence succéda à son départ. Triffels ôta son feutre, alla s'asseoir dans son fauteuil. Francis alluma une Gitane.

- C'est gentil d'avoir fait un peu de publicité autour de ma marchandise, déclara-t-il, apparemment absorbé par le dessin de sa chaussette. J'ai vu des gens prévenus par vos soins, mais ça n'a pas eu l'air de les intéresser.

Triffels croisa ses mains sur son estomac.

- J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il avec simplicité. En général, les gens n'achètent que ce dont ils ont besoin. Vous auriez sans doute plus de chance de trouver un acquéreur en France. C'est là que votre article peut présenter le maximum d'utilité.

Le raisonnement était valable. Mais quel était l'intérêt de Triffels en suggérant ainsi une autre piste ?

- Voilà précisément ce que je cherche, avança Francis en regardant son interlocuteur. La filiale française de la maison mère yougoslave.

Il n'avait rien à perdre en y allant carrément. On verrait toujours ce que ça donnerait.

- Moi, vous savez, dit Triffels avec une expression de parfaite bonne foi, je ne connais pas les ramifications des entreprises locales. D'ailleurs elles ne m'intéressent pas.

Si Coplan avait pu administrer une raclée à ce faux jeton, il l'aurait fait avec joie. Ce type en savait certainement davantage qu'il ne voulait l'admettre. Alors, pourquoi avançait-il tantôt d'un pas pour reculer d'un autre l'instant d'après ?

- Il y a des gens qui ont un curieux privilège, émit Coplan pour attaquer le problème sous un autre angle. On se demande ce qui les désigne particulièrement aux coups du sort. Tenez, je pense à notre ami Blagoje... Quelles raisons pourrait-on avoir de lui souhaiter du mal ?

- En effet, c'est une énigme, opina Triffels, paterne.

- Vous n'étiez pas à Knin, par hasard, quand le patelin a été libéré par les partisans ?

Il mettait les pieds dans le plat, exprès. Si les motifs de l'attentat prémédité contre Tvornik avaient des origines lointaines, l'Allemand pouvait se déboutonner et fournir une faible indication sans se compromettre.

- Si, avoua Triffels, j'y étais.

Un pas en avant.

- Vous avez dû en garder certains souvenirs ?

- Et comment ! J'ai failli y laisser ma peau.

- Vous ne vous souvenez pas d'un nommé Petar Trudbenik, un interprète ?

- Oui. Ça me dit quelque chose. Il devait travailler à la Kommandantur. Vous le connaissez ?

- Vaguement. Comment a-t-il échappé aux partisans ?

Un sourire étrange se dessina sur les lèvres de Triffels.

- Un épisode rigolo, murmura-t-il. La prochaine fois que vous le verrez, demandez-lui de vous raconter cette histoire.

Un pas en arrière.

Sans se décourager, Coplan poursuivit :

- Les libérateurs ont dû tuer beaucoup de monde, je présume, dans cette petite ville infestée de collaborateurs. N'auraient-ils pas liquidé des membres de la famille de Petar ou de sa fiancée ?

- Je n'étais plus là quand les libérateurs sont entrés dans la localité, dit Triffels. Si vous voulez des détails là-dessus, vous devriez vous rendre sur place.

Était-ce une boutade ou un conseil déguisé ?

- Les questions historiques me passionnent, assura Coplan. Je crois bien que je vais faire un saut jusqu'à Knin. Incidemment, vous ne savez pas si des habitants de cette ville ont émigré en France après la Libération ?

- Ce n'est pas exclu. Mais ce que je puis vous signaler, c'est que pendant la guerre il y en a qui ont été embarqués dans des équipes de travail forcé. Plusieurs d'entre eux ont été affectés à la construction du Mur de l'Atlantique. Après le débarquement américain, quelques-uns se sont évadés et se sont engagés dans la résistance française. Peut-être sont-ils restés là-bas après la fin des hostilités ?

Ça, ce pouvait être un tuyau. Dès lundi soir, il faudrait rechercher dans le fichier de la police des étrangers si, parmi les ressortissants yougoslaves, il n'y en avait pas d'apparentés à Petar, à Kosta, à Milan et à Blatcha. Mais quels étaient les noms de famille des trois derniers ?

- On ne gagne pas toujours à remuer les vieux souvenirs, articula Coplan sur un ton ambigu tout en se levant, mais parfois on peut en tirer profit. Les temps changent.

Il écrasa le bout de sa cigarette dans le cendrier posé sur le bureau et regarda l'Allemand bien en face.

- A votre place, ajouta-t-il, je ne parlerais à personne de cette entrevue. Je suis censé être parti.

- J'ai la mémoire courte, dit Triffels alors que Coplan ouvrait la porte pour s'en aller.

Francis remonta la rue Brankova sans se presser. La température estivale se maintenait avec une stabilité inespérée. Aucun signe précurseur de pluie, la bura tempêtueuse et froide s'abstenait de souffler. En somme, un temps idéal. Mais Coplan n'était pas venu à Belgrade uniquement pour jouir de la belle saison.

Il regagna le plein centre de la ville, passa par l'hôtel Kasina pour s'enquérir si personne n'était venu s'informer à son sujet. L'employé lui assura que non.

Francis se rendit alors dans les bureaux de la compagnie aérienne J.A.T. et se renseigna sur l'itinéraire le plus rapide reliant la

capitale à Knin. Le plus commode était d'emprunter la ligne Belgrade-Serajevo-Split, et de remonter du port dalmate jusqu'à Knin en car ou en chemin de fer. La durée totale du voyage, correspondances comprises, était d'environ trois heures et demie. Il y avait un départ à 4 heures de l'après-midi et il restait des places disponibles.

Coplan se décida : il prit deux aller-retour pour Split, prévoyant que Marignier ferait la grimace lorsqu'il lui annoncerait leur départ. Dans son idée, ils reviendraient le samedi soir ou le dimanche matin. Les renseignements qu'il désirait n'étaient pas difficiles à obtenir, en principe. Encore fallait-il pratiquer ce damné jargon.

En retournant vers son domicile provisoire, Coplan essaya de dégager une conclusion de sa visite à Triffels. Dans l'ensemble, il avait l'impression que ce dernier connaissait le dessous des cartes, mais qu'il ne participait pas d'une façon active à l'attentat projeté. Il n'était ni pour ni contre. Il assistait en spectateur, donnait des gages aux uns et aux autres pour se ménager des sympathies, mais sans engager plus que le bout du petit doigt.

Comme Francis ne pouvait atteindre Marignier avant midi, il alla boire un apéritif. Bon gré mal gré, il était voué à l'inaction jusqu'au moment du départ. Il en profita pour faire un détour par le cimetière français, question de faire plaisir à Mme Rodin.

Au pied de la colline du Véliki Vracar, il admira la porte monumentale de style serbo-byzantin qui donne accès à la nécropole.

La vue des tombes proprettes et bien alignées lui causa un petit serrement de cœur. Des Français morts pour la Yougoslavie. En France, les cimetières étrangers foisonnent. Quand donc cesserait-on de se battre dans cette putain d'Europe ?

Morose, Coplan s'en alla vers la Ljube Didica.

Il ouvrit la porte de l'appartement à l'aide de la clé qui était en sa possession. A peine à l'intérieur, il serra les mâchoires. Le sang figé et le regard fixe, il contempla l'affreux spectacle.

Sous le portrait de son mari, la vieille dame gisait par terre dans une position abracadabrante. Les yeux grands ouverts, mais vitreux,

elle avait la bouche démesurément étirée par une effroyable grimace. Morte. On l'avait étranglée.

Autour d'elle, tout était bouleversé. Les tiroirs avaient été vidés sur le tapis, un fauteuil était renversé, un sac à main ouvert avait été jeté sur le canapé. Le meurtrier avait voulu, de toute évidence, camoufler son crime en lui attribuant le vol comme mobile.

Coplan avança avec précaution au milieu de ce désordre tragique. Pour lui, l'attaque était signée. Sa signification claire comme de l'eau de roche. Petar et sa bande avaient retrouvé sa trace. Et ne pouvant pas le liquider sous peine de déclencher une corrida monstre, ils avaient imaginé ce moyen crapuleux pour le mettre en fâcheuse posture et le contraindre à quitter Belgrade.

Leur calcul était juste. En restant une demi-heure de plus dans cette demeure, Coplan s'exposait à de sérieux démêlés avec la police. Qui sait s'ils ne l'avaient pas prévenue !

Sans perdre de temps à épiloguer, il traversa le salon, la salle à manger, entra dans sa chambre. Il vit du premier coup d'œil qu'on avait fouillé sa valise. De sa serviette fracturée, on avait emporté son pistolet. Son linge, son Leica, ses papiers personnels étaient intacts.

Bouillonnant de colère, Francis flanqua d'un geste rageur, dans sa valise, les objets qui traînaient à droite et à gauche. Sa fureur lui suggérait dix projets de vengeance qu'il devait abandonner aussi vite qu'il les concevait. La meilleure façon de châtier ces voyous serait encore de contrecarrer leurs plans et de les coincer après.

Il en avait vu pas mal dans sa carrière, mais l'agression commise contre cette inoffensive vieille dame lui soulevait le cœur. « Les salauds... » grinça-t-il entre ses dents tout en appuyant sur le couvercle de sa valise pour la refermer.

Déjà son esprit évaluait les chances de quitter l'immeuble sans être remarqué. A sa souvenance, il n'avait jamais croisé d'autre locataire de la maison, ni lors de son arrivée la veille ni le matin en partant chez Triffels.

Midi un quart. C'était l'heure où la circulation connaissait un regain d'intensité avant de tomber presque à zéro.

Mieux valait ne pas appeler Marignier d'ici.

Énerve, Coplan entreprit de faire disparaître toutes les traces de son séjour dans cette chambre. Le lit avait été refait, mais deux serviettes humides pendaient au séchoir du lavabo. Francis les fourra dans ses bagages. Il vida le cendrier dans un morceau de papier, glissa le petit paquet bien replié dans sa poche et rinça le récipient, de même que le verre à dents.

En quelques minutes, la pièce reprit son aspect net et triste de chambre inoccupée.

A midi 35, Coplan revint dans le salon et jeta un regard amer sur le pauvre cadavre. Ce n'était pas Mme Rodin qu'il voyait, mais les conspirateurs auxquels il avait faussé compagnie vingt-quatre heures plus tôt.

« J'aurais dû les tuer tous... » rumina-t-il en se souvenant de son évasion. Il espéra férocement qu'une occasion lui serait donnée de revoir ses ravisseurs.

On n'entendait aucun bruit dans la maison. Peut-être les autres habitants de l'immeuble déjeunaient-ils dehors ?

Coplan effaça ses empreintes sur le bouton de la porte, saisit ce dernier à travers son mouchoir. Il entrouvrit le battant, écouta encore, puis passa sur le palier en refermant derrière lui. Il faillit refermer à clé mais se ravisa : il aurait détruit lui-même la thèse que ne manquerait pas d'édifier la police.

Il dévala les escaliers en silence, déboucha dans la rue. Bien que des frémissements lui courussent dans les membres, il parvint à marcher d'une façon naturelle, ni pressée, ni trop nonchalante.

Ce ne fut qu'à l'angle du boulevard Cvijicev qu'il accéléra un peu son allure. Il pensa au Luxor, le restaurant où il avait déjeuné la veille et où Marignier l'avait appelé.

Retournant vers le cimetière français, et bonne distance du 54 de la Ljube Didica, il arrêta un taxi pour se faire conduire au Luxor.

Dans la voiture, Francis eut beau essayer de mettre de l'ordre dans ses idées, il ne put empêcher que la mort de sa trop aimable compatriote ne vînt toujours dominer l'avant-plan.

Marignier allait être catastrophé quand il apprendrait la nouvelle. Fallait-il la lui annoncer ou non ? Le brave type n'était déjà pas tellement chaud de jouer un rôle un peu moins passif.

Au Luxor, Francis commanda le premier plat dont le nom lui tomba sous les yeux, du podvarak, sans savoir ce que c'était. Mais comme il se rendait compte qu'il était trop contracté pour avaler une bouchée, il commença par fumer une cigarette.

N'attendant pas sa commande, il se rendit à la cabine téléphonique et forma le numéro de Marignier.

On décrocha, à l'autre bout du fil, avec une telle rapidité que le correspondant devait sûrement se trouver à côté de l'appareil au moment où la sonnerie s'était déclenchée.

- Qui est-ce ? Vous, Coplan ? questionna Marignier avec une angoisse très perceptible.

- Ben... oui, répondit Francis, surpris. Ça vous étonne ?

- Oui... heu, non, bredouilla son correspondant, les nerfs à vif. Il faut que je vous voie... de toute urgence.

- D'accord, accepta Coplan, d'autant plus calme qu'il sentait l'autre dans un état d'agitation insolite. Où voulez-vous ?

- Dans une demi-heure. Dans le hall de la gare principale. Il est possible que je sois filé ; je m'arrangerai pour semer mes suiveurs. Ne vous étonnez pas si j'ai un léger retard.

Francis réfléchit deux secondes, puis il dit :

- Ne vous frappez pas outre mesure. On ne vous suivra pas.

Il aurait pu ajouter : « Le mal est fait... », mais il tint cette phrase pour lui.

Marignier, qui ne discernait pas très bien d'où Coplan tirait cette certitude, hésita un instant puis articula, moins fébrile :

- Nous discuterons de cela tout à l'heure. A bientôt.

- Hé ! le rappela Francis. Munissez-vous d'un petit nécessaire de voyage. Je vous emmène à la campagne pour un jour ou deux.

- Ah ? fit son interlocuteur. Eh bien, je crois que votre idée tombe à pic, j'ai justement besoin d'un peu d'air frais.

Sur ce, il raccrocha, laissant Coplan se livrer à des conjectures sur ce qui avait pu arriver à son allié.

Méditatif, Francis regagna sa table. Un singulier plat l'attendait : un morceau de dinde garni de choucroute. Ce mets « typique » fut avalé en quelques coups de fourchette, et son souvenir fut chassé par une demi-bouteille de vin blanc.

Coplan ne dut pas exécuter une gymnastique mentale pénible pour reconstituer les événements des deux derniers jours.

Maintenant, à froid, il voyait l'enchaînement : après son évasion, Petar et sa bande avaient demandé dare-dare à Triffels où ils pourraient le rattraper. L'Allemand avait donné l'adresse de Marignier, devinant que si le fugitif donnait signe de vie à quelqu'un, ce ne pouvait être qu'au Français. Alors Petar Trudbenik avait changé son fusil d'épaule et avait décidé de couper court aux manœuvres de Coplan en l'obligeant à déguerpir en vitesse. Sans doute avait-il terrorisé Marignier pour lui arracher l'adresse de Mme Rodin.

Oui, tout s'emboîtait. Même l'attitude de Triffels, dans la matinée, corroborait cette façon de voir. Il avait insinué qu'il valait mieux ne pas s'acharner à trouver des indices dans la capitale, ce qui était aussi un moyen d'éloigner le gêneur. Mais l'Allemand ignorait manifestement ce que les Croates étaient en train de manigancer au 54 de la Ljube Didica, sans quoi il aurait été encore plus discret.

Coplan estima qu'il n'y avait rien, dans tout cela, qui pût le faire changer d'avis. Au contraire.

Il reprit un taxi pour se rendre à la gare principale. L'horloge marquait 1 h 25 quand il pénétra dans le grand hall.

Marignier n'était pas encore là. Après avoir arpenté la. salle de long en large, Francis s'approcha d'un des kiosques et se mit à parcourir les couvertures des journaux et des revues.

Peu après, l'informateur arriva, essoufflé, l’œil gauche protégé par un bandeau noir. Il avait l'air bouleversé. Il agrippa la main de Coplan et la serra avec une effusion presque mélodramatique.

- Mon pauvre ami, commença-t-il, j'ai eu bien peur de ne plus vous revoir. Savez-vous (il baissa subitement la voix) que des Croates sont à vos trousses ?

- Étaient, rectifia Coplan. Désormais, les rôles sont renversés. Ils vont s'en apercevoir dans un bref délai.

- Venez, dit Marignier, encore surexcité. J'ai un terrible aveu à vous faire, mais l'endroit ne me paraît pas très indiqué. Vous n'avez pas subi d'attaque ?

- Non. Dites-moi, c'est bien vous qui avez livré l'adresse de Mme Rodin ?

Marignier resta muet, la bouche ouverte.

Ce fut Francis qui l'entraîna plus loin, en direction du buffet. Ils entrèrent dans la salle et choisirent une banquette un peu à l'écart. Ils ne prononcèrent pas un mot jusqu'à ce que le garçon fût venu s'enquérir de la commande.

- Oui, avoua ensuite le quinquagénaire dans un souffle. C'est moi qui ai donné votre adresse. Ils me l'ont arrachée par des sévices dont les marques me resteront longtemps.

Du pouce, il montra le pansement appliqué sur sa paupière. Il avait l'air tellement misérable que Coplan préféra ne pas lui annoncer la mort de sa vieille amie.

- S'il avait dû vous arriver quelque chose, continua Marignier, j'en aurais traîné le remords jusqu'à la fin de mes jours. Mais je n'ai pu résister à la torture.

- Reprenez-vous, mon vieux, dit Coplan avec bonhomie. Vous n'avez pas commis un crime en signalant à ces gens où je me trouvais puisque j'ai moi-même tisonné Triffels pour les attirer sur moi.

Son compatriote l'examina, incrédule.

- Mais oui, insista Coplan. Et ça n'a pas raté : ils m'ont contacté, kidnappé, interrogé.

- Tout ça depuis hier ?

- Non, avant. Avant que je ne vous rencontre à la Mosquée. Seulement, comme je leur ai glissé entre les mains, ils ont essayé de m'éloigner. Maintenant, ils se figurent que je vole à tire d'ailes vers la France.

Marignier lâcha un immense soupir. Plus son collègue expliquait, moins il comprenait.

Le garçon apporta deux verres de tropica, une eau-de-vie de marc. Les deux hommes burent d'un trait.

- Ne vous torturez pas les méninges, dit ensuite Coplan, la bouche en feu. J'aurai tout le temps de vous montrer où nous en sommes quand nous serons dans l'avion.

Assommé, Marignier écarquilla les yeux et répéta :

- L'avion ?

- Nous serons à Knin ce soir même, confirma Francis. Il nous reste quarante-huit heures pour découvrir l'identité du candidat meurtrier. Si nous n'y parvenons pas, il n'y aura plus que la ressource de faire voyager Tvornik dans une voiture blindée et de le loger dans des forteresses.

## CHAPITRE IX

Le voyage aérien de Belgrade à Split permit à Coplan et Marignier de survoler la Yougoslavie dans toute sa largeur. Une brève escale à Sarajevo - la ville où l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, en juillet 1914, avait mis le feu aux poudres et provoqué la Grande Guerre de 14-18 - engendra chez les deux hommes une série de réflexions sur la valeur du meurtre comme moyen d'action politique. A l'époque lointaine où Coplan apprenait l'Histoire sur les bancs de l'école, il était loin de se douter qu'il passerait un jour par cette ville évocatrice de tragédie... pour éviter un drame analogue.

Les deux voyageurs n'eurent pas l'occasion de visiter Split, sur la côte adriatique. La correspondance ne leur laissait qu'un battement d'une demi-heure. Ils arrivèrent à Knin vers 7 heures et demie et se mirent en quête d'un hôtel.

Dans cette petite cité de 2 700 habitants, logée au pied d'une puissante citadelle, le choix était limité. Il n'y avait pas beaucoup de bons établissements.

Les deux Français s'installèrent au Boric. Ils montèrent dans leurs chambres pour une brève toilette et se retrouvèrent dans la salle du restaurant alors que le soleil sombrait derrière les collines.

Sur les instances de Coplan, Marignier s'informa auprès de l'hôtelier s'il savait où habitaient des membres de la famille Trudbenik.

Le patron de l'établissement, un homme d'une cinquantaine d'années, au regard nostalgique, considéra son interlocuteur avec

une nuance d'étonnement, comme s'il se demandait pourquoi ces étrangers s'intéressaient aux Trudbenik.

- C'était une grande famille, autrefois, dit-il d'une voix pensive. Elle comptait parmi les plus honorables de Knin. Maintenant, elle est dispersée ; les uns sont morts, les autres sont allés à Zagreb, certains ont disparu. Il ne reste plus ici que Stevan Trudbenik. Il a une petite ferme en bordure de la route de Strmica, à vingt minutes d'ici.

Coplan, s'étant fait traduire les paroles de l'aubergiste, dit en français à Marignier

- Bon, n'insistez pas. Ce Stevan sera sans doute en mesure de nous fournir les renseignements que nous cherchons.

Marignier remercia le tenancier puis commanda à dîner. Quand le restaurateur se fut retiré, Coplan reprit :

- Nous allons voir ce type ce soir même. J'espère qu'il ne se fera pas trop tirer l'oreille pour répondre à nos questions.

On leur apporta les premiers plats et, tandis qu'ils se mettaient à manger, Marignier déclara :

- Il faudrait que nous inventions un prétexte. En général, les paysans deviennent méfiants dès qu'on s'intéresse à leurs drames de famille.

- Dites-lui que nous voudrions retrouver la trace de Blatcha, l'ancienne fiancée de Petar. Qu'un parent à elle est décédé en France en lui laissant un héritage.

Marignier fronça les sourcils.

- Vous avez l'air de bien connaître ces gens, dit-il avec un coup d'œil interrogateur.

- Un peu. A propos, quel était le signalement des deux individus qui vous ont attaqué hier soir ?

La description qu'en fit Marignier fut concluante. C'étaient bien Petar et Kosta qui l'avaient malmené. Et puisque Kosta était resté auprès de Marignier jusqu'à ce qu'un coup de téléphone, à 9 heures du matin, vînt mettre fin à sa garde, cela accusait Petar du meurtre de Mme Rodin : posté aux environs, le Croate avait attendu que Coplan sorte de l'immeuble pour aller perpétrer son crime.

Même si Petar ne pouvait pas être convaincu juridiquement de tremper dans le complot dirigé contre Tvornik, il payerait toujours sa dette pour l'assassinat de la pauvre vieille dame.

S'évadant de son monologue intérieur, Francis acquiesça avec retard aux dernières phrases de son compagnon :

- Vous avez été assailli par Petar Trudbenik en personne, lui révéla-t-il. Je me demande quel est son lien de parenté avec le Stevan auquel nous allons rendre visite.

Après avoir expédié leur dîner, les deux hommes sortirent de l'hôtel ; sur le seuil, le patron leur fournit quelques détails supplémentaires sur l'emplacement exact de la ferme.

La nuit était tombée. Sous un ciel abondamment étoilé, Coplan et son associé marchèrent sur une belle route de campagne qui rappelait un paysage de Provence.

De la lumière brillait à une fenêtre du bâtiment principal de la ferme, une construction trapue que prolongeaient un appentis et une étable.

Marignier, voyant que la porte était large ouverte, appela avant d'entrer :

- Gospodin Trudbenik !

Quelques instants s'écoulèrent, puis un vieil homme en bras de chemise et en pantalon de velours, la tête couverte par un curieux bonnet, se profila dans l'embrasure.

- Que désirez-vous ? questionna-t-il.

Marignier et Coplan s'approchèrent de lui, et le premier sortit le petit laïus qu'il avait préparé.

- Entrez donc, dit le paysan en se grattant le cou, une expression perplexe sur sa face tannée, toute couturée de rides.

Les deux Français pénétrèrent dans une vaste pièce au sol de terre battue, dotée d'un ameublement primitif et grossier. Une femme coiffée d'un fichu posa sur eux un regard surpris, teinté de méfiance. Son costume avait un aspect vaguement folklorique suggéré par des jupes rebondies et des manches bouffantes.

- Nous savons que Blatcha a été fiancée à un nommé Petar Trudbenik, poursuivit Marignier après son préambule. Peut-être est-

elle restée en relation avec lui ou avec sa famille ? Vous ne pourriez pas nous donner une indication quelconque ?

Le fermier alluma une longue pipe dont il tira plusieurs bouffées pour s'octroyer un délai de réflexion.

- Elle a été fiancée à Petar, articula-t-il finalement, mais les fiançailles ont été rompues. Je ne crois pas qu'elle l'ait revu après qu'il soit allé s'installer à Zagreb.

- Mais elle était de la région, insista Marignier dont le seul objectif était d'apprendre le nom de famille de la jeune femme. Vous n'avez plus jamais entendu parler d'elle par ses proches ?

Stevan Trudbenik paraissait embarrassé. Quatre plis s'étaient creusés sur toute la largeur de son front.

- Vous savez, prononça-t-il, un peu amer, depuis la guerre, tout a bien changé. Les catastrophes laissent une empreinte. Il y a eu des choses que tout le monde s'efforce d'oublier, mais cependant on y pense. Entre les Trudbenik et les Roskovic qui habitent encore à Knin, un fossé s'est creusé.

Marignier rapporta aussitôt à Coplan les paroles du Croate.

- Essayez de lui faire raconter ce qui s'est passé, murmura Francis. Ce vieux est certainement en dehors du coup : il ne sait même pas que Blatcha et Petar sont encore amants.

- Pourquoi les fiançailles ont-elles été rompues ? questionna Marignier en regardant Stevan. Il a fallu un motif grave.

Le paysan se laissa tomber sur un escabeau et s'accouda à la table. Sa femme et lui échangèrent un coup d'oeil ennuyé.

- A quoi bon remuer tout cela ? dit Stevan en baissant les yeux. Mon neveu n'a pas eu tort, mais il n'a pas eu raison non plus. C'est un vaurien, je préfère ne plus le voir. Blatcha ne valait guère mieux que lui, c'est un fait ; mais s'il avait été un homme, Petar aurait pu la dresser. Le sens de l'honneur s'est bien perdu, Gospodin.

Marignier se tourna vers Coplan pour dire en français :

- Il tourne autour du pot. Il a l'air de considérer cette histoire comme un secret de famille.

- Citez un peu notre protégé, suggéra Coplan. Parlez de Tvornik, on verra la réaction.

Marignier se creusa la cervelle pour trouver une formule pas trop niaise.

- Est-ce que les hommes de Tvornik, ceux qui ont libéré la ville, n'ont pas exécuté des gens de la famille de Blatcha ?

Un éclair passa dans les yeux ternes de Stevan. Il tint sa pipe en suspens à deux doigts de ses lèvres.

- Pourquoi me demandez-vous cela ? demanda-t-il, un peu crispé.

- Pour savoir si elle est bien la seule héritière survivante, rétorqua promptement le Français.

- Ne prononcez jamais le nom de Tvornik à Knin, Gospodin, maugréa le vieil homme. Il a allumé ici des haines qui ne s'éteindront jamais. Les Croates ont une bonne mémoire.

Marignier retransmit à Coplan ce qu'il venait d'entendre.

- Nom de Dieu, ronchonna ce dernier à mi-voix, ils ont peut-être de la mémoire mais ils ne sont pas loquaces. Ils sont plus évasifs que des Normands. Oui ou non peut-il nous donner un tuyau précis ? Ou nous signaler quelqu'un qui le pourrait ?

Sous une forme un peu plus diplomatique, Marignier revint à la charge auprès de Stevan. Celui-ci, qui semblait à présent désireux de mettre fin à l'entretien; se leva et dit :

- Blatcha avait deux frères : Bogdan et Josip Le premier, personne ne sait ce qu'il est devenu. L'autre habite à 70 km d'ici, à Drvar, où il possède une scierie. Adressez-vous à lui.

Dûment renseigné par son compagnon, Coplan décida :

- Il y a des chances qu'on se montre moins réservé de ce côté-là : nous irons donc chez Josip. Venez, on se taille.

Bien qu'il fût un peu surpris de voir Francis renoncer à obtenir davantage, Marignier remercia Stevan, s'excusa de leur visite impromptue et sortit de la ferme.

Alors que les deux enquêteurs revenaient à Knin, Coplan rompit le silence en disant :

- Ces vieux paysans répugnent à se laisser tirer les vers du nez et en l'occurrence ça s'explique. Représentez-vous la même situation chez nous : Petar faisait partie du mouvement oustachi et incarnait donc le parfait collabo. Ici, dans une région où se sont

déroulés des, combats sanglants, la répression a dû être terrible, d'autant plus que ces gens ont le sang chaud. Vous pensez bien que les parents d'un individu aussi marqué préfèrent ne pas aborder un sujet aussi épineux.

Marignier fit un signe d'assentiment et conclut :

- Enfin, nous avons quand même recueilli trois indices : le nom de famille de Blatcha, Roskovic ; le fait que de nombreux habitants vouent à Tvornik une haine corsée et que, en dépit de l'hostilité qui sépare les Trudbenik des Roskovic, Petar et Blatcha continuent à vivre ensemble. Mais si vous estimez que cela éclaire les choses, vous avez de la chance.

Coplan alluma une cigarette sans ralentir sa marche.

- Eh bien, dit-il, malgré tout j'ai la sensation d'être sur la bonne voie. La démarche que nous venons de faire confirme que le mobile doit être recherché dans le passé, et non dans le présent. Il semble qu'il y ait ici une multitude de gens qui souhaiteraient la mort de Tvornik et je suis persuadé que c'est parmi les habitants de cette région qu'il faut rechercher le futur exécuteur. Une espèce de vengeance à long terme, voilà comment m'apparaît pour l'instant cette affaire. Reste à voir si quelqu'un peut escompter un bénéfice matériel ou moral de la disparition du ministre.

- Vous penchez donc en faveur d'un mobile privé, dénué de raisons politiques ?

- Pas exactement. Je crois que l'un et l'autre peuvent se concilier. On peut très bien faire d'une pierre deux coups. Si nous découvrons l'existence d'un individu ayant un motif personnel d'éliminer Tvornik et en mesure d'en tirer profit sur un autre plan, nous aurons identifié le coupable présumé.

Marignier pesa longuement cette théorie. L'enchaînement des faits, depuis l'arrivée de Coplan à Belgrade, semblait étayer la thèse émise par ce dernier, mais un point cependant demeurait obscur.

- L'agression doit être commise en France, souligna l'informateur. Donc le candidat meurtrier doit, soit y habiter, soit précéder le ministre là-bas. Pourquoi médite-t-il d'exécuter son coup dans notre pays et non ici ?

- Voilà le nœud de la question, dit Coplan.

Au petit déjeuner, le samedi matin, Marignier s'enquit auprès de l'hôtelier du meilleur moyen de se rendre à Dvrar.

- Tiens ? s'étonna l'interpellé, vous n'êtes donc pas allés là-bas en venant de Split ? C'est sur la route que vous avez empruntée pour venir ici. Vous pouvez y aller en car ou en train. Vous avez vu Stevan Trudbenik ?

Il était manifestement intrigué par la démarche qu'avaient pu effectuer les deux hommes dans cette petite ferme perdue.

- Oui, dit Marignier, nous lui avons parlé. Il se fait vieux... Il vit un peu en ours, non ?

- Si, admit l'hôtelier. Il se tient très à l'écart. Il faut dire que les Trudbenik ne sont pas très bien vus à Knin. Et pourtant, le pauvre homme n'a rien à se reprocher, lui.

- La guerre, hein ? fit Marignier d'un air plein de sous-entendus. Vous avez dû passer de drôles moments, ici ?

L'autre leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin des horreurs dont le pays avait été le théâtre. Il agita ses deux mains ouvertes et dit en confidence :

- Nous avons été rudement secoués, mon bon monsieur. Le flux et le reflux... Vous savez ce qui s'est passé à Dvrar, sans doute puisque vous y allez ?

- Non, avoua Marignier, intéressé au plus haut point.

D'un imperceptible clin d'œil, il fit signe à Coplan de patienter.

- Terrible, monsieur, reprit le Croate, soucieux de renseigner son interlocuteur. Dvrar a été la première ville libérée de Yougoslavie. Les partisans s'en étaient emparés, mais. les Allemands ont lancé leur plus importante opération aéroportée de toute la guerre pour reconquérir la cité. Ils y avaient parachuté le fameux Skorzeny avec ses groupes de choc, sachant que le maréchal Tito avait établi son quartier général dans Dvrar. Ce fut une bataille furieuse et sanglante ; les assaillants ont été taillés en pièces et Skorzeny ne s'en est tiré que par miracle (Authentique). Alors leurs troupes battues ont reflué vers Knin, talonnées par les partisans. L'armée de libération nationale est entrée à Knin peu après, mais des combats féroces ont encore eu lieu dans la région. Le pays a été complètement ravagé.

Une ombre passa sur son front au souvenir de ces heures tragiques. Marignier avança doucement

- Il y a eu des règlements de compte, probablement ?

- Vous pensez ! acquiesça l'hôtelier. Les Oustachis et leurs familles ont passé un mauvais quart d'heure, je vous prie de le croire. Et plus d'une maison a flambé... Encore maintenant, des rancunes effrayantes subsistent.

Marignier hocha plusieurs fois la tête, compréhensif.

- Tvornik n'a pas dû y aller de main morte, hasarda-t-il avec circonspection, épiant le visage du propriétaire.

- Ça, je vous jure que non ! affirma l'autre, une lueur de satisfaction dans les prunelles. Ceux qui avaient témoigné de la sympathie pour l'occupant ont été servis !

- Est-ce que les Roskovic n'ont pas été l'objet de représailles ? s'informa Marignier, suspendu aux lèvres du commerçant.

Celui-ci eut un petit recul.

- Comment ? Vous les connaissez ?

- Oui, plus ou moins. Un des fils, Bogdan, est actuellement en France. C'est un peu pour lui que nous sommes venus faire un tour par ici. A Dvrar, nous allons chez son frère.

Marignier ne risquait pas grand-chose puisque Stevan avait affirmé que Bogdan avait disparu.

- Ah ? fit l'hôtelier, estomaqué.

Puis, il se rembrunit et se rappela la question précédente.

- Oui, soliloqua-t-il, rêveur, ces gens-là ont durement payé l'amitié qu'ils avaient pour les Trudbenik.

- On en a tué ?

Cette interrogation directe sembla provoquer un certain malaise chez le tenancier.

- Non, répondit-il brièvement. Si vous voulez attraper le car de 9 h 25, vous avez tout juste le temps de boucler vos bagages.

Marignier comprit qu'en insistant davantage il éveillerait la suspicion de l'obligeant personnage.

- Veuillez préparer la note, dit-il en déposant sa serviette. Nous ne pouvons pas rater ce car.

Quand l'homme fut parti, Marignier mit rapidement Coplan au courant de la conversation. Attentif, Francis l'écouta pendant le trajet jusqu'à leurs chambres.

- Ça va, approuva-t-il avant d'entrer dans la sienne. Nous approchons de la vérité malgré le mur de silence qui semble exister autour de certains événements. L'ami Josip nous fournira peut-être les pièces manquantes de notre puzzle.

Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient dans la rue, leur valise à la main. Ils montèrent dans un autobus de la ligne régulière Bojanski-Petrovac. Comme le samedi était un jour de marché, ils eurent l'occasion de voir une foule pittoresque vêtue des costumes populaires locaux, riches en couleurs et en broderies.

Ils roulèrent par monts et vallées, découvrant tantôt des plaines fertiles, tantôt d'immenses forêts qu'avaient hantées les résistants yougoslaves durant les hostilités.

Pendant le parcours, les deux Français n'abordèrent plus les questions qui les préoccupaient. A l'un des arrêts, Marignier acheta un journal en serbo-croate qu'il se mit à lire en dépit des cahots qui secouaient le car.

Coplan regardait par la vitre, intéressé par le paysage mais l'esprit ailleurs. Au bout d'une heure et demie, le véhicule atteignit la localité de Dvrar.

Dès l'approche, des entassements de planches et des troncs d'arbres couchés sur le sol annonçaient un centre d'exploitation forestière.

Descendus de l'autobus, les deux voyageurs s'enquirent de la scierie de Josip Roskovic. Elle se trouvait un peu en dehors de l'agglomération, en plein bois.

Coplan décida d'y aller séance, tenante et de déjeuner après. Il ne pouvait plus s'offrir le luxe de perdre une minute.

- Drôle de coïncidence, émit soudain Marignier alors qu'ils progressaient sur un sentier dominé par de hautes frondaisons. Savez-vous que c'est demain que se disputent à Paris les compétitions de nage France-Yougoslavie ?

- Non ? fit Coplan, surpris.

- Si... L'équipe yougoslave est arrivée hier à Paris, c'est signalé dans le journal. Les ,matches dureront une quinzaine de jours.

- Bigre, lâcha Francis. Voilà qui serait un moyen commode pour pénétrer en France sans éveiller l'attention. Ces gars-là vont donc séjourner chez nous pendant toute la durée du voyage de Tvornik ?

Puis, après réflexion, il ajouta :

- Je veillerai à ce que leurs papiers fassent l'objet d'une vérification très poussée. S'il y a parmi ces sportifs un type de Knin ou de Dvrar, je le cuisinerai à bloc, vous pouvez m'en croire.

Ils débouchèrent dans une petite clairière au centre de laquelle s'érigeaient une cabane en rondins et un hangar en planches. Les scies mécaniques ne fonctionnaient pas ; un silence paisible, strié de chants d'oiseaux, planait sur ce décor sylvestre.

Vous n'êtes pas armé ? demanda Francis à son compagnon.

- Non, dit Marignier d'une voix peu rassurée.

## CHAPITRE X

Les deux hommes s'avancèrent dans la clairière. On ne voyait personne. Ils marchèrent jusqu'à proximité immédiate de la grande cabane, foulant un sol encombré de copeaux et de morceaux de bois, déchets et chutes accumulés par des semaines d'activité artisanale.

Une grande scie mécanique était installée en plein air, à quinze mètres de l'entrepôt. Une vivifiante odeur de résine et de planches fraîches aromatisait la brise.

- Quelqu'un ? appela Marignier d'une voix incertaine.

L'écho se répercuta sur les troncs de la forêt. Immobiles, les deux Français tendirent l'oreille.

Soudain, un homme d'une quarantaine d'années apparut sur le seuil de la cabane, les poings sur les hanches. Il dévisageait les intrus sans aménité.

- Zdrave jeta-t-il, plutôt hargneux. Que voulez-vous ?

Il avait la tenue classique des bûcherons, chemise crasseuse à col ouvert, manches retroussées, pantalon de velours côtelé serré aux chevilles et renforcé de pièces de cuir.

- Vous êtes bien Josip Roskovic ? s'informa Marignier.

- Oui. Et alors ?

- Nous venons chez vous après une entrevue avec Stevan Trudbenik, de Knin, précisa le Français.

Le visage hâlé de Josip se rembrunit encore, comme si l'évocation de ce nom lui était désagréable.

- Pourquoi venez-vous me voir ? questionna-t-il, méfiant, sans s'aviser du regard attentif que Coplan faisait peser sur lui.

- Nous recherchons Petar Trudbenik, expliqua Marignier. Un membre de sa famille est décédé en France et lui a laissé un petit héritage. Votre sœur n'a-t-elle pas été fiancée à lui ?

Josip contempla ses deux visiteurs d'un œil méditatif, puis il leur fit signe d'entrer dans la cabane. Coplan emboîta le pas à Marignier tout en jetant un dernier regard circulaire avant de pénétrer dans la construction. On entendait au loin les coups d'une cognée s'abattant avec régularité dans un tronc.

Une salle de cinq mètres sur quatre servait d'habitation. Une table, de fabrication fort primitive, en occupait le centre ; des lampes-tempête étaient accrochées aux parois. Ouverte, une double porte permettait d'apercevoir un atelier assez vaste, doté d'établis équipés de scies circulaires. Au fond, une autre porte ouvrait directement sur l'entrepôt. Quatre couchettes deux fois deux superposées tapissaient l'un des côtés de la salle d'accueil.

Josip désigna d'un hochement du menton des escabeaux, invitant les deux étrangers à s'y asseoir. Il alla décrocher une fiasque de vin pendue .à un clou, rafla trois gobelets sur une étagère.

- Qu'est-ce que ma sœur a à voir là-dedans ? s'enquit-il, les yeux rivés sur le vin qu'il versait.

- Rien, si elle n'est pas devenue la femme de Petar, dit Marignier. Mais ça peut l'intéresser si elle vit avec lui.

Coplan, qui assistait à l'échange de répliques sans en saisir un mot, aurait donné gros pour pouvoir conduire cet interrogatoire comme il l'entendait. Il ne craignait pas une maladresse de la part de

son compatriote mais, sachant combien un seul mot peut avoir d'importance dans un dialogue de ce genre, il rongeait son frein à l'idée qu'un indice quasiment à portée de la main pouvait encore lui échapper.

- Je ne sais pas où habite Blatcha, affirma Josip en portant son gobelet à ses lèvres.

Il but à larges goulées, puis il déposa le récipient sur la table avec brutalité et ajouta :

- Ni Petar non plus.

Marignier, désappointé, entreprit de traduire les réponses laconiques de l'artisan.

- Ça ne fait rien, dit Coplan. Moi, je le sais. Entreprenez-le sur les événements de la libération.

Marignier, sous couvert de ménager les intérêts d'autres héritiers éventuels, s'informa si les parents directs de Petar étaient encore en vie.

- Stevan est mieux renseigné que moi là-dessus, rétorqua Josip, un pied appuyé sur un escabeau et le coude sur le genou.

- Il s'est montré d'une discrétion exagérée, déplora Marignier. J'ai eu l'impression qu'il voulait me cacher quelque chose. Pourquoi ? Y a-t-il eu une sombre affaire dans cette famille ?

Josip émit un ricanement.

- Moi, déclara-t-il, je ne m'occupe pas des affaires des Trudbenik.

A ce moment-là, un pas foula le tapis de copeaux couvrant le sol de la clairière. L'attention du Croate fut détournée par ce bruit feutré annonçant l'arrivée d'un autre personnage. Coplan, placé en retrait, ne pouvait voir à l'extérieur. Suivant le regard de Josip, Marignier se pencha pour apercevoir l'individu qui venait si malencontreusement interrompre la conversation.

Il entrevit un homme qui, d'après son costume, était un naturel du pays. L'inconnu s'approcha, se faufila dans l'encadrement de la porte, jeta un regard étonné sur l'assemblée.

Coplan eut un recul. Instinctivement, sa main chercha un pistolet inexistant. Les yeux du nouveau venu se durcirent subitement dès qu'ils se posèrent sur Francis. L'homme eut un geste fulgurant, un Mauser apparut dans son poing.

- Bonjour, Milan, dit Coplan en français, l'air enjoué. Vous êtes en vacances ?

L'autre s'était ramassé comme un fauve. Le canon de son automatique allait de Coplan à Marignier, une expression de colère et d'effarement contractait sa figure.

Au lieu de répondre à la question, il proféra une longue phrase en serbo-croate à l'intention de Josip. Ce dernier sursauta, jura et frappa la table du plat de sa main. Un couteau surgit comme par miracle de sa poche, la lame se détendit hors du manche avec un claquement sec.

Les yeux injectés, Josip marcha sur Marignier, poignard en avant. Milan stoppa son avance en articulant encore deux ou trois phrases, sans toutefois perdre de vue les deux prisonniers.

A contrecœur, Josip s'abstint d'égorger Marignier sur place comme il en avait l'envie manifeste. Il parut reprendre possession de lui-même après un premier mouvement commandé par une impulsion irréfléchie.

- Que faites-vous ici ? demanda Milan d'une voix aigre. Vous auriez été mieux inspiré en regagnant Paris.

- Je commence à le croire, admit Coplan de bonne foi. Comment vont Petar et Kosta ?

Marignier tremblait comme une feuille. Ce revirement inattendu lui glaçait le sang dans les veines. Il n'avait jamais vu Milan et il ignorait le rôle que ce type jouait dans l'affaire, mais il se rendait parfaitement compte que sa propre vie ne tenait plus qu'à un fil.

Milan referma derrière lui le lourd battant de bois. Un travail obscur devait s'accomplir dans sa tête car il demeura silencieux pendant plusieurs secondes.

- Vous êtes un salaud, finit-il par prononcer au terme de son raisonnement. Vous avez essayé de nous posséder depuis le début. Vous voulez protéger Tvornik, c'est clair.

Coplan ne réfléchissait pas moins vite que le Croate. Maintenant, plus question de raconter des blagues. Sa présence à Dvrar, chez le frère de Blatcha, ne laissait plus aucun doute sur ses objectifs.

- Rengainez votre flingue, vous faites peur à mon copain, grommela-t-il. Ça vous regarde, si je m'intéresse à Blatcha ?

Rageur, Josip se mit à aboyer. Il voulait savoir ce qui se disait entre Milan et le Français Son compatriote entreprit de le mettre au courant, mais il dut probablement raconter ce qui s'était passé à Belgrade car son exposé fut assez long.

Marignier, qui écoutait avidement, comprit que Francis et lui étaient tombés dans un sacré guêpier dont ils avaient peu de chance de sortir vivants. Tous deux désarmés, à la merci d'Oustachis pour qui un meurtre de plus ou de moins ne compte pas, ils ne pouvaient plus entretenir qu'un seul espoir : celui d'être tués sans tortures préalables.

Lorsque Milan eut fini de parler, Josip hocha la tête et alla décrocher du mur de rondins une longue corde ressemblant à un lasso. Marignier crut qu'on allait les pendre, et ses lèvres se décolorèrent.

Coplan comprit qu'il n'y avait d'autre issue que dans la fuite. Toutefois, le pistolet braqué vers sa poitrine à une distance de deux mètres le dissuadait de passer à l'action pour le moment.

Josip ligota Marignier comme un saucisson, des pieds à la tête. Puis, comme quatre ou cinq mètres de corde restaient disponibles, il s'en servit pour ficeler Coplan de la même manière, tout en laissant un mètre d'écart entre les deux prisonniers. Entravés jusqu'aux genoux, ceux-ci ne pouvaient plus accomplir que de très petits pas.

Milan surveilla l'opération sans détacher son index de la détente du Mauser. Quand il fut assuré que les Français étaient hors d'état de se montrer agressifs, il remit son pistolet dans sa poche et dit à Josip :

- Petar avait pensé qu'il valait mieux laisser la vie sauve à ce type parce qu'il n'était pas très sûr d'avoir affaire à un ennemi. Maintenant, tout est changé : la preuve est faite que ce cochon essayait de nous avoir. Et s'il est venu fouiner par ici, c'est qu'il approche de la vérité. Reste à voir comment nous allons le supprimer proprement.

Marignier écoutait, transi d'effroi. Toute violence l'épouvantait, et le seul fait d'entendre parler de l'assassinat de Coplan aurait suffi à le terroriser, même si son sort personnel n'avait pas été en question.

- Pas difficile, disait Josip en se servant un deuxième gobelet de Vin. On va leur coller une balle dans la nuque et les enterrer dans le bois. Ni vu ni connu.

Milan secoua la tête, négativement.

- Cette solution ne vaut rien, répliqua-t-il. Cet homme est un envoyé officiel du gouvernement français. S'il disparaît sans laisser de traces alors qu'il enquête sur l'attentat projeté contre Tvornik, ça va déclencher du grabuge.

Après réflexion, Josip maugréa :

- On ne peut tout de même pas accompagner ces deux types jusqu'au train de Zagreb et leur souhaiter bon voyage !

- Non, mais on pourrait les faire crever comme s'il s'agissait d'une mort naturelle, accidentelle. Ça couperait court aux interprétations fâcheuses.

- Tu as raison, approuva tout de suite Josip, c'est la bonne formule. Mais comment va-t-on s'y prendre ?

- Faut voir, dit Milan, songeur. D'ailleurs, rien ne brûle. On va commencer par les coller dans l'atelier, ils seront toujours moins visibles qu'ici.

De commun accord, les deux Croates empoignèrent les prisonniers pour les traîner dans la salle voisine et les jeter par terre sur un tas de copeaux. Ensuite, Milan alla boucler la porte donnant sur l'entrepôt et raccompagna son acolyte dans la salle d'accueil. La double porte de communication fut également fermée, condamnée par un verrou de bois.

Couché sur le flanc, Coplan demanda à mi-voix :

- Qu'est-ce qu'ils ont raconté, dans leur charabia ?

- Qu'ils allaient nous tuer, gémit Marignier, les traits décomposés. Mais ils veulent que notre mort paraisse naturelle. Ils cherchent un moyen.

- Vous n'avez pas pu comprendre s'ils allaient nous interroger au préalable ? s'inquiéta Francis, soucieux. Ils n'attendent personne ?

- Je n'ai pas eu cette impression... Chut, ils discutent encore.

De fait, au travers de la cloison, les voix de Josip et de Milan étaient clairement perceptibles. Les deux hommes continuaient à

bavarder sans se préoccuper de la proximité des deux Français, ceux-ci étant appelés à mourir dans les heures suivantes.

L'esprit tendu, Marignier concentra toute son attention sur le bruit de leurs voix et put suivre leur colloque.

- Ce salopard est dangereux, grinçait Milan. Il était parvenu à me bourrer le crâne. Figure-toi que je suis monté dans sa chambre, à l'hôtel Kasina, à Belgrade. J'avais l’œil ouvert, naturellement, car il aurait pu me coincer sans difficulté. Mais non... Il est tout sourire, me refile un film sur lequel est retracé l'itinéraire de Tvornik en France. Pour 50 000 dinars... Quand j'ai eu la marchandise, je me suis encore tenu plus à carreau, tu t'imagines. Eh bien, tout se passe comme sur des roulettes, le gars se laisse gentiment emmener, croyant qu'on va l'embarquer dans l'avion de Paris.

Marignier se détourna vers Coplan, souffla :

- Il raconte toute votre histoire. Ne bougez pas.

Dans la salle voisine, Milan continuait :

- Après, Petar et Kosta l'ont trimbalé à la villa de Vrinca pendant que moi je venais te mettre au courant. Il a dû s'évader, Dieu sait comment ! Pourvu qu'il n'ait pas liquidé les copains, là-bas.

- Facile à savoir, dit Josip. Tu vas descendre à Dvrar et donner un coup de téléphone. Si Petar et Blatcha sont indemnes, rassure-les en disant que nous tenons leur oiseau.

- Oui, agréa Milan. Je vais le faire. Je ne suis pas tranquille à leur sujet. Quoique....

- Quoi encore ?

- Je ne crois pas, après tout, que ce Français les ait démolis. Il voyait plus loin. C'est notre organisation qu'il vise. S'il avait su comment nous comptions nous y prendre pour descendre Tvornik, il ne serait pas ici en ce moment.. Qu'est-ce qu'il t'a demandé ?

- Lui, rien. C'est le vieux con qui m'a tenu la jambe. Il voulait savoir où perchait Petar.

- Ça alors, ragea Milan. Et l'autre en venait ! Il s'interrompit un instant puis décida :

- Ces deux types nous ont assez fait suer. On va leur régler leur compte au plus vite. Tu ne pourrais pas leur faire dégringoler un tronc d'arbre sur le crâne ?

- Si, mais les flics trouveraient ça quand même bizarre. Il faut qu'en apparence nous soyons complètement en dehors du coup.

Un silence sinistre régna dans la salle, attestant que les Oustachis se creusaient la cervelle pour sortir de cette impasse.

Coplan remuait distraitement le bout de son pied dans la sciure, cherchant de son côté à élaborer une tactique comportant le moins de risques possible. Il devait tenir compte du fait qu'un homme de cet âge, peu vigoureux et assez pusillanime, devait participer à la fuite. Ni voiture ni autre véhicule à leur disposition. Il faudrait cavaler, tout bonnement.

Une rainure se dessina dans le plancher à l'endroit où le soulier de Coplan balayait la surface. Elle n'attira pas spécialement son attention, sollicitée par des problèmes d'un autre ordre.

Qu'était venu faire Milan dans cette scierie de la forêt de Dvrar ? Il n'avait sûrement pas traversé tout le pays pour le plaisir de dire bonjour au frère de Blatcha ? Par quelle coïncidence la bande de Belgrade avait-elle envoyé un émissaire ici, en cet endroit perdu ?

Coplan se dit que même si Milan n'avait pas surgi de façon aussi malencontreuse, Marignier aurait toujours pu saliver : Josip n'aurait rien lâché car il devait appartenir à l'organisation.

A côté, la conversation reprit. Josip mâcha un juron puis déclara d'un ton de jubilation :

- J'ai trouvé un bon truc ! Rien ne peut avoir l'air plus naturel que ça.

- Ah ? fit Milan, très intéressé. Qu'est-ce que c'est ?

- Une vipère poskok, indiqua Josip, triomphant. On la fera mordre l'un des types à la cheville et l'autre à la main.

Dans l'atelier, Marignier verdit. Il connaissait l'effet du venin de ces serpents, dont la morsure est mortelle. La gorge serrée, il ne put relater à Coplan ce qu'il venait d'entendre. Le cœur battant à tout rompre, il tâcha de ne pas perdre une syllabe du dialogue.

- Excellent, approuvait Milan. Cette nuit, nous irons les conduire à trois quarts d'heure d'ici pour qu'ils soient bien en dehors des limites de notre exploitation. On fera la petite opération sur place ; ce sera plus facile que de trimbaler des cadavres. Mais où dénicher une vipère gonflée à bloc ?

Anton, laissa tomber Josip. Il en a toujours. Il les collectionne pour l'Institut médical de Split. Demande-lui de t'en prêter une. Nous ne lui ferons pas de mal, à cette petite bête.

Il partit d'un rire homérique, enchanté de sa trouvaille.

- Je passerai chez lui en allant téléphoner, conclut Milan. Tiens, prends mon revolver. Je n'aime pas beaucoup te laisser seul avec ces deux emmerdeurs. Je serai de retour dans une heure au maximum.

- T'inquiète pas, fit Josip, confiant, le pistolet dans la main. C'est samedi, mes ouvriers ne sont pas là, mais je peux garder ces types tout seul. J'ai presque envie de les foutre en bas.

- Non, laisse-les où ils sont, conseilla Milan après une brève hésitation. Personne ne mettra les pieds dans l'atelier tant que tu es là.

- Et s'ils gueulent ?

Milan arbora une expression de dédain.

- Ils peuvent toujours y aller. Au premier cri, tu les endors.

Il prit sur la table l'un des gobelets que Josip avait remplis pour les visiteurs et le vida dans son gosier. Après un claquement de langue, il annonça :

- Je t'apporterai les dernières précisions. Quand envoies-tu un courrier ?

- Lundi, répondit Josip, son front bas sillonné de rides. C'est le dernier délai.

- Eh bien, nous en reparlerons tout à l'heure. Cette fois, nous aurons sa peau, à Tvornik. Et sans choc en retour.

- Pas trop tard, grimaça son interlocuteur, les yeux flamboyant de haine.

Milan opina, puis gagna la porte.

- Méfie-toi, répéta-t-il. Le vieux bonhomme est inoffensif, mais l'autre est malin comme un singe.

Sur quoi, il sortit et traversa la clairière à grands pas, laissant la porte large ouverte derrière lui.

Resté seul, Josip contempla pensivement le pistolet demeuré dans sa main. Il aurait aimé loger une balle dans la poitrine des deux étrangers couchés dans l'atelier. De quoi ces types se mêlaient-ils ?

Par acquit de conscience, il alla jeter un coup d’œil sur les prisonniers. Ceux-ci, toujours étendus à la même place et les bras collés le long du corps par la corde enroulée autour d'eux, lui rendirent son regard vindicatif.

- Vous vouliez me fabriquer, hein ? ironisa Josip, les coins de sa bouche abaissés. Eh bien, faites vos prières. Pour votre dimanche, vous allez avoir une grasse matinée qui n'en finira plus.

Frémissant de colère contenue, il referma la porte d'un coup de pied, replaça le verrou avec violence.

Marignier tourna la tête vers Coplan. Une grande détresse se lisait sur sa face blême.

Francis se rapprocha de lui à le toucher.

- Qu'ont-ils encore dégoisé ? s'informa-t-il en remuant à peine les lèvres.

Dans un chuchotement que le bruit des feuillages aurait suffi à couvrir, Marignier répéta les paroles des deux Oustachis.

- Hô, fit Coplan. Une vipère... Qu'est-ce que Josip a voulu dire en parlant d'en bas ? Il n'y a pas de cave ici, que je sache ?

Marignier haussa les épaules en signe d'ignorance. Ce détail lui semblait dénué d'intérêt ; la perspective de mourir avant l'aube prochaine bloquait dans son esprit toute autre considération.

Coplan repassa dans sa tête les révélations traduites par son collègue. L'idée le traversa que, canon sur la tempe ou crocs de vipère plantés dans sa chair, rien ne l'empêcherait de chercher à comprendre jusqu'à la dernière seconde.

Le courrier auquel Milan avait fait allusion, où devait-il rejoindre le futur assassin de Tvornik ?

## CHAPITRE XI

Coplan fit un clin d’œil à Marignier. Ce fut à la fois un encouragement et un signal. Josip était seul, c'était le moment où jamais.

D'un coup de reins, Coplan se mit en position assise, examina l'agencement de l'atelier. Le plus proche établi se trouvait à trois mètres des prisonniers. Bien que les mains de Francis fussent collées le long de son corps, il pouvait mouvoir ses doigts.

Il invita d'un battement de paupières son coéquipier à se redresser comme lui. Manguier essaya de détacher son buste du sol mais n'y parvint pas. Après deux ou trois essais infructueux, il lança à Francis un regard désespéré.

Coplan se fit pivoter sur ses fesses de manière à se placer en sens inverse, ses pieds venant près de la tête de l'homme allongé. Il se pencha en avant tant qu'il le put, saisit entre ses dents le lien qui s'enroulait autour du torse de Marignier et tira en arrière, les muscles du cou tendus comme des câbles.

Aidé de la sorte, le quinquagénaire réussit à s'asseoir. Coplan respira. Dans la pièce attenante, Josip se déplaçait parfois, cognait un escabeau ou se livrait à un bricolage quelconque.

En attachant les deux Français, le Croate avait bien pris garde de situer les nœuds hors d'atteinte de leurs mains. En outre, il avait serré à bloc, en spécialiste rompu au fagotage.

Coplan lorgna la lame d'acier dentelée de la scie circulaire fixée à l'établi. Le tout était d'arriver jusque-là sans faire de bruit.

Ramenant ses genoux vers sa poitrine, Francis tenta de prendre appui sur ses talons et de se relever d'une secousse. Sa première manœuvre se solda par un échec. Il recommença, portant au maximum le poids de son corps vers l'avant. Une terrible détente de ses jarrets lui permit de se lever aux trois quarts, mais son élan fut cassé par le morceau de filin qui l'amarrait à son compagnon. Il retomba aussi vite qu'il s'était dressé, s'écroula sur la poitrine de Marignier. Suant et soufflant, il se dégagea et entreprit de calculer un nouvel essai. Du fait qu'ils étaient ficelés tous deux comme des momies, le moindre mouvement exigeait une préparation minutieuse.

Les dents serrées, Coplan se remit à l'ouvrage. Cette fois, il parvint à se relever beaucoup moins vite. Lorsqu'il sentit la traction de la corde qui l'attachait à son collègue, il demanda à ce dernier de tenter un effort pour se soulever. Marignier fit comme il avait vu faire

; il replia ses jambes vers son corps et, courbant le dos, il porta son centre de gravité en avant.

Coplan fit alors appel à toute son énergie musculaire. Il releva, en même temps que son propre buste, les soixante-dix kilos de Marignier. Littéralement arraché vers le haut, celui-ci parvint à s'ancrer sur ses pieds et à se mettre debout.

Hors d'haleine, les deux hommes se regardèrent, réconfortés par ce premier succès.

- Vite, murmura Francis en désignant la scie.

Centimètre par centimètre, ils avancèrent parallèlement, leurs chaussures froissant les copeaux. Si Josip ouvrait la porte à ce moment-là, ils étaient flambés.

Le cœur battant de façon désordonnée, Marignier s'efforçait de ne pas contrecarrer la progression de Coplan. Il leur fallut plusieurs secondes pour atteindre l'établi.

Quand Francis toucha le banc de bois, il y appuya le bas de son dos et se fit basculer en arrière de façon à s'étendre sur la tablette. Là, il reprit la position assise et se fit reculer jusqu'à ce que la corde fût en contact avec les dents de la scie.

- Ne touchez ni pédale ni interrupteur, recommanda-t-il du bout des lèvres. Si cet engin se mettait en marche, je me ferais débiter en tranches comme du bois brut.

Marignier se changea en statue. Le comportement de Francis lui paraissait insensé. Il ne croyait absolument pas à la possibilité d'une évasion dans des circonstances pareilles. Et s'il n'y avait eu la perspective d'une morsure de vipère, il aurait supplié son collègue de renoncer. On ne peut rien contre la fatalité.

Mais tandis que Marignier s'abandonnait à un noir pessimisme, Coplan jouait des omoplates pour faire entamer la corde par les dents aiguës du disque métallique. Les doigts accrochés au bord de l'établi, il s'appuyait jusqu'à sentir la pointe des dents entrer dans sa chair. D'un mouvement régulier de haut en bas, il, usait patiemment les torons du filin.

Au bout de cinq minutes, il dut s'interrompre, le front mouillé et la bouche sèche. Il gonfla sa poitrine dans l'espoir de faire éclater le

lien mais ne réussit qu'à se meurtrir : cette damnée corde était encore trop solide.

Il se remit à l'œuvre avec obstination. L'acier ne coupait pas, il accrochait, ne rompant à chaque passage que quelques fils minces comme des cheveux.

Dans la salle voisine, Josip aiguisait à présent son couteau. Sans doute attendait-il l'arrivée de Milan avec impatience. Il devait être anxieux de savoir ce qui s'était passé à Belgrade. L'ombre commençait à se répandre sur la clairière ; le soleil fuyant vers l'ouest, ses rayons obliques étaient interceptés par la cime des arbres.

Marignier se pencha prudemment pour se rendre compte du degré d'usure de la corde.

- Bougez pas, lui souffla Coplan, la figure emperlée de sueur.

A vrai dire, il craignait de déclencher lui-même le mécanisme de mise en route.

La rupture se produisit alors qu'il ne s'y attendait pas. Le cordage cassa net.

Coplan redescendit de l'établi, fit jouer tous ses muscles pour se défaire des parties du lien encore tenues en place par des nœuds. Mais ceci ne fut plus qu'une affaire de quelques secondes et bientôt Francis fut complètement libéré. Sans tarder, il s'attaqua aux entraves de Marignier, le débarrassa à son tour.

Le regard de Coplan fut à nouveau attiré par la rainure qui coupait transversalement le plancher. Il devait y avoir une trappe, une partie mobile dissimulant un local souterrain... C'est à cela que Josip avait dû faire allusion en parlant d'en bas. De toute façon, cette cave n'était pas une issue vers la forêt, et Francis s'en désintéressa.

Filer par l'entrepôt n'offrait pas de difficultés, sinon que le bruit du battant de la double porte attirerait Josip comme un paratonnerre attire la foudre.

Ceci fit naître une idée dans l'esprit surchauffé de Coplan. Il dénoua la corde de manière à disposer d'une longueur d'une dizaine de mètres. En quelques enjambées silencieuses, il atteignit le

vantail, dégagea le loquet et attacha l'extrémité du filin à la poignée. Ensuite, il revint sur ses pas, fit signe à Marignier de l'imiter.

Se couchant dans la sciure, tout contre les gonds de la porte communiquant avec la salle où se tenait Josip, il tira doucement sur l'autre extrémité de la corde. Le vantail donnant sur l'entrepôt s'ouvrit avec lenteur en émettant un grincement plaintif.

Josip rafla d'un geste preste son pistolet gisant sur la table. En deux bonds, il fut devant la porte. Persuadé que les captifs étaient en train de filer par-derrière, il arracha le verrou de bois, ouvrit et vit en effet que le double panneau du bout de l'atelier était large ouvert. Il se précipita, pistolet au poing.

Ses chevilles furent happées au passage et il plongea tête en avant dans les copeaux. Avant qu'il ait eu le temps matériel de réaliser qu'il était tombé dans un piège, une planche s'abattait sur son crâne avec un bruit sourd.

- Et d'un ! fit Coplan à haute voix en sautant sur ses pieds.

Il récupéra le Mauser, aida Marignier à se relever. Ce dernier, les jambes flageolantes, était l'image même du désarroi.

- Un peu de nerfs, voyons, lui dit Francis d'un ton comminatoire. Allez vous poster près d'une fenêtre et signalez-moi l'arrivée de Milan.

Fouetté par cette voix aux résonances cinglantes, Marignier s'empressa d'obéir.

Courbatu, les membres endoloris, son œil bandé le faisant souffrir à nouveau, il repassa dans la pièce voisine et, de l'embrasure de la fenêtre, promena un regard inquiet sur la clairière noyée de pénombre.

Josip avait été durement sonné. Il gisait sur le ventre, coudes écartés, la joue gauche contre le sol. Coplan se pencha, passa ses doigts dans les cheveux de l'homme évanoui afin de vérifier s'il ne lui avait pas fracturé le crâne. Il ne découvrit qu'une forte ecchymose d'un rose sale, exactement à l'occiput.

Le Croate resterait peut-être encore de longues minutes dans les songes, mais il finirait par reprendre conscience.

Coplan se demanda pour quelle raison Milan avait déconseillé de conduire les prisonniers en bas, alors qu'ils y eussent été mieux

bouclés.

Ne trouvant pas de réponse, Francis entreprit de déblayer le plancher pour dégager entièrement la trappe. Il mit à jour un gros anneau de fer encastré dans son alvéole. Intrigué, il souleva le panneau, le rabattit complètement. Un escalier s'offrit à sa vue, les marches se perdaient dans une obscurité totale.

Après un coup d’œil à Josip, Coplan alla chercher une des lampes-tempête de la salle d'accueil. Au moment de l'allumer, il dit à Marignier, pétrifié à son poste de guetteur :

- Faites un peu de lumière ici aussi. Milan pourrait trouver bizarre, que son copain reste sans éclairage. Désormais, ouvrez surtout vos oreilles.

- Mais... où allez-vous ? bégaya son associé en le voyant repartir.

- Une petite incursion dans les catacombes. Il y a une cave, et elle contient peut-être autre chose que du pinard.

Coplan regagna l'atelier, muni de son luminaire. Josip n'avait pas bougé d'un millimètre. Pour toute sécurité, Francis lui ligota les chevilles avec le bout libre de la corde, puis il s'engagea dans l'escalier.

Il descendit plus d'une vingtaine de marches avant d'arriver au fond. Et il ne dut pas explorer beaucoup pour apprendre à quoi servait ce sous-sol. Les parois étaient tapissées de caisses. Seules deux d'entre elles étaient ouvertes, mais cela suffisait pour indiquer ce que contenaient les autres : un magnifique assortiment de pistolets, de mitraillettes et de grenades. Le tout de marque allemande : Zauber.

Coplan ne s'attarda pas à admirer cet arsenal. Il remonta en vitesse, referma la trappe et la recouvrit d'un mélange de copeaux et de sciure.

Il déposa son fanal sur l'établi le plus proche et revint vers le type inanimé, puis il le fixa durant quelques secondes d'un regard perplexe.

Le dilemme qui l'obsédait depuis le début de son enquête se posait à nouveau, et avec une acuité accrue. Devait-il simplement empêcher l'attentat de se produire et donc renoncer à coincer le candidat meurtrier ? Ou bien devait-il prendre ce dernier en flagrant

délit, quitte à ce que Tvornik l'échappe belle mais soit désormais à l'abri d'une autre tentative du même genre ?

Coplan aurait opté pour la première solution s'il avait été certain que l'agression n'était motivée que par des raisons purement intérieures à la Yougoslavie. Il ne le pouvait pas si le crime projeté était aussi dirigé contre la France.

La question capitale du mobile réel demeurant obscure, Coplan prit définitivement son parti ; il se détourna de Josip, alla rejoindre Marignier.

- Venez, dit-il. Plus vite nous serons à Split, mieux cela vaudra.

L'interpellé n'osa pas quitter la clairière du regard, bien que la décision de Francis lui parût incompréhensible.

- Vous... vous n'interrogez pas Josip ?

- Non. Je préfère que le grabuge se déclenche.

Médusé, Marignier renonça à demander de plus amples explications. Le principal, pour lui, c'était d'être en lieu sûr, de fuir cet endroit sinistre où un homme armé d'une vipère n'allait pas tarder à revenir.

Coplan ne sortit pas de la cabane par le chemin habituel. Il entraîna son compagnon vers l'entrepôt, ce qui les contraignit à retraverser l'atelier.

A l'abri des piles de planches, ils se faufilèrent entre les arbres pour décrire un arc de cercle et suivre un sentier parallèle à celui que devait emprunter Milan. Ils durent ainsi se frayer un passage dans des fourrés, progresser avec lenteur en trébuchant dans des ronces. Les sens aux aguets, ils avancèrent dans le bois qu'envahissait lentement la nuit.

A un moment donné, Marignier rattrapa Francis par le bas de sa veste et lui souffla en haletant :

- Attendez deux secondes, je n'en puis plus.

Ils firent halte, s'accroupirent sur, une racine. Coplan consulta sa montre. 6 heures moins 10.

Que ferait Milan quand il constaterait l'évasion des prisonniers ? Livrerait-il quand même au courrier qui devait partir de Dvrar les dernières instructions de Belgrade ou se réfèrerait-il de nouveau à Petar pour savoir si toute l'affaire ne devait pas être abandonnée ?

En ne commettant aucun acte agressif, Coplan espérait n'avoir pas détourné les Croates de leur entreprise. Ils continueraient à douter de lui, ils se perdraient en conjectures sur son véritable objectif. A aucun moment, il ne s'était posé en ennemi déclaré ; il s'était simplement soustrait aux tentatives de séquestration, alors que s'il l'avait voulu, il aurait pu démolir l'un après l'autre les divers participants au complot et réduire leurs plans à néant.

- Vous pratiquez un jeu dangereux, murmura soudain Marignier comme s'il lisait dans les pensées de Coplan. Cela peut vous retomber dessus de tous les côtés.

Coplan le savait fichtre bien, il haussa les épaules d'un air mécontent et dit :

- Ce serait trop beau si on pouvait tout résoudre à coups de revolver, nettoyer une dizaine de types pour en sauver un. Moi, je ne frappe qu'à bon escient, et quand j'ai bien compris ce qui se passe. Pas avant.

Ses derniers mots se perdirent dans les bruissements de la forêt. Au loin, à une cinquantaine de mètres, le sifflotement d'un homme en marche égrenait des notes claires.

Coplan et Marignier se tassèrent encore davantage. Le premier essaya de voir au travers des taillis, scruta l'espace qui les séparait du sentier.

La mélodie devint mieux perceptible, elle marquait une cadence. Le siffleur se rapprochait peu à peu d'un pas régulier. Francis se haussa très légèrement, ses yeux dépassant à peine le contour du fourré.

Une silhouette sombre se déplaçait non loin de lui. Milan. Il portait un paquet sous le bras - une sorte de boîte à biscuits - et se dirigeait tranquillement vers la scierie, rasséréné sans doute par sa communication téléphonique avec Belgrade.

Coplan caressa machinalement la crosse du Mauser enfoui dans sa poche. L'homme qui passait à proximité était à mille lieues d'imaginer que sa vie ne tenait qu'à une incertitude. Si Francis avait été en possession des quelques éléments qui lui manquaient encore pour résoudre son problème, Milan aurait probablement vu se coucher le soleil pour la dernière fois.

Visible de dos à présent, le Croate poursuivait sa route sinueuse. Dans dix minutes il arriverait à la scierie, son serpent sous le bras, et encaisserait son deuxième choc de la journée.

Le souffle court, Marignier attendait que Coplan le renseignât. Mais plusieurs secondes s'écoulèrent encore avant que son collègue lui intimât d'un signe de tête de repartir vers Dvrar.

Sortant des fourrés, les deux hommes rejoignirent le sentier et accélérèrent leur marche.

- C'était bien lui ? questionna Marignier, oppressé.

- Oui, confirma Coplan, taciturne.

- Et maintenant ? s'enhardit le quinquagénaire. Comment voyez-vous la question du mobile ? Nous ne sommes guère plus avancés que lorsque nous avons quitté Belgrade.

- Erreur, dit Francis. Un point capital est acquis. Je sais maintenant qui m'a possédé. Et pourquoi.

Dans le train qui les ramenait de Dvrar à Split, Marignier et Coplan se cantonnèrent tous deux dans un long mutisme. Le premier, parce que les incidents de la journée l'avaient anéanti. Le second, parce qu'il songeait à un proche avenir. Une erreur de sa part, le plus minime défaut de vigilance, et Tvornik était flambé.

Le trajet en avion de Split à Belgrade ne put s'effectuer que le lendemain, c'est-à-dire le dimanche. Les voyageurs rallièrent la capitale vers 6 heures du soir et Coplan s'opposa formellement à ce que son compagnon regagnât son domicile.

A plusieurs reprises, Marignier essaya de le faire parler, de sonder ses intentions, mais chaque fois qu'il aborda ce sujet il se heurta à un mur de silence. La seule déclaration que consentit à faire Coplan fut :

- Ne restez pas à Belgrade pendant les quinze jours qui viennent, et surtout, à aucun prix, ne repassez chez vous pour prendre des effets personnels.

Après une nuit calme dans un hôtel de deuxième ordre, ils se levèrent tard. Marignier voulut accompagner Francis à l'aéroport au

moment du départ de celui-ci pour Paris, mais Coplan s'y opposa.

- Montrez-vous le moins possible et attendez un message de moi pour renouer avec vos occupations antérieures, lui dit-il avant la séparation. N'essayez pas de communiquer non plus avec Mme Rodin. Vous m'avez donné un précieux coup de main et, si je réussis, je vous en devrai la meilleure part. Peut-être me reverrez-vous à Belgrade sous peu.

Sur ces paroles énigmatiques, il s'en alla. A 14 h 6, l'avion dans lequel il avait pris place décolla. L'appareil fut un peu bousculé au-dessus des Alpes, mais son trajet s'effectua dans le délai prévu.

Tout au long du vol, Coplan avait mis en place mentalement les précautions qu'il allait appliquer lors de l'arrivée du ministre yougoslave. A présent, il était certain que le coup aurait lieu.

Ramené en car d'Orly aux Invalides, il pensa au Vieux et à ce qu'il lui dirait. C'était bien la première fois qu'il était appelé à émettre des conclusions sur une affaire qui n'était même pas encore commencée !

Le mardi matin, quand Coplan fut introduit dans le bureau du Vieux, ce dernier lui décocha un regard interrogateur et s'abstint de le saluer par les commentaires acides qu'il ne manquait jamais de prononcer au retour de mission d'un de ses agents.

- Alors ? questionna-t-il en reléguant au second plan la besogne à laquelle il se consacrait un instant plus tôt.

- Pas lourd, annonça Coplan, laconique lui aussi. Une confirmation : le tuyau de Marignier était bon, on s'apprête à lessiver l'honorable Blagoje Tvornik sur notre territoire.

Le Vieux esquissa une grimace.

- Qui, on ?

- Pas la moindre idée.

La seconde grimace du Vieux fut encore plus laide que la première. Il se repoussa contre le dossier de son fauteuil et, une lueur métallique dans ses yeux inquiétants, il demanda sur un ton rogue

- Il vous a fallu six jours pour aboutir à ce prodigieux résultat ?
- Oui, affirma Coplan avec fermeté. Et si vous connaissez un type qui soit capable d'épingler des criminels avant qu'ils le deviennent, je suis tout prêt à lui céder ma place.
Le Vieux s'abîma dans la contemplation de sa table chargée de dossiers. Après une minute de silence menaçant, il articula :
- Je souhaite que votre voyage ait été un peu plus instructif que vous ne l'avouez, car je persiste à vous tenir pour responsable de la sécurité de ce diplomate. Et je ne peux, ni ne veux, mobiliser deux cents hommes pour pallier votre carence. Tâchez qu'il n'arrive rien.
Coplan ne se formalisa pas. Il appuya ses deux mains sur le rebord du bureau et dit en regardant son chef bien en face :
- J'espère que l'attentat aura lieu. La peau d'un ennemi vaut bien dix secondes d'émotion.
Et, en disant cela, il ne pensait pas à l'assassin.

## CHAPITRE XII

Comme Tvornik et sa suite devaient franchir la frontière le lendemain, mercredi, à 10 heures du matin, Coplan n'avait pas une seconde à perdre s'il voulait édifier autour du diplomate un barrage protecteur aussi efficace qu'invisible.
Muni par le Vieux de pouvoirs spéciaux, il se rendit en droite ligne à la D.S.T. où il prit contact avec un haut fonctionnaire, un homme d'une cinquantaine d'années, d'aspect assez terne, nommé Lepuix. A vue de nez, on l'aurait pris pour un chef de bureau des Contributions Indirectes plutôt que pour l'un des meilleurs techniciens du contre-espionnage.
Coplan lui exposa brièvement le cas :
- Je suis chargé de veiller sur la personne d'un ministre yougoslave qui arrive demain et qui doit avoir des entretiens avec deux hautes personnalités françaises à Vichy. Nous savons de source sûre qu'il est visé par un attentat. Je viens d'effectuer une enquête à Belgrade et je crois avoir délimité le milieu auquel

appartient le terroriste chargé de l'abattre. Pouvez-vous me montrer les fiches des Yougoslaves qui résident en France et dont certaines activités sont suspectes ?

- Rien de plus facile. Mais je crains qu'il y en ait un petit paquet.

- Tant pis. Il faut que je les vérifie toutes.

- Bon. Entendu. Je vais les faire rassembler. Grâce à notre système mécanographique, il y en a pour dix minutes.

Lepuix décrocha le téléphone, appela le service compétent et retransmit la demande de son visiteur.

Après avoir redéposé le combiné, il reprit :

- J'ai l'impression que vous cherchez une aiguille dans une botte de foin. Qu'est-ce qui vous permet de croire que l'individu réside en France ?

- Rien. Pure hypothèse, dit Coplan. Mais je ne peux omettre cette vérification. Il est, d'ailleurs possible que je vous demande d'attacher un inspecteur aux pas de certains de ces étrangers pendant la durée du séjour du ministre.

Lepuix fit une moue de contrariété.

- Je n'ai pas beaucoup de personnel... Sur quoi vous baserez-vous pour sélectionner vos suspects ?

- Lieu de naissance, ancienne appartenance au mouvement oustachi, non possession d'un passeport régulier.

- Critères assez vagues, émit Lepuix, dubitatif.

- Suffisants pour réduire dans une forte proportion le nombre de fiches à retenir.

A ce moment, on frappa à la porte et un employé porteur d'un casier de forme allongée fit son entrée.

- Posez-le là, Brulon, indiqua Lepuix en montrant un coin de son bureau. Je vous rappellerai quand nous aurons terminé.

L'employé se retira, le dos rond.

Lepuix invita Coplan à consulter les fiches contenues dans le casier. Chaque carte était porteuse de deux photos. Il y en avait moins que Francis ne le craignait : une cinquantaine.

Il les étudia une à une, espérant trouver un individu offrant une parenté, soit nominale, soit physique, avec les gens qu'il avait côtoyés là-bas. Pas une ne lui fournit un indice précis.

Finalement, il n'en retint que trois, celles de trois individus ayant eu des attaches avec l'Oustachi et tenus à l'œil par la D.S.T. à cause de fréquentations assez louches ou de moyens d'existence non contrôlés.

- Resserrez un peu la surveillance autour de ces trois bonshommes, demanda Coplan. Voici une copie de l'itinéraire que va suivre le ministre. Si les déplacements de l'un de ces Croates devaient recouper l'itinéraire en question, prévenez-moi sans délai. De toute manière n'arrêtez personne, même si vos inspecteurs constataient des choses bizarres. Informez-moi et laissez courir.

- D'accord, accepta Lepuix, soulagé de voir que les investigations se restreignaient à trois personnages. Je fais le nécessaire immédiatement. Je vous aviserai aussi dans le cas où on ne retrouverait pas l'un de ces suspects avant minuit. A ce moment-là, il faudrait mettre en branle la Sûreté.

- J'y vais de ce pas, dit Coplan. Quelques dispositions doivent être prises de ce côté-là également. Merci pour votre coopération.

Il quitta le bâtiment qui abritait les services de la D.S.T. et s'en fut non loin de là dans une des dépendances du ministère de la Justice. Il alla voir tout d'abord le commissaire Roger, au département de la Police des Étrangers. Comme chez Lepuix, il exposa l'objet de sa visite, remit une copie du trajet qu'effectuerait Tvornik et précisa ce qu'il désirait exactement

- Pourriez-vous passer au crible deux catégories de citoyens yougoslaves se trouvant sur notre territoire : primo, ceux qui sont entrés depuis un mois. La date du voyage du ministre a été fixée à cette époque. Secundo, ceux qui ont quitté leur domicile depuis huit jours pour se rendre dans une des localités que traversera Blagoje Tvornik. Le « mouvement » doit vous permettre de les identifier assez vite ?

Le commissaire arbora un air effaré.

- Mais cela va prendre un temps fou ! S'il n'y avait que Paris, passe encore. Mais procéder à cette enquête sur l'ensemble du territoire exigera plusieurs jours !

- Il me faut les noms, lieu et date de naissance avant demain 8 heures, dit Coplan, inflexible. Monopolisez autant de lignes

téléphoniques ou d'émetteurs-radio que vous voulez, mais je dois avoir ces renseignements avant l'arrivée des voitures officielles à la frontière.

Son interlocuteur leva les bras au ciel.

- Vous croyez que je n'ai rien d'autre à faire ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

- Parce que je n'étais pas là, tout bonnement. Ne soyez pas si modeste, commissaire, vous avez réalisé d'autres tours de force.

Coplan affichait un sourire d'autant plus irrésistible qu'il était étayé par un dynamisme communicatif.

- Bon, capitula l'officier de police, mais je dégage ma responsabilité si...

- Pas question ! trancha Coplan. Si ça tourne mal, vous serez dans le bain, comme moi. Et vous le savez bien.

L'autre eut une expression accablée, mais déjà son esprit agile évoquait les mécanismes administratifs à déclencher pour satisfaire son visiteur.

- Où faut-il vous envoyer les informations ? s'enquit-il, l'œil en alerte.

- Hôtel Beauséjour, Vichy. C'est là que j'établis mon quartier général. Même si je n'y suis pas, une liaison-radio permettra de m'atteindre.

- Je vais battre le rappel, promit le commissaire. Éventuellement, je vous enverrai les résultats au fur et à mesure qu'ils me parviendront.

- Parfait. Mais ce n'est pas tout.

La mâchoire du policier s'affaissa.

- Quoi encore ?

- Je voudrais séance tenante les fiches d'hôtel des sportifs de l'équipe de natation yougoslave arrivée à Paris vendredi dernier.

- Ça, ce n'est pas la mer à boire, fit le commissaire sur un ton suffisant. Je vais vous les procurer sur-le-champ.

Il appuya sur la touche d'un interphone, interpella un subordonné affecté à la mise à jour du fichier « Étrangers de passage », et lui réclama les documents réclamés par Coplan.

En attendant leur livraison, le fonctionnaire céda à la curiosité :

- Vous avez certaines raisons de penser que l'assassin se serait mêlé à ce groupe ?

- Je suis à peu près persuadé du contraire : les dirigeants de l'association sportive ont certainement arrêté les détails de cette compétition bien avant qu'il soit question d'un voyage officiel. Mais je ne peux pas me désintéresser des éventuels remaniements que l'équipe aurait subis peu avant son départ. La moindre anomalie devient digne d'intérêt, dans une affaire comme celle-ci.

- Vous craignez un nouveau Gorgulof (Nom de l'assassin du Président Doumer, en mai 1932, à Paris) ? interrogea le commissaire qui avait une excellente mémoire.

- Pas exactement. Celui-là, c'était un toqué. Ici, nous devons faire face à un individu parfaitement lucide, dont l'acte a été préparé de longue main et qui est secondé par une organisation puissante.

Les sourcils de Roger prirent une forme d'accent circonflexe.

- Vous prévoyez une attaque à la bombe ou au pistolet ?

- Je n'ai pas d'idées préconçues. Je crois seulement que les précautions sont bien prises pour que le type nous échappe une fois son coup accompli.

Un planton vint, sur ces entrefaites, apporter les fiches des vingt-deux nageurs de l'équipe yougoslave. Coplan les parcourut attentivement, s'attacha aux noms et aux localités dont ces sportifs étaient originaires. Aucun d'eux n'appartenait à la république de Croatie, ce qui était d'ailleurs assez surprenant.

- Néant, conclut Francis, désappointé. Gardez-les quand même à vue entre les matches et après. On ne sait jamais.

Il serra vigoureusement la main du commissaire Roger et sortit de l'édifice. Un beau ciel clair, ensoleillé, se reflétait dans les eaux de la Seine. Si Coplan n'avait pas été talonné par les courses qui lui restaient à faire, il se serait volontiers promené sur les quais, histoire de gaspiller un peu d'argent à acheter des bouquins qu'il n'aurait pas le temps de lire.

Vitupérant la dispersion des services ministériels, il se rendit au siège du département chargé de la protection des hautes personnalités françaises et des visiteurs de marque.

Sa méchante humeur s'aggrava quand il franchit le seuil de ce bâtiment : le Vieux avait beau dire, le responsable officiel de la sécurité de Tvornik, c'était Halluin. C'est à ce dernier que revenait le devoir de mettre en place un dispositif souple et efficace, susceptible de faire échouer une agression.

Coplan fut reçu par Halluin. lui-même. Celui-ci avait été avisé, par la voie normale, des missions qui lui incombaient du fait des entretiens prévus à Vichy. Dans le cadre de ces mesures de précaution, la sauvegarde de Tvornik et de sa suite était naturellement prescrite.

Sachant combien la plupart des fonctionnaires sont jaloux de leurs attributions et de leurs prérogatives, Francis commença par huiler les rouages.

- Je ne désire pas empiéter sur votre domaine, déclara-t-il en préambule, mais je crois que nous pouvons nous rendre de mutuels services en opérant la main dans la main. Le 2ème Bureau est intéressé. Ses sources dans les Balkans lui font craindre un attentat.

- Ah ? fit Halluin, consterné. Il y a un danger précis ?

- Oui. Disons un danger certain, mais imprécis. Or, l'idéal consisterait à donner au meurtrier l'occasion de se démasquer tout en l'empêchant de tuer. Il me le faut vivant. Ce n'est que par lui que nous parviendrons à mettre un terme à des manœuvres dirigées contre nous par une bande dont je connais les membres principaux.

Halluin se gratta la tête, souffla des poussières tombées sur son revers.

Très embêtant, cela, jugea-t-il. Et je ne suis guère partisan de ces acrobaties. Moi, on me paie pour ne pas prendre de risques. Aucun. Or, si je comprends bien vous voudriez jouer avec le feu, vous servir du voyage de Tvornik comme d'une souricière ?

- Oui et non. Je n'ai pas assez d'éléments pour empêcher quoi que ce soit : la catastrophe est dans l'air, il y a du pétard en perspective. Tâchons, vous et moi, de limiter les dégâts et d'en tirer profit.

- Je ne vois pas bien comment.

- Si, dit Coplan. Voici, à mon avis, ce qu'il y aurait lieu de combiner.

A son auditeur qui témoignait un intérêt vigilant, il décrivit un ensemble de mesures propres, non à éliminer le danger, mais à le détecter dès qu'il se manifesterait.

Une brigade mobile précéderait les deux voitures yougoslaves avec une heure d'avance. Elle s'assurerait qu'aucun traquenard n'était disposé sur la route et elle perquisitionnerait les localités dans lesquelles Tvornik séjournerait. Elle se disperserait ensuite pour occuper des endroits stratégiques autour de l'immeuble où le ministre ferait escale.

Parallèlement, des inspecteurs des Renseignements Généraux prendraient en filature les ressortissants yougoslaves habitant dans la localité. Ils n'agiraient que si l'un des étrangers sortait une arme de sa poche.

Les gardes du corps personnels du diplomate n'auraient à intervenir qu'en cas d'agression flagrante, totalement imprévisible.

Une liaison-radio permanente devait être établie entre la brigade mobile et le Q.G. de Vichy où afflueraient sans cesse les renseignements envoyés par la police des étrangers. Enfin, deux motards de la gendarmerie, équipés d'un talky-walky, communiqueraient sans arrêt avec la brigade. Roulant à cinq ou six cents mètres derrière le convoi, ils fermeraient la marche et interdiraient une attaque brusquée venant de l'arrière.

Halluin approuva sans mot dire ces dispositions à mesure que Coplan les énonçait. Elles ne différaient d'ailleurs pas sensiblement de celles qu'il avait prises d'ores et déjà. Il n'y avait qu'à parfaire les concordances, aligner les consignes et assurer au système une cohésion quasi militaire.

- Et vous ? s'enquit finalement Halluin. Où vous tiendrez-vous pendant les opérations ?

- A l'hôtel Beauséjour. Aussi longtemps que je n'aurai pas un élément décisif, je veux garder une vue d'ensemble. A la moindre alerte, je sortirai de mon trou, bien entendu.

- Moi, résolut Halluin, j'accompagnerai la brigade mobile, Je préfère avoir l’œil sur nos voyageurs. Sans cela, je ne dormirai pas tranquille.

- Eh bien, tant mieux, dit Coplan, satisfait.

Mais permettez-moi d'insister sur ce plan : si l'un de vos hommes est contraint de tirer, qu'il ne tue pas. L'interrogatoire du coupable doit demeurer possible.

- Vous me la baillez belle ! rétorqua le policier. Imaginez que le type dégoupille une grenade ? Faut-il lui permettre de la lancer ou lui casser la patte de façon qu'il saute avec son propre engin ?

Coplan eut un sourire ambigu.

- Ne coupons pas les cheveux en quatre. Même Napoléon faisait la part du hasard. Il est évident que, à choisir, mieux vaut descendre l'agresseur que laisser périr sa victime.

Le lendemain mercredi, à 10 heures, les deux voitures yougoslaves portant l'immatriculation de Belgrade passèrent du territoire helvétique en territoire français. Il n'y eut pas de formalités douanières, les occupants étant couverts par l'immunité diplomatique.

Halluin se présenta à Tvornik, lui souhaita la bienvenue, s'assura si la suite du ministre n'avait pas été modifiée en dernière minute.

Tout était comme prévu : chauffeur, secrétaire et un garde du corps voyageaient dans la première limousine. Tvornik, sa femme et ses deux enfants et un second détective étaient réunis dans la seconde. Le troisième garde du corps, en moto, fermait la marche.

Halluin demanda simplement d'être avisé si, en cours de route, le ministre désirait s'écarter de l'itinéraire envisagé. Tranquillisé sur ce point, il fit un signe discret à l'un des inspecteurs de la brigade mobile. Pendant une ou deux minutes, il parlementa encore avec le voyageur de marque, question de permettre à ses hommes de prendre une certaine avance sur la route de Lyon.

Dès lors, le mécanisme se mit à fonctionner avec une régularité impeccable.

Le déjeuner devant avoir lieu à Montluel, le seul Yougoslave qui habitait cette localité se trouva flanqué, sans qu'il s'en doutât le moins du monde, d'un ange gardien très effacé qui ne perdit pas de vue le moindre de ses mouvements.

L'hôtel où descendraient les neuf étrangers fut fouillé de fond en comble, au grand ahurissement de son propriétaire, après quoi des messieurs très bien s'installèrent au salon, dans la salle de restaurant et au bar ; ils affectèrent de ne pas se connaître et se conduisirent en touristes oisifs.

Pendant ce temps-là, sur la route, même un observateur des plus perspicaces n'aurait pu soupçonner la moindre corrélation entre le passage d'une berline noire immatriculée dans la Seine puis, un quart d'heure plus tard, celui de deux voitures noires filant à quatre-vingt-dix. Le motocycliste poussiéreux qui venait deux cents mètres derrière n'avait certes aucune accointance avec les occupants de ces luxueuses limousines. Et si deux motards de la police routière surgissaient dans le lointain, quelques secondes plus tard, c'est qu'ils accomplissaient leur randonnée réglementaire.

A Vichy, à l'hôtel Beauséjour, Coplan se tournait les pouces dans la chambre qu'il avait réquisitionnée et qui, pour la circonstance, avait été dotée d'un émetteur-récepteur sur ondes courtes travaillant en phonie.

Avec Francis se trouvait un opérateur de la Sûreté, un gars appelé Zanzibar par les diverses voix que faisait entendre le haut-parleur. Coplan savait que cette appellation n'était qu'un indicatif, mais il l'avait adoptée pour interpeller son collaborateur quand la nécessité s'imposait.

Il avait dépouillé les listes communiquées par le commissaire Roger sans y découvrir une piste valable. On lui avait signalé que trois ressortissants yougoslaves avaient quitté leur domicile au cours des jours précédents, l'un pour Lyon, le second pour Clermond-Ferrand et le troisième pour Marseille.

Aussitôt, Francis avait prescrit qu'on localise ces individus et qu'on les file sans arrêt.

D'autres avis du même genre se succéderaient probablement pendant toute la semaine, et chaque fois les intéressés seraient tenus à l’œil jusqu'au moment où Tvornik et sa suite auraient dépassé la localité désignée.

Maintenant que le filet était tissé, qu'il n'y avait plus qu'à attendre l'attaque, Coplan se sentait énervé par son inaction forcée. Il fumait

Gitane sur Gitane, se demandant s'il supporterait cette stagnation pendant dix jours.

- Dis donc, Zanzibar, prononça-t-il en fixant sa montre. D'après l'horaire, ils doivent être à Pont-d'Ain. Appelle un peu Montluel pour voir si rien ne cloche.

L'opérateur décrocha le micro, mit le contact et se mit à égrener l'indicatif de la brigade mobile. La communication s'établit sans difficulté.

Coplan entendit une voix nasillarde énumérer les vérifications faites et préciser que le seul Yougoslave du patelin était rentré chez lui pour casser la croûte.

Là-dessus arriva un appel signalant qu'un des nageurs du match France-Yougoslavie n'était pas rentré à son hôtel la nuit précédente mais que, de l'avis de l'entraîneur et de ses coéquipiers, il devait être dans le lit d'une fille du quartier de la Madeleine. On poursuivait les investigations à ce sujet.

Coplan haussa les épaules, écrasa sa cigarette dans un cendrier. En réalité, il n'escomptait pas grand-chose du vaste système qu'il avait édifié.

La mise en branle de tous ces services, cette Minutieuse machinerie bien rodée, ces concours innombrables disséminés dans toute la France devaient, en toute logique, le prémunir contre une fâcheuse surprise. Et pourtant, il n'avait pas confiance.

Au fond de lui-même, il ressentait l'impression bizarre de n'avoir pas attaché une importance suffisante aux incidents qui avaient jalonné son enquête à Belgrade, à Knin et à Drvar.

Distrait au point de ne plus écouter les bavardages du haut-parleur, il récapitula les illogismes de certaines situations qu'il avait vécues.

Il ne s'était pas vanté en affirmant à Marignier qu'il savait qui l'avait mené en bateau et pourquoi.

Triffels les avait fabriqués tous les deux, jusqu'à la gauche. Le véritable promoteur de l'attentat, c'était lui, l'Allemand. Il avait d'excellentes raisons pour agir comme il l'avait fait : d'abord et avant tout, éloigner de lui l'attention du 2ème bureau. Ensuite, protéger le candidat meurtrier en feignant d'aider aux recherches.

Mais si Triffels était l'instigateur - et le bénéficiaire - de l'attentat, les Croates étaient les exécutants. Blatcha avait avoué leur participation ; l'assassinat de la pauvre Mme Rodin était une fausse manœuvre commise par Petar et Kosta, fausse manœuvre attribuable à leur agitation en voyant qu'un Français s'occupait trop de leurs affaires ; Milan et Josip étaient deux maillons de la chaîne conduisant à l'agresseur de Tvornik.

Mais pourquoi, dans ces conditions, Petar avait-il brûlé le film ?

La réponse s'inscrivit clairement dans le cerveau de Coplan. C'était tellement limpide qu'il en eut une sueur froide.

## CHAPITRE XIII

Vers midi et demi, Coplan dit à Zanzibar :

- Demande à ton copain de la Mobile d'appeler le directeur Halluin au micro.

L'opérateur renoua la liaison, transmit cette requête par les ondes et reçut l'accusé de réception.

A Montluel, dans l'hôtel où Tvornik était en train de déjeuner avec sa famille, un élégant pensionnaire traversa le restaurant pour aller au bar. Il s'assit sur un tabouret, à côté d'Halluin qui sirotait une fine à l'eau, et lui glissa discrètement :

- Vichy voudrait vous parler.

Halluin opina, descendit de son siège, se dirigea vers le hall. Il monta au premier étage, pénétra dans la chambre 3 dont les deux fenêtres ouvertes donnaient sur la rue. Assis de côté, sur le rebord de l'une d'elles, un inspecteur observait la rue.

L'émetteur-récepteur était posé sur la tablette en marbre de la commode, un opérateur coiffé d'une paire d'écouteurs surveillait l'aiguille de l'ampèremètre d'antenne.

Halluin vint se poster près de l'appareil tandis que l'opérateur lui tendait son casque et lui-passait le micro.

- Ici, Dakar. J'écoute, énonça le directeur.

- Avez-vous sous la main la liste des gens qui accompagnent Tvornik ? questionna Coplan avec un calme absolu, bien que son système nerveux fût parcouru par des décharges électriques.

- Oui, dit Halluin. Pourquoi ?

- Voulez-vous me lire les noms du secrétaire, du chauffeur et des gardes du corps ?

- Une seconde...

Le haut-parleur émit un bruit de papier qu'on déplie, puis la voix d'Halluin résonna de nouveau dans la pièce, à dix centimètres de l'oreille de Coplan.

- Voici... Chauffeur : Jakov Cipra... Secrétaire : Ante Zadrugar. Détectives : Ljudevit Kulpin, Miloje Teko et Bogdan Roskovic.

Bien qu'il s'y attendît, Coplan faillit sauter au plafond. Il retint l'exclamation qui voulait jaillir de sa gorge et fit un violent effort pour ne pas trahir sa jubilation. Le propre frère de Blatcha et de Josip était garde du corps du ministre !

Voilà pourquoi Petar avait brûlé le film ! Il n'avait nul besoin du programme détaillé des déplacements de Tvornik puisque le candidat meurtrier allait suivre sa victime pas à pas, officiellement !

- Pourquoi me demandez-vous ça ? s'informa Halluin en repliant la liste pour la remettre dans sa poche.

Coplan lui répondit d'une voix naturelle : Pour compléter mon dossier. Je m'emmerde à cent à l'heure ici.

- Souhaitez que cela continue, dit Halluin. Moi, je suis sur les dents. Vous m'avez fichu le trac, avec votre combine.

- Ne vous frappez pas trop. Le drame n'est pas imminent.

- Qu'est-ce que vous en savez ?

- Si le type agit, ce sera après les entretiens de Vichy, pas avant.

- Sur quoi repose votre opinion ?

- Sur le fait que l'effet psychologique de l'attentat serait beaucoup plus profond, que le torpillage de la conférence serait irréparable avant de longs mois et que l'agresseur aurait plus de chances d'échapper à la capture.

Il y eut un silence, puis Halluin déclara :

- Eh bien, c'est rigolo. Moi qui espérais qu'on en finirait dans les prochaines heures ! Si cette attente doit se prolonger pendant neuf

jours encore, j'en attraperai une crise de nerfs.

- Prenez un bain de siège tous les soirs, conseilla Francis avec une satisfaction féroce. Bonne continuation !

Il relâcha le contacteur du micro, déposa celui-ci sur la table, devant Zanzibar.

- T'énerve pas, mon petit vieux, dit-il à l'opérateur dont la placidité, précisément, était effarante. Nous n'allons plus moisir ici pendant longtemps.

Le lendemain, jeudi, alors que le convoi formé par la brigade mobile et les voitures yougoslaves allait de Feurs à Vichy par Thiers et la nationale 106, Coplan passa une partie de sa journée à défaire ce qu'il avait édifié le mardi.

Par téléphone et par radio, il désagrégea le réseau de surveillance tissé sur le pays. A la D.S.T., il appela Lepuix :

- Si votre personnel a beaucoup de travail sur les bras, vous pouvez laisser tomber la filature des trois Croates, annonça-t-il.

- Ah ? s'étonna Lepuix. Vous tenez la bonne piste ?

- Je le crois. Vous lirez sous peu dans les journaux si je me suis trompé ou non.

Ensuite, Coplan se mit en communication avec le commissaire Roger. Ce dernier lui annonça d'emblée :

- On a retrouvé le nageur ! Cet hurluberlu était bien avec une...

- Grand bien lui fasse, interrompit Coplan. Je voulais simplement vous prévenir qu'il n'est plus indispensable de suivre les mouvements des voyageurs yougoslaves entrés de façon régulière. Vous pouvez abandonner la surveillance des nageurs également.

- Comment ? C'est déjà fini ? Vous avez pincé votre coupable ? Le commissaire n'en revenait pas.

- Non, dit Coplan. Il n'y a pas encore de coupable. Mais je sais qu'il opérera seul, et qu'il n'y a pas de ramifications parmi les étrangers qui sont ici.

- Vous me soulagez, avoua l'officier de police, ravi de retirer son épingle du jeu. J'espère pour vous que tout se terminera bien.

- Merci, dit Francis avant de raccrocher.
Il savait pertinemment qu'un autre, à sa place, aurait maintenu tout le dispositif jusqu'à la fin des opérations ; mais, à présent, il était convaincu de l'inutilité de ces mesures classiques, routinières. Même l'activité de la brigade mobile devenait superflue ; toutefois, Halluin ne devait pas en être informé. Il fallait au contraire que son équipe continuât son boulot avec régularité, afin que Bogdan Roskovic se figure que la vigilance des policiers finirait par se relâcher.
Le vendredi, la conférence s'ouvrit à Vichy. Blagoje Tvornik, se départant de son apparence de touriste fortuné, assuma son rôle de négociateur officiel et rencontra deux ministres français en vue de discuter avec eux les termes d'un important accord économique.
Les pourparlers durèrent quatre jours, comme prévu, et se déroulèrent dans le cadre d'un des plus somptueux hôtels de la ville balnéaire. Ici, tous les participants bénéficièrent d'une protection étroite et toujours discrète.
Coplan et Halluin se virent plusieurs fois pendant la durée des entretiens diplomatiques.
Les traits creusés par la fatigue, le directeur de la Sécurité se faisait un sang d'encre. L'attitude de l'homme du 2ème Bureau le déconcertait.
Coplan, qui n'avait pas l'air de s'en faire outre mesure, disparaissait parfois pendant des heures, se dérobait systématiquement aux questions directes, parlait de supprimer le Q.G. établi à l'hôtel Beauséjour et évitait soigneusement tout contact avec les membres de la délégation yougoslave.
Le lundi soir, alors que la presse annonçait en grands caractères qu'un accord avait été signé la veille à Vichy, Coplan attrapa Halluin par la manche.
Le directeur, préoccupé par l'organisation de la suite du voyage, multipliait ses recommandations aux inspecteurs de la brigade mobile.
- Je n'ai pas le temps, dit-il, agacé. Je vous verrai demain matin; à 6 heures, avant que nous démarrions.
- Non. Accordez-moi deux minutes maintenant.

Devant l'insistance de Coplan, Halluin se laissa entraîner un peu à l'écart.

- Vous avez du neuf ? s'enquit-il, une lueur d'espérance dans le regard.

- Oui. Demain, au cours du déjeuner que prendra Tvornik à Saint-Etienne, approchez-vous de lui et laissez entendre que les mesures de protection vont se relâcher. Vous pouvez même en toucher deux mots aux gardes du corps, afin que ceux-ci se tiennent un peu plus sur le qui-vive qu'ils ne l'ont fait ces derniers jours.

Le front d'Halluin rapetissa, rétréci par des rides.

- Qu'est-ce que c'est que cette combine ? grommela-t-il à mi-voix,

- N'ayez crainte, je sais où je vais. Dès demain, libérez aussi les deux gendarmes motocyclistes. Ils ne devront plus couvrir le convoi.

Estomaqué, le directeur fixa Coplan comme s'il le soupçonnait de ne pas jouir de toutes ses facultés.

- Je les remplacerai dans une de nos voitures, expliqua Francis. Désormais, je ne vais plus me tourner les pouces ici. Vous devant et moi derrière, nous ne risquons rien. J'ai fait équiper ma bagnole d'un émetteur afin de conserver un contact permanent avec vous.

- Ah ! fit Halluin, un peu rasséréné. Si c'est ainsi, je ne vois pas d'objection. Mais où logerez-vous ? Les réservations n'ont été faites que pour mes hommes.

- Ne vous inquiétez pas ; il n'entrait pas dans mes intentions de loger dans les mêmes hôtels que Tvornik. Ne mentionnez jamais mon nom ou ma présence devant les Yougoslaves.

- Vous, vous conservez un atout dans votre manche, grommela Halluin d'un air mécontent. Vous feriez mieux de vider votre sac.

- Moi ? Pas le moins du monde, mentit Francis sans vergogne.

Il avait trop conscience de tirer Halluin d'un mauvais pas pour ne pas prendre agrément à le faire marcher. Ceci indépendamment des palabres sans fin qui lui auraient valu une totale franchise. Pour amener le directeur à partager ses vues, il aurait du fil à retordre.

- C'est tout ? questionna Halluin, résigné.

- Pour l'instant, oui. Départ à quelle heure ?

- Notre patrouille quittera Vichy vers 7 heures, mais les Yougoslaves partiront plus tard. A 8 heures et demie, selon le programme. Déjeuner au Puy, nuit à Avignon.

- Dormez bien, souhaita Coplan, doucement sarcastique. Je vais remballer Zanzibar et son attirail. Désormais, si vous désirez m'atteindre, appelez-moi sur la longueur d'onde des voitures en croisière.

Il regagna son hôtel en se promenant. En dépit de ses vicissitudes, Vichy conservait les traits nobles d'une cité pour grands de ce monde. Dès 10 heures du soir, boulevards et avenues étaient déserts.

Avec les siens, Tvornik se félicitait de l'heureuse conclusion de ses entrevues avec les ministres français. A présent, il s'apprêtait à jouir, en toute liberté d'esprit, des splendeurs de la Côte d'Azur. Deux de ses gardes du corps veillaient sur lui et sa famille. Installés dans l'antichambre, un pistolet à portée de la main, ils jouaient aux cartes.

Bogdan Roskovic, beaucoup moins calme, étudiait pour la vingtième fois une carte routière pour s'imprégner des moindres détails du circuit.

Les trois jours suivants, le voyage se poursuivit, entrecoupé de nombreux arrêts d'ailleurs prévus au programme.

Dans sa voiture, Coplan suivait le cortège à belle distance, rétrogradant chaque fois qu'il apercevait le motocycliste de queue. Il conversa plusieurs fois avec Halluin, mais uniquement pour échanger des banalités.

Au matin du quatrième jour, alors que Tvornik et sa suite entamaient la dernière étape en territoire français, de Cannes à la frontière italienne, Coplan adressa une muette prière à la Providence. Si Roskovic se dégonflait à la dernière minute, ou s'il déjouait les prévisions en adoptant une tactique particulièrement audacieuse, la journée se terminerait de façon lugubre.

Ce qui tracassait Coplan, c'était de ne pas assister au feu d'artifice. Pendant dix minutes, il connaîtrait une tension nerveuse effrayante, et s'il n'avait une foi indestructible dans la logique de son raisonnement, il aurait opté pour la solution la plus commode.

Personne ne lui en aurait fait le reproche, mais lui en conserverait toujours l'amertume que provoque un travail inachevé.

Le cortège traversa successivement Nice, Beaulieu, Monaco.

A la sortie de Monte-Carlo, Coplan accéléra, sachant que les deux voitures de Tvornik étaient à cinq cents mètres devant lui. Ici, par suite des nombreux virages, il pouvait se rapprocher du convoi.

La voiture de la brigade mobile était déjà sur la route de Menton et Halluin commençait à respirer un peu plus librement.

Ayant dépassé Roquebrune, Coplan quitta la nationale 559 et vira sur la droite pour longer le Cap-Martin sur la D 52.

Arrivé à l'extrémité du Cap, il freina, mit carrément sa voiture en travers de la route comme s'il avait dérapé. Il débarqua en armant son pistolet.

Alors, les jambes fléchies, renfoncé dans un bosquet, il attendit.

A Carrioles, juste avant d'entrer à Menton, le véhicule de la brigade stoppait pour se faire rattraper par les deux autres voitures. Halluin consulta sa montre, alluma une cigarette et descendit pour se dégourdir les jambes.

Il entendit brusquement, dans le lointain, le hurlement des pneus d'une voiture freinant à mort. Une demi-seconde plus tard, un second hurlement acheva de lui faire dresser les cheveux sur la tête.

Sautant à l'intérieur de sa voiture, il clama en claquant la. portière :

- Demi-tour ! Ça barde !

L'auto décrivit un quart de cercle en arrière, bloqua, repartit dans l'autre direction comme un bolide.

Au premier tournant, elle balança sur ses roues et fonça ; les quatre inspecteurs se cramponnèrent puis, dès qu'ils eurent récupéré un minimum d'équilibre, ils sortirent leurs revolvers.

A cent mètres, Halluin vit l'arrière de la première limousine. Elle s'était arrêtée de guingois, portières ouvertes, et masquait ainsi le prolongement de la route.

En quatre secondes, la berline de Coplan parvint à sa hauteur, la contourna et roula vers la voiture de Tvornik, également arrêtée.

Les policiers bondirent sur l'asphalte, les oreilles percées par les cris affolés de la femme et des enfants. Le ministre, indemne, vociférait des ordres à ses deux gardes du corps. L'un de ceux-ci contemplait avec une expression de stupeur les étoiles qui se dessinaient dans la vitre arrière et les points d'impact causés par des projectiles dans la carrosserie au-dessus du coffre à bagages.

- Qu'est-il arrivé ? cria Halluin, déjà moins fébrile en voyant que personne n'était blessé. D'où sont venus les coups de feu ? Je n'ai rien entendu !

- Un motocycliste ! brailla Tvornik. Dès que j'ai senti les chocs des balles, j'ai freiné à bloc pour ne pas perdre le contrôle si l'une d'elles m'atteignait. Où est passé mon garde du corps ?

Halluin ne perdit pas de temps. Il enjoignit à deux inspecteurs de rester sur place, remonta en disant au chauffeur :

- A pleins tubes. Il nous faut l'agresseur.

En même temps, il alluma la radio et lança un appel aussi bien destiné à Coplan qu'aux postes de gendarmerie établis sur la nationale 7.

Son message terminé, il passa sur écoute et, presque aussitôt, le haut-parleur résonna fortement, excité par une émission très proche :

- Allô, Dakar ? Zanzibar vous salue ! Annulez. L'individu est arrêté. Je vous l'amène.

Halluin ouvrit des yeux grands comme des soucoupes et ne murmura que deux mots bien propres à traduire sa stupéfaction. Il avait reconnu la voix de Coplan, mais se demandait d'où ce dernier pouvait lui radiotéléphoner : devant lui la route était vide.

- Stoppez, commanda-t-il au chauffeur. Inutile de courir plus loin, rallions le groupe où nous l'avons quitté.

La voiture n'avait pas fini d'exécuter son demi-tour que la berline de Coplan surgissait, émergeant de la bifurcation du Cap-Martin.

Le chauffeur l'aperçut dans le rétroviseur, la signala à son chef. Halluin se retourna tout d'une pièce et vit que deux personnes

occupaient la banquette avant du véhicule : Francis, au volant, et un type affalé dont la tête bringuebalait au gré des virages.

Par radio, Halluin renoua le contact.

- Nom de Dieu! proféra-t-il. Comment l'avez-vous coincé ?

- Je vous dirai ça tout à l'heure, répondit Coplan. Continuez, rembarquez Tvornik et sa tribu, et filez sur Menton. Rendez-vous dans un coin tranquille du poste frontière. Faites déblayer un des bureaux. Moi, je ralentis.

- D'accord, accepta le directeur, délivré d'un grand poids.

La voiture de Coplan rapetissa dans la vitre arrière et Halluin se remit face à l'avant.

Un attroupement commençait à se former autour des deux limousines, malgré les paroles énergiques des inspecteurs. La circulation était paralysée par les deux véhicules placés en biais. Halluin entreprit de disperser les badauds en actionnant son avertisseur deux tons.

S'approchant des Yougoslaves, il cria par la vitre baissée :

- Je suis désolé, monsieur le ministre. Cependant, le coupable est déjà en état d'arrestation. Puisque personne n'est blessé, remontez en voiture et suivez-moi. Nous ferons halte trois kilomètres plus loin.

L'agitation de la femme et des enfants s'était un peu calmée, les deux gardes du corps, le secrétaire et le chauffeur, tous consternés par cet attentat, ne savaient trop quelle contenance adopter. Étreints par une angoisse rétrospective, ils ne demandèrent pas mieux que de se réinstaller dans les limousines.

Les inspecteurs, d'autant plus décidés qu'ils ne comprenaient strictement rien à ce remue-ménage, engueulèrent deux ou trois automobilistes pour dégager le passage.

La conduite intérieure d'Halluin faisant office de brise-glace, les trois voitures reprirent leur itinéraire primitif et s'élancèrent vers la frontière italienne.

Elles stoppèrent devant le magnifique édifice blanc, cubique, érigé à la limite du territoire, qui abritait les services de police et de douane.

Halluin se précipita à l'intérieur, tint un rapide conciliabule avec un fonctionnaire et sema la perturbation dans toute la boutique. Mais, quatre minutes plus tard, il pouvait inviter Tvornik et sa suite à venir prendre un peu de repos dans un local d'où l'on découvrait un splendide panorama.

La berline de Coplan apparut au moment où les Yougoslaves, encore secoués, se voyaient offrir des rafraîchissements.

Accueilli par Halluin, Francis sortit de sa voiture, en fit le tour et en extirpa sans ménagements l'homme qu'il avait assommé d'un solide coup de crosse un quart d'heure auparavant.

Les cheveux décoiffés, le visage terreux, ses vêtements de cuir salis par la chute qu'il avait faite, Bogdan Roskovic n'opposa aucune résistance. Le pistolet (garni d'un silencieux) dont il s'était servi pour tirer sur la voiture du ministre, était dans la poche de Coplan.

- Crapule, siffla Halluin en empoignant le type.

Il reconnaissait en lui le garde du corps de Tvornik et n'en croyait pas ses yeux. Avec un rien de rancune dans la voix, il jeta à Coplan

- Vous n'auriez pas mal fait de me prévenir ! On l'aurait coffré plus tôt.

- C'est exactement ce que je voulais éviter, dit Francis, les prunelles pétillantes.

## CHAPITRE XIV

Quand Roskovic, encadré par ses deux gardiens, fit son entrée dans la pièce où se tenaient les Yougoslaves, un silence de plomb s'abattit sur l'assistance.

Tvornik, en particulier, parut sidéré.

Soudain, avec une violence inattendue, il éclata en imprécations véhémentes, articulées en serbo-croate. Sa voix tonna, courbant les têtes de ses subordonnés. Le ministre - ce n'était guère difficile à deviner - reprochait durement son inexpiable trahison au Croate prisonnier.

Coplan laissa passer cet accès de fureur parfaitement compréhensible. Lorsque Tvornik se tut un peu calmé, il déclara :

- Je crois, monsieur le ministre, que, étant donné les circonstances, nous pouvons faire abstraction des règles habituelles en matière d'interrogatoire. Etes-vous disposé à jouer le rôle d'interprète ?

L'interpellé regarda Coplan avec hauteur, et subitement il reconnut l'homme qu'il avait reçu dans son cabinet de travail à Belgrade. Ses traits crispés se détendirent, l'ombre d'un sourire se peignit sur son visage.

- Vous ? fit-il. C'est donc à vous que je dois la vie, ainsi que celle de ma femme et de mes enfants ?

- Pas seulement à moi, dit Francis. En partie aux collègues qui ont remplacé clandestinement la vitre arrière de votre voiture par du verre blindé et doublé une partie de la carrosserie par des plaques d'acier à l'épreuve des balles.

Tous les regards se braquèrent sur Coplan ; celui d'Halluin fut encore plus aigu que les autres.

Tvornik avait entièrement repris son sang-froid.

- Et quand avez-vous opéré ces intéressantes transformations ? s'enquit-il, un œil à demi fermé.

- A Vichy. C'était le seul endroit où vous ne vous serviez pas de votre voiture, puisque le Gouvernement français en mettait une à votre disposition pour tous vos déplacements.

- Ainsi donc, à Vichy déjà, vous saviez qu'on allait m'attaquer de cette façon-là ?

Coplan fit un signe d'assentiment.

- Oui, dit-il, et je m'excuse de vous avoir imposé cette épreuve, mais c'était le seul moyen de mettre Roskovic hors d'état de nuire : il fallait un flagrant délit.

- Et vous saviez aussi où l'attentat allait se produire, si j'en juge par la rapidité avec laquelle. vous avez mis la main au collet de ce...

Il chercha un mot français correspondant à un terme injurieux de sa propre langue, mais ne le trouva pas.

- Il n'y a rien de sorcier là-dedans, enchaîna Coplan. Il suffit d'étudier une carte. Aucun meurtrier ne consent délibérément à être

arrêté une fois son coup réussi. La seule chance qu'avait Roskovic d'échapper à la police française était d'agir à proximité immédiate de la frontière. Dès lors, sa fuite en avant étant rendue impossible par la deuxième voiture et par celle de la brigade mobile, il devait logiquement revenir en arrière, pour emprunter une voie secondaire court-circuitant la grand-route, et spéculer sur le désarroi qui résulterait de son attaque pour arriver à la frontière avant que l'alerte ne soit donnée. Là, pourvu de tous les papiers désirables, il passait sans difficulté, balançait sa moto dix kilomètres plus loin et retrouvait des complices qui favorisaient sa disparition. Or il n'y avait qu'un seul endroit répondant à ces diverses exigences, la « bretelle » du Cap-Martin.

Se tournant vers Halluin, Coplan lui expliqua:

- C'est pourquoi je vous ai demandé d'éliminer les motards. De toute façon, sur cette route sinueuse pleine de virages, ils n'auraient rien vu. L'assassin, venant en sens inverse, les aurait abattus sans le moindre scrupule. Mieux valait qu'il s'imagine avoir le champ libre vers l'arrière.

Roskovic promenait des regards inquiets autour de lui. Il ne comprenait pas par quel miracle il avait raté Tvornik, ni comment un détective français avait bondi sur lui alors qu'il ralentissait pour contourner une voiture barrant la route côtière. Lui aussi éprouvait le sentiment d'avoir été trahi.

Quant au ministre, qui considérait Roskovic avec suspicion, il s'interrogeait visiblement sur le motif de cette agression.

Il croyait connaître le Croate depuis treize ans, il avait toujours vu en lui un partisan fidèle, et soudain cet homme avait tenté de l'assassiner, froidement, lâchement.

Il posa une question à Bogdan dans sa langue natale, et les traits de l'accusé se figèrent.

- Un instant, intervint Francis. Je ne voudrais pas, monsieur le ministre, que cet incident regrettable vous retarde trop sur le chemin du retour. Cet homme appartient à la justice française et vous pourrez sans doute obtenir son extradition. Mais je désire profiter de votre présence pour élucider un point très important. La nature un

peu spéciale de cet attentat me contraint de limiter le nombre des témoins de l'interrogatoire.

- Que voulez-vous dire ? questionna Tvornik d'un ton bref.

- Que nous allons passer à quatre dans une pièce voisine : vous, le directeur Halluin, moi et l'accusé.

Les regards de Coplan et de Tvornik se croisèrent en une sorte de duel silencieux. Puis le ministre, devinant que la raison d'État motivait cette confrontation, approuva de la tête.

Les quatre hommes sortirent du local, pénétrèrent dans un bureau attenant occupé par deux employés. Halluin pria ces derniers de se retirer pendant quelques minutes.

Lorsque toutes les portes furent fermées, Coplan dit à Tvornik :

- Voulez-vous révéler maintenant à Roskovic qu'un certain Triffels a vendu l'organisation, que Petar Trudbenik, Milan et Josip sont arrêtés et que son intérêt lui commande de dire toute la vérité.

Le ministre eut un sursaut d'étonnement. Il fixa Coplan, se souvint qu'il avait une dette de reconnaissance envers lui et s'abstint de l'assaillir de questions. Il se tourna vers Bogdan et se contenta de répéter en serbo-croate ce qu'on venait de lui dire en français.

Roskovic pâlit, ses mâchoires se contractèrent, ses ongles s'incrustèrent dans ses paumes. Ces paroles confirmaient ce qu'il avait soupçonné depuis son arrestation : on n'aurait pas pu faire échouer aussi complètement sa tentative si quelqu'un n'avait pas trahi.

L'accusé baissa la tête, assommé.

- Demandez-lui à présent si c'était bien Triffels qui subventionnait la bande en argent et en armes, avança Coplan.

Tvornik transmit la question d'une voix rageuse.

Le prisonnier hocha la tête en signe d'aveu, puis il prononça sur un ton découragé quelques mots que Tvornik traduisit instantanément :

- Il dit que c'est aussi Triffels qui avait organisé les détails de l'attentat.

- Bon, ponctua Coplan. Nous y sommes. C'est tout ce que je voulais obtenir pour le moment. Halluin, voulez-vous reconduire

Roskovic dans l'autre pièce et le confier à vos inspecteurs ? Envoyez-le à Paris. Et qu'on le colle au secret.

Le directeur, qui assistait à tous ces événements sans en saisir la signification, se demanda in petto pourquoi Coplan voulait rester seul à seul avec le ministre yougoslave. Cependant, comme son collègue du 2ème Bureau semblait se mouvoir très à l'aise dans cet imbroglio, il n'émit aucune objection et emmena l'accusé.

Tvornik, lui, n'était pas fâché d'avoir Coplan en tête à tête. Aussi, dès qu'ils furent seuls, il posa ses deux poings sur ses hanches et articula :

- Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? Qui sont ces gens auxquels vous avez fait allusion ?

Coplan s'assit sur le coin d'une table et alluma une Gitane.

- Du bluff, dit-il en soufflant de la fumée. Personne n'est arrêté. Du moins, pas encore !... Je n'ai pas le droit de vous exposer le fond de l'affaire sans en avoir référé à mes supérieurs. Une communication officielle sera transmise au gouvernement yougoslave d'ici à quarante-huit heures, et alors vous agitez comme bon vous semble.

- Mais pourquoi voulait-on me tuer ? insista Tvornik, furibond.

- Je puis vous donner là-dessus mon opinion personnelle, et à titre strictement privé, déclara Coplan, les yeux fixés sur la Méditerranée, au-delà de la grande fenêtre rectangulaire qui éclairait le bureau. En échange, je vous demanderai d'être aussi sincère que je le suis.

- Allez-y, invita Tvornik, le masque dur.

- On voulait vous tuer pour deux raisons bien distinctes et totalement indépendantes l'une de l'autre. La première, c'est celle qu'avait le nommé Triffels : elle était purement politique et s'inscrit dans le cadre d'une lutte d'influence entre la France et l'Allemagne. La seconde repose sur une base psychologique : Bogdan Roskovic s'est fait l'instrument d'une vengeance.

Coplan se détourna légèrement pour regarder son interlocuteur en face.

- Il faut que vous remontiez le cours de vos souvenirs. Vous avez participé à la bataille de Drvar, n'est-ce pas ?

L'esprit tendu, Tvornik acquiesça.

- Vous avez remporté là une victoire sensationnelle sur les troupes allemandes. Ivres de gloire, vos hommes poursuivent leur avance. Vous délivrez Knin. Et là se situe un épisode qui est à la source du drame d'aujourd'hui. Vous comprenez pourquoi j'ai estimé préférable que Mme Tvornik n'assiste pas à notre conversation ?

L'expression de Tvornik s'altéra. Sans dire oui ou non, il fouilla machinalement ses poches. Coplan lui tendit son paquet de Gitanes et reprit d'une voix sourde :

- Knin abrite de nombreux Oustachis. Certains se battent, d'autres fuient, quelques-uns se cachent. Dans un climat de guerre civile, vous nettoyez la cité des individus favorables aux Allemands, et, au cours de ces opérations, vous tombez sur la fiancée de l'un d'entre eux. La fille est une garce, elle a les sens en feu. Un de ses frères est oustachi, son fiancé est oustachi, mais son autre frère combat dans les rangs des partisans. Vous êtes auréolé de la gloire du vainqueur, elle se précipite dans vos bras soi-disant pour protéger sa famille...

- Blatcha, souffla Tvornik, médusé.

- Oui, Blatcha. Elle devient votre maîtresse dans des circonstances assez scabreuses, car son fiancé est caché chez elle. Grâce à cela, Petar Trudbenik et Josip échappent aux recherches : la maison de Blatcha devient sacrée à cause de votre présence. Peu après, vous repartez afin de pourchasser les Allemands jusqu'à Trieste et vous ne remettez plus jamais les pieds à Knin. Vous oubliez cet incident d'une campagne fertile en aventures ; mais à Knin, au lendemain de votre départ, les faits, vont commencer à se dénaturer.

Coplan rejeta deux fuseaux de fumée par ses narines.

Il reconstituait les événements autant pour lui que pour Tvornik. Des bouts de phrase lâchés par Milan, une allusion de Triffels, l'incroyable scène sur la peau d'ours, le comportement bizarre de Petar et celui de Bogdan, autant de choses qui s'ordonnaient, devenaient logiques.

- Pourquoi l'un de vos camarades de combat devient-il un ennemi acharné ? Pourquoi se rangera-t-il dans le camp de vos

adversaires ? Parce que tout le monde lui a menti... Après sa flambée de sensualité, Blatcha éprouve un besoin de justification. De même, Petar Trudbenik, qui a ressenti comme un fer rouge l'abandon de sa fiancée dans les bras d'un chef des partisans, se refuse à admettre l'évidence. Lui, le seul témoin, prétend alors que Blatcha a été violée. Blatcha elle-même l'assure, et Josip ne demande qu'à le croire. La famille entière le répète. Dans ce pays où les rancunes sont tenaces, il n'y a qu'une façon de venger l'honneur : par l'assassinat. Bogdan est tout désigné : il est insoupçonnable. Dans la vie civile, il se rapproche de vous, devient votre garde du corps. Par l'entremise de Josip, il communique avec Petar et Blatcha, amants terribles qui ne peuvent s'épouser tant que l'injure ne sera pas lavée dans le sang.

Perdu dans un monde de pensées et de souvenirs, Tvornik questionna :

- Mais pourquoi a-t-il attendu plus de dix ans. Il pouvait m'abattre n'importe quand.

- Il l'aurait fait plus tôt si, un jour, le dénommé Triffels n'était entré en contact avec Petar. Ceux-ci se connaissaient pendant la guerre, car Triffels, un Allemand, était en occupation à Knin. Il a su ce qui s'était passé et a vu tout de suite le profit qu'il pouvait en tirer.

En utilisant au moment propice la haine qu'on nourrissait à votre égard, il transformait un drame de famille en un puissant moyen d'action politique, escomptant que si le coupable se faisait pincer, on mettrait son geste sur le compte d'une vengeance personnelle. Lui, Triffels, restait en dehors du coup, il était blanc comme neige... Si je ne vous avais pas prié de citer son nom dès le début, alors que Roskovic était encore en plein désarroi mental, le coupable n'aurait jamais parlé de cet agent allemand : il aurait avoué son mobile, sans plus penser qu'on s'était servi de lui dans un autre but.

- Comment diable avez-vous découvert tout cela ? s'enquit Tvornik. Moi-même, j'étais à mille lieues de me douter que Bogdan était apparenté à cette fille de Knin !

Coplan arbora son sourire ambigu, à la fois énigmatique et désarmant de bonhomie.

- Là, nous sortirions du cadre d'un entretien privé, monsieur le ministre. Je présume que votre suite doit s'impatienter et que vous avez hâte d'effacer de votre esprit l'incident d'aujourd'hui. La Riviera italienne vous y aidera, croyez-moi.

Il fit le geste d'inviter Tvornik à le précéder, mais celui-ci l'agrippa familièrement par le bras.

- Un homme comme vous vaut une fortune, jugea-t-il avec sincérité. Si jamais vous désirez changer d'air et vous créer une situation splendide, venez me trouver à Belgrade.

Coplan quitta Menton le soir même. Décidément, cette ville jouait un rôle dans son destin (Voir : « Étau sans pitié »).

Le lendemain matin, à Paris, il raconta au Vieux les dernières péripéties du voyage du ministre yougoslave. Il expliqua ensuite comment il avait fini par découvrir l'identité du meurtrier.

Son chef, attentif, tirait pensivement sur sa pipe, ne perdant pas un détail, logeant dans un coin de sa mémoire les objections qui se présentaient à lui. Ses yeux froids dardés sur Francis auraient fait perdre contenance à un général de corps d'armée.

- Je ne me suis avisé du rôle exact de Triffels que lorsque j'ai trouvé ce stock d'armes dans la forêt de Drvar, disait Coplan. S'il livrait des mitraillettes et des grenades à des conjurés croates, ce n'était pas pour leur faire des cadeaux. En échange, il attendait d'eux une aide substantielle, quoique non monnayée. La pénétration économique de l'Allemagne dans les Balkans devait être facilitée par l'évincement progressif de la concurrence. Pour cela, il est toujours bon de disposer de quelques hommes de main auxquels on confie les sales boulots en spéculant sur leur opposition au régime. Or Triffels tenait ici une occasion unique : il pouvait torpiller les négociations de Vichy sans se mouiller le moins du monde. Mieux, par surcroît il se donnait l'air de nous épauler ! Il tuyaute discrètement Marignier, en dit juste ce qu'il faut pour exaspérer ma curiosité et se fait un plaisir de transmettre mon offre aux Oustachis. Il est gentil tout plein, il rend service à tout le monde... Quand il

apprend de ma propre bouche que j'ai faussé compagnie aux Croates et que je ne lâche pas la piste, il se charge de m'orienter dans la bonne voie. Il connaît les gens du pays, il sait que je me heurterai à un mur de silence. Son calcul s'avère exact : je quitte la Yougoslavie à peu près bredouille, et presque persuadé qu'il m'a donné un coup de main. Or il me jetait dans la gueule du loup.

Le fourneau de la pipe du Vieux émit un long grésillement. Il y eut ensuite un silence, tandis que Coplan s'interrogeait pour voir s'il n'omettait aucun fait important.

Le Vieux, qui le considérait avec des sentiments mitigés, finit par desserrer les lèvres :

- Vous avez l'art de noyer le poisson, articula-t-il d'une voix pesante. Très intéressante, votre histoire, mais vous tentez d'envelopper dans une nappe de brouillard artificiel les points les plus épineux. Espérez-vous me faire oublier que, ayant identifié le meurtrier, vous avez eu le culot fantastique de ne rien m'en dire et de combiner un petit scénario qui pouvait finir de la façon la plus tragique. Comme ça, de votre initiative personnelle.

Coplan haussa les sourcils, démonté par cette attaque directe, mais ne riposta pas.

- Et ce n'est pas tout, proféra le Vieux en déposant sa pipe sur le rebord de son bureau. Marignier aura de mes nouvelles pour s'être mis en cheville, sans mon autorisation, avec un agent étranger plus malin que lui. Mais ceci est encore secondaire aussi. Le plus grave, c'est que votre corrida, à Menton, s'est terminée par une confrontation qu'il eût été préférable d'éviter. Tvornik n'est pas un imbécile. Il va comprendre que nous avons fourré le nez jusqu'aux épaules dans des affaires intérieures yougoslaves. Total, vous êtes brûlé là-bas, et qui va se charger de mettre fin au trafic de Triffels ?

Coplan leva sur son chef un regard glacé. Il secoua la cendre de sa cigarette sur le tapis et rétorqua :

- Je vous croyais plus perspicace. Vous devrez de toute manière fournir une version officielle aux autorités yougoslaves, qui ne manqueront pas de réclamer l'extradition de Roskovic. Comment serions-nous censés connaître le rôle de Triffels, si ce n'est par les aveux de l'accusé ?

Il se tut cinq secondes pour laisser à ses paroles le temps de produire leur effet, puis il continua :

- Si je n'avais pas fait apparaître sur-le-champ la collusion de Roskovic et de l'Allemand, le Croate n'en aurait plus jamais rien dit.

Une attestation prématurée nous aurait enlevé cet atout capital : sans le flagrant délit, sans l'attentat manqué, nous n'avions aucune preuve du complot. Maintenant, la police yougoslave va pouvoir effectuer elle-même le travail que vous auriez voulu me faire exécuter : sur la base de l'aveu, elle va nettoyer Triffels. Nous, officiellement, nous n'avons rien su de ce qui se tramait là-bas. Nous sommes en dehors de toute cette histoire.

Le Vieux inspira profondément, saisit sa pipe et la tapota contre le fond du cendrier pour la vider. Il devait admettre que si Roskovic n'avait pas été pris la main dans le sac, il aurait dû envoyer quelqu'un sur place, à Belgrade, pour contrecarrer les plans de Triffels. Maintenant, l'Allemand allait être coffré par les Yougoslaves eux-mêmes, ce qui faciliterait indubitablement les choses.

- Ouais, grommela-t-il, il y a du vrai dans ce que vous dites, mais je peux difficilement accorder mon approbation à une méthode qui consiste à se servir d'un ministre comme hameçon pour résoudre un problème d'influence économique.

- Vous décrivez la situation d'une façon trop romanesque, dit Coplan. En réalité, nous avons délivré ce ministre d'une menace qui planait sur sa tête sans qu'il s'en doute, et nous avons contraint l'assassin à se démasquer dans les conditions les plus favorables pour tout le monde. Si nous avions annoncé à Tvornik que son garde du corps Roskovic méditait de lui filer six balles dans le corps, il ne l'aurait jamais cru. Et nous aurions eu bien du mal à étayer notre accusation.

Le Vieux lança un « hum » retentissant, déplaça son cendrier et souffla les grains de tabac éparpillés sur sa table.

- La rédaction de notre rapport pour le gouvernement ne va pas être commode, constata-t-il. Il va falloir se livrer à quelques contorsions pour expliquer les faits sans... heu... sans y inclure des questions trop privées.

- Oui, dit Coplan, songeur. Il y a des arrière-plans qui ne peuvent être évoqués. Et pourtant, tout doit avoir l'air de coller parfaitement sans qu'il y ait d'allusions au passé amoureux de Tvornik. Attendez voir...

Ses doigts effilés battirent la charge sur le bureau du patron tandis que, les yeux au plafond, il cherchait une solution à cette difficulté.

Au bout de quelques minutes, il cessa son manège et suggéra :

- Dites que nos services de police avaient été avisés du nom de l'agresseur par une lettre émanant d'une Française, une dame Rodin, habitant au 54 Ljube Didica, à Belgrade. Nous ignorons comment elle avait recueilli cette information.

- Qui est cette dame ? s'enquit le Vieux, sourcils froncés. Vous allez l'exposer aux désagréments d'un interrogatoire serré par la police yougoslave.

Coplan lâcha un soupir.

- Elle ne risque plus rien, la pauvre. Son cadavre doit avoir été découvert il y a une douzaine de jours.

Devant la figure interloquée de son chef, Coplan ajouta :

- Elle a été assassinée parce qu'elle m'hébergeait. Si vous la citez dans votre rapport, le coupable n'échappera pas au châtiment. Il fait partie de la bande. La police fera automatiquement la corrélation entre la lettre et le crime.

- Mais, en définitive, articula le Vieux, comment serons-nous censés avoir appris l'existence de ce groupe de terroristes, les Kosta, les Milan, les Josip et compagnie ? Puisque nous allons les désigner tous, avec les adresses et l'emplacement de leur dépôt d'armes, nous ne pouvons tout de même pas prétendre que nous tenons ces renseignements de votre infortunée Mme Rodin ?

- Non, bien sûr. Mais il y a toujours l'interrogatoire de Bogdan Roskovic qui demeure notre source d'information officielle. Faites-moi confiance, je lui ferai avouer et signer tout ce que nous voudrons.

Le visage du Vieux s'éclaira enfin d'un sourire sympathique. Ses appréhensions étaient dissipées, il allait pouvoir adopter une position ferme et valable devant les instances supérieures. Aucune ombre ne

risquait plus d'être projetée par cette affaire sur les relations diplomatiques franco-yougoslaves.

- Du train dont vous y allez, Coplan, murmura le Vieux en se penchant un peu en avant, je vous vois très bien occuper un jour ce fichu fauteuil qui me fait mal aux fesses depuis tant d'années. A moins que je ne vous chasse du service pour insubordinations répétées, ce qui n'est pas exclu.

Six mois plus tard, Coplan sortit un jour du ministère avec un petit colis balançant au bout d'une ficelle rouge. Les gens qui le croisèrent dans la rue s'imaginèrent qu'il avait acheté des chocolats et qu'il allait les offrir à une quelconque dulcinée.

Quand il fut rentré dans son appartement, il commença par déposer le paquet sur la table du living et le considéra plusieurs fois d'un œil torve avant de l'ouvrir. C'était d'autant plus idiot qu'il savait ce qu'il y avait dedans.

Le cœur empli de sentiments contradictoires, il se décida quand même à trancher la ficelle et à ôter le papier.

Deux écrins superposés, épais, gainés de cuir noir, apparurent à sa vue.

Ces deux boîtes représentaient beaucoup de choses, sous leur forme d'objets inanimés. Des luttes, des angoisses, des drames. Des incidents drôles, aussi. Mais elles étaient surtout l'hommage collectif d'une nation, le symbole d'une reconnaissance anonyme.

Coplan ouvrit les deux écrins : l'un contenait une décoration française, l'autre une plaque rehaussée de pierres précieuses offerte par le gouvernement yougoslave.

Francis manipula les deux bijoux, les fit resplendir à la lumière.

Ce n'était pas la première fois qu'il recevait de telles marques de distinction, il en avait déjà plusieurs au fond d'un tiroir et, par une sorte de pudeur, il ne les en retirait jamais.

Il allait remettre les deux décorations dans leur écrin pour les ranger avec les autres quand une pensée interrompit son mouvement.

Il reprit la médaille française, la regarda une seconde fois et se promit, le jour où il retournerait à Belgrade, de l'attacher à la tombe d'une vieille dame qui, par son aimable bavardage, lui avait permis de découvrir le véritable fond de l'affaire Tvornik.

FIN